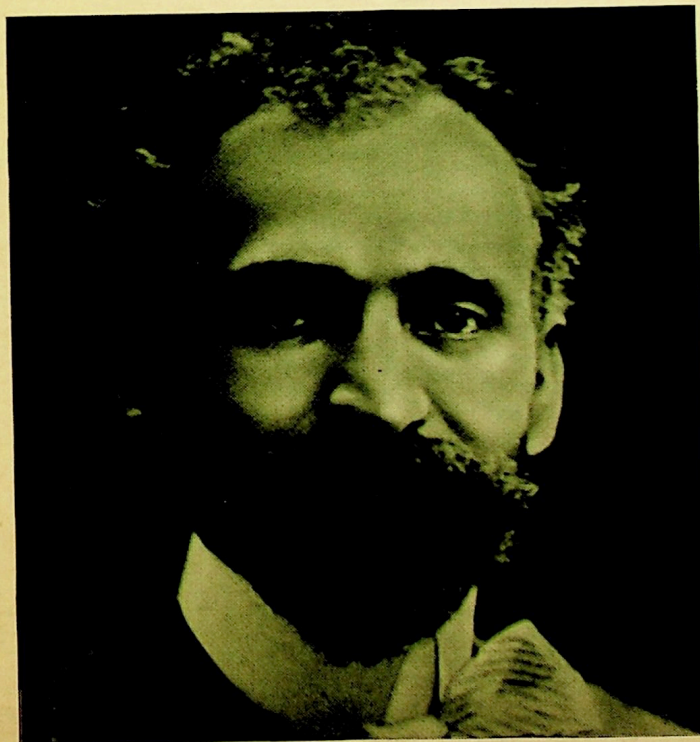


# Iovannès Soumania

OEUVRES  
CHOISIES



# Иованнès Сюманийан

## OEUVRES CHOISIES

### POÉSIES

*La vieille bénédiction*  
*Les titanies de la souffrance \* Appel*  
*Dans les montagnes d'Arménie \* Descente*  
*Avec ma patrie \* Requiem \* L'adieu de Sirius*

### LÉGENDES

*Akhthamar \* La lampe de l'illuminateur*  
*La goutte de miel \* Le couvent de la colombe*

### POÈMES

*Anouche*  
*La geste de David le Sassouniote*

### RÉCITS

*Guikor \* La construction du chemin de fer*  
*Le pari \* Mon ami Nesso*

### CONTES

*Nazar le brave \* Le chasseur menteur*  
*La mort de Kikos \* Le maître et le domestique*  
*Le ballot \* Le Mardi Gras*  
*Le menteur*



Traduit sous la rédaction de Jean Champenois

Présentation de V. D o b e r

ОВАНЕС ТУМАНЯН

ИЗБРАННОЕ

На французском языке

*Copyright by les Editions du Progrès*  
U.R.S.S. 1969

AVO

## INTRODUCTION

Il est des écrivains et des poètes que l'histoire et le talent placent au cœur même du patrimoine littéraire et spirituel de leur peuple. Leur œuvre apparaît comme un aboutissement en même temps que le point de départ d'un nouveau développement de la culture nationale, incarnant dans toute sa profonde limpidité le caractère national du peuple, son présent et son passé, ses aspirations nobles et sublimes. De ce nombre sont Gœthe, Pouchkine, Mickiewicz, Chevtchenko, Tagor. . . Dans la littérature arménienne le grand poète national est Hovannès Toumanian (1869-1923). De son vivant déjà, il se valut le titre de « Poète de Tous les Arméniens ». Sa popularité fut et est encore exceptionnelle ; il vit avec son peuple non seulement en Arménie, mais aussi à travers toute l'immense Diaspora arménienne, et c'est en lui, dans sa poésie, qu'on recherche l'arôme de la terre natale, l'enchantement de la langue maternelle. Le poète russe Valéri Brussov, qui voua à la culture arménienne un amour particulier, écrivit en 1916, dans son ouvrage « La poésie arménienne et son unité à travers les siècles » : « Un étranger qui lirait les poèmes de Toumanian (par exemple, « Anouche ») y cueillerait sur l'Arménie présente plus de renseignements que ne pourraient lui en fournir de volumineuses études sociales. . . Prise dans son ensemble, la poésie de Toumanian est l'Arménie même, antique et nouvelle, ressuscitée et poétiquement exprimée par un grand maître. »

Il y a au nord de l'Arménie une région qui se distingue par la beauté et la grandeur du site, c'est la région de Lori.

Dans la seconde moitié du siècle dernier les montagnes du lieu se couvraient encore presque entièrement de vastes forêts. Les villages, haut perchés, ressemblaient à des nids d'aigle. La gorge profonde et sinistre de Lori fait comme une immense déchirure dominée par de fantastiques rochers enfonçant dans le ciel une dent féroce. Tout en bas le torrent Débed roule ses flots mugissants. Dans un des villages de la région de Lori, à Dsegh naquit, il y a cent ans, Hovannès Toumanian. Son père, prêtre de campagne, fut un homme d'une probité exemplaire qui exerça sur le futur poète une influence considérable. « La plus belle et la plus grande chose que je pus jamais avoir dans ma vie fut mon père », dit Toumanian dans ses notes autobiographiques. « Il fut honnête homme et tout autant noble. Bon et généreux, plein de verve et de faconde, tout son être cependant était empreint d'une gravité inspirant confiance et respect. » Qualités et particularités qui furent propres également à Hovannès.

Le future poète s'initia très jeune à la vie rude des paysans, à leurs pensées, à leurs aspirations. Il connaissait admirablement les innombrables légendes, contes, chants, dictons que le peuple avait à la bouche depuis de longs siècles, et que son œuvre allait plus tard refléter largement. Lié organiquement à son peuple, rien ne put l'en séparer.

Toumanian n'acheva pas ses études. Fréquentant d'abord les écoles de sa région natale, puis l'école Nersissian, l'un des meilleurs établissements du genre à Tiflis, ses années scolaires furent incomplètes et durent être interrompues. Il fut bientôt accablé par des soucis de famille : marié fort jeune, il lui naquit dix enfants qu'il fallut élever, nourrir, éduquer au prix de grands efforts. Il se fit employé de bureau à Tiflis, où il s'était fixé, mais il ne sut se plaire à ce rôle de fonctionnaire, qui était d'assumer des obligations répugnantes par leur monotonie, de se conformer à un milieu nourri d'hypocrisie et dégradant d'obséquiosité. Au milieu des années 90, Toumanian quitta définitivement les bureaux qu'il considérait désormais « comme un tombeau, un enfer »...

Autodidacte, Toumanian compléta et perfectionna ses connaissances. Il connaissait à merveille toutes les créations de Shakespeare qu'il vénérât ; il connaissait la poésie de

Byron, celle de Pouchkine et de Lermontov, le folklore mondial, notamment les épopées et les légendes. Sa pure et profonde sensibilité de poète le guida à travers tous les problèmes épineux de la culture mondiale, le préservant constamment de toute influence aberrante. « J'eus toujours un guide sûr, puissant et impartial : mon instinct. »

Ses essais poétiques remontent à l'âge où il n'avait encore que 10 ou 11 ans, mais son premier recueil de poèmes ne fut publié qu'en 1890. Ce livre n'eut pas l'effet d'une bombe, comme on se plaît souvent à le dire à propos des jeunes poètes. Son entrée dans le monde littéraire fut, au contraire, des plus calmes. Les opinions et les avis furent alors partagés, tandis qu'il saute aux yeux, aujourd'hui, avec le recul du temps, que cette première publication annonçait déjà le bouleversement qu'il devra provoquer dans l'histoire de la poésie arménienne. Le processus nécessitera dix ans et les contemporains de Toumanian ne le constateront que dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle, à l'époque où le poète fit paraître de nouvelles œuvres en grand nombre tout en remaniant la plupart de ses créations antérieures.

Sous quelle forme cette nouvelle étape de la poésie arménienne, étape indissolublement liée au nom de Toumanian se manifesta-t-elle ? Il serait absolument vain de la rechercher dans des qualités poétiques, formelles, Toumanian se distinguant avant tout par son strict traditionalisme. Cette étape introduisit des principes autrement importants et fondamentaux qui se situèrent au point de rencontre de la poésie et de la vie. Toumanian mena la poésie arménienne vers la vie et vers le peuple et contribua grandement à leur fusion. Des scènes de village les plus banales il créa une poésie émouvante et passionnée. Les héros de ses poèmes et de ses récits sont les simples gens de la campagne : laboureurs et bergers, jeunes et vieux, dans leur vie de tous les jours. Le poète décela en eux une âme forte, des sentiments riches, une sagesse populaire. Il les vit subir l'oppression séculaire des traditions, des préjugés, de l'injustice donnant naissance au long chapelet des drames humains : meurtres, démence, tyrannie, violation des droits les plus sacrés de l'homme. Saisissant la vie dans toute sa cruelle vérité, Toumanian révéla en même temps la poésie profonde que le cœur de ces hommes enfouit, leur sens de la beauté, la pureté de leurs sentiments, leur honnê-



teté, leur désir éternel de justice. Les héros de Toumanian continuent, aujourd'hui encore, de nous émouvoir et de nous exalter non par le côté descriptif des choses et leur transposition rigoureusement fidèle, mais avant tout par les grandes passions qui les agitent, par leurs peines et leurs joies.

Parmi les œuvres reflétant la vie et les coutumes de l'époque, il faut citer notamment le poème « Anouche » et le récit « Guikor », souvent considérés comme les deux chefs-d'œuvre de Toumanian. « Anouche » est l'histoire d'une jeune fille (Anouche) et d'un jeune homme de la campagne qui s'aiment et dont l'amour finit tragiquement. Le poète y développe son sujet sur le fond de la vie d'une communauté paysanne, fêtes de village, paysages composés de monts altiers, forces du bien et du mal se disputant les destinées humaines. L'amour s'y révèle dans toute la splendeur de sa pureté, de même que le dévouement et le sacrifice apparemment insensés des jeunes cœurs, le renoncement de soi-même. « Guikor », c'est le nom du petit campagnard à peine âgé de 12 ans qui meurt au milieu d'hommes cruels et implacables dans une ville à laquelle son âme se refuse. Pas à pas, Toumanian nous mène vers les profondeurs tragiques de la destinée humaine qu'il éclaire de son lyrisme intérieur.

Rien de cette poésie née de la vie même n'existait avant lui, rien non plus de cet art fait de souffrance autant que de beauté humaine.

Avec Toumanian la poésie arménienne se reconnut une nouvelle force épique. Riche de traditions très anciennes, elle n'eut d'ailleurs d'expression suprême que dans ses manifestations purement lyriques, que ce fût au X<sup>e</sup> siècle avec le génial poète mystique Grégoire de Narek, au XVI<sup>e</sup> avec Nahapet Koutchak, auteur de magnifiques quatrains, au XVIII<sup>e</sup> avec le chantre de l'amour et de la justice Sayat-Nova et, enfin, au XIX<sup>e</sup> siècle avec la pléiade des grands poètes arméniens comme Pétros Dourian, Hovannès Hovannissian et d'autres qui précédèrent Toumanian. Le talent poétique de Toumanian se révéla surtout dans le genre épique où les caractères forts de ses personnages se heurtaient aux événements intensément dramatiques de la vie. Ses nombreux poèmes et ballades qui puisent aux sources mêmes de la vie, de la philosophie et de l'art vont rejoindre les plus hauts sommets épiques de la poésie mondiale.

En artiste accompli, Toumanian évite toute didactique, tandis que son œuvre s'imprègne d'une philosophie relevant d'une méditation profonde et touchant aux problèmes éternels de la vie et de la mort, de la nature et de l'existence humaine. Le poète aime, comme il s'exprime lui-même, à « errer par la pensée dans l'insondable » tout en s'attachant à projeter sur l'homme et la société une lumière universelle. De ce point de vue sont particulièrement importants le poème « Vers l'infini » et les nombreux quatrains remontant aux dernières années de sa vie. Ses quatrains sont les facettes et les chaînons multiples de la réalité du monde et de la destinée des hommes. L'une des pensées prédominantes du grand poète humaniste était que l'homme par son accomplissement moral devait s'affranchir des passions mineures, de ses penchants à l'égoïsme et à la tyrannie, se vouer tout entier à l'amour né de la fraternité des hommes et mériter alors de la beauté et de l'harmonie de la nature.

Il nous faut admettre qu'après Grégoire de Narek la poésie arménienne n'avait jamais fait preuve d'un épanchement philosophique tel qu'on peut l'observer chez Hovannès Toumanian.

Toumanian, plus qu'aucun autre poète de ses prédécesseurs, ouvrit au folklore et à la tradition populaire dont il reprit admirablement les thèmes et les motifs, le large domaine de la littérature et de la poésie arméniennes. Les folklores d'autres peuples d'Orient et d'Occident l'inspirèrent également. A partir de ces sources, et sans jamais les renier, le poète donnait naissance à une œuvre entièrement nouvelle. Chacune de ces créations consacrait un idéal humain dont elle s'éclairait comme d'une lumière. Et c'est en s'engageant dans cette voie qu'il écrivit l'épopée populaire « La geste de David le Sassouniote » reproduite d'après des gestes héritées de la tradition, poème admirable et des plus beaux de son œuvre. D'une simple légende populaire, Toumanian créa de même son poème « La prise de la forteresse de Themouk » où, en des scènes d'une grande force épique, il nous montre, en même temps que la pérennité des grandes et nobles actions, le pouvoir d'élévation et de destruction de l'amour, la noblesse du sentiment patriotique s'opposant à la trahison nourrie des instincts les plus bas. C'est un autre poème merveilleux que « Parvana » où tout tient

du fantastique pour nous parler de l'éternelle marche de l'homme et de la société vers un monde meilleur. Parmi les contes de Toumanian « Nazar le Brave » est son chef-d'œuvre, qu'il a créé sur la base de seize versions populaires arméniennes. Ce conte est un trait incomparable contre les tyrans, fauteurs de guerres et de malheurs universels. Et si l'humour l'emporte parfois sur la satire, l'événement n'en devient que plus tragique.

Dans sa conception de la poésie, Toumanian rejeta tout conformisme et toute emphase. « L'art doit avoir de l'œil la simplicité transparente et la profondeur impénétrable », déclarait le poète, pensée dont toute sa création fut l'incarnation vivante. Sa langue sourd de l'élément populaire, cependant que le peuple emploie aujourd'hui des centaines d'expressions et d'aphorismes issus de sa poésie et de tous ses écrits.

Toumanian est le poète national arménien par excellence. Avétik Issahakian, un autre grand poète arménien de notre siècle, écrivit à l'occasion de la mort de Toumanian : « Tel un torrent, il descendit des montagnes sauvages de la féerique contrée de Lori portant avec lui toute la nature riche, exubérante, tout un peuple ancien, ses chants, son parler, sa sensibilité, son imagination. Et telle la nature féconde, il déploya pour nos âmes sa poésie toute de droiture et de franchise.

« A ses débuts le torrent roulait un flot quelque peu trouble, qui, le temps aidant, se fit toujours plus pur et plus limpide, engendrant d'immortels et merveilleux poèmes et légendes qui forment aujourd'hui la gloire impérissable et le sommet splendide de notre littérature. . . »

Toumanian ressentait profondément les liens qui, à travers l'art national, l'unissait à l'humanité entière. Le poète disait : « Plus on se rapproche de son propre pays et de son peuple et plus on s'approfondit dans l'œuvre populaire, plus on devient grand et plus on se lie à l'humanité entière. C'est la seule voie ouvrant à l'écrivain les portes de la littérature mondiale ». Il ajouta plus tard : « Le poète doit sentir sous ses pieds un sol cher et réel, c'est après seulement qu'il songera à s'élever, jusqu'aux nues s'il le peut. » Toumanian justifia brillamment ces paroles. Des formes concrètes de la réalité nationale, de la vie et des pensées de tous les jours

du paysan arménien, de la tradition populaire venant des siècles, pleine de spontanéité et de sagesse, Toumanian cisela des bijoux d'art destinés à immortaliser les plus grands rêves de l'humanité : le bonheur et la justice, la beauté et la perfection. Et si Toumanian est encore relativement peu connu du lecteur et du public international, c'est que ses œuvres n'ont pas fait l'objet d'un sérieux travail de traduction, les adaptations existantes n'ayant pour la plupart qu'une valeur limitée.

Toumanian se révèle comme un symbole d'unité et d'harmonie où se fondent la parole et l'action, l'homme et le poète. Il ne fut jamais un homme de cabinet. Il se jetait dans le torrent de la vie et se tenait toujours au centre des événements impétueux de son temps : conflits opposant les peuples du Caucase, la première guerre mondiale, l'extermination massive des Arméniens par la Turquie, révolutions, guerres civiles... Le poète pouvait-il ignorer le monde et s'enfermer dans sa poésie ? La souffrance et les espérances du peuple, son cœur s'en faisait l'écho en permanence : « Je vis avec tous, je souffre avec tous », a-t-il écrit. « Douleur d'Arménie » est un cri de son âme souffrant avec le peuple » :

Douleur d'Arménie, gouffre noir,  
Mer immense, mer infinie. . .  
Sur cette mer, au gré des flots  
Vogue mon âme tourmentée.

En sa colère, bien souvent,  
Jusqu'au ciel elle s'élançe  
Et parfois, lasse, elle descend  
Vers des abîmes insondables.

Mais la douleur est trop profonde  
Et bien plus haute est que le ciel. . .  
Sur cette mer de nos douleurs  
Vogue mon âme tourmentée. . .

Toumanian fut le chantre et le combattant de la fraternité humaine. Son but suprême était de voir l'amitié et la paix triompher entre les peuples, de mettre fin à toute effusion de sang. Son grand souci était l'apaisement des passions



nationales entre les peuples de la Transcaucasie : Arméniens, Géorgiens, Azerbaïdjanais, la prise de conscience de la nécessité urgente de vivre dans une atmosphère fraternelle.

En 1905-1907, à l'instigation de la bureaucratie tsariste, le Caucase fut en proie à des heurts sanglants entre Azerbaïdjanais et Arméniens. Des milliers d'innocents furent sacrifiés à la haine et au fanatisme. Toumanian fit tout ce qui dépendait de lui pour arrêter le sang : appels, adresses, discours publics. Accompagné d'amis fidèles et de personnes dévouées, il parcourut, drapeau blanc en main, toutes les provinces d'Arménie, prêchant la fraternité et l'amitié. Son action ne fut pas vaine. On lit dans une de ses lettres : « Aujourd'hui je suis moins satisfait d'avoir tant soit peu créé en littérature que d'avoir exhorté des peuples dressés l'un contre l'autre à rengainer leurs épées, que d'avoir sauvé d'un massacre barbare un grand nombre d'innocents. »

Quand s'alluma la première guerre mondiale, quand ce fut le génocide des Arméniens, Toumanian, de nouveau, se jeta dans l'action, visitant par deux fois le front caucasien, organisant et dirigeant lui-même les secours nécessaires aux réfugiés et aux orphelins arméniens.

La raison et le sens de la justice, et non pas l'épée et la soif du sang, doivent seuls guider les peuples et les pays dans la voie du règlement pacifique des conflits qui peuvent les opposer, préconisait sans cesse Toumanian dont la mission de paix se révélait d'une grande efficacité.

Ces idéaux humanitaires trouvèrent leur expression dans l'œuvre du poète. « La goutte de miel » qui est une ballade inspirée d'une légende arménienne du Moyen Age décrit les querelles, les meurtres, les batailles de villages, enfin la guerre sanglante et dévastatrice que se livrèrent deux nations pour une goutte de miel tombée par terre dans l'échoppe d'un commerçant de village. La fable médiévale fut pour Toumanian le prétexte des réflexions sur les problèmes essentiels du XX<sup>e</sup> siècle. « La goutte de miel » est une satire virulente contre le militarisme, l'iniquité des pouvoirs, le patriotisme démagogique, les massacres perpétrés au nom de Dieu et de la Justice contre l'Homme et l'Humanité.

Où est l'issue ? Quelles sont les conditions de l'établissement de la paix dans un monde gorgé de crimes ? Et le poète

s'adresse à la raison des peuples, à leur sentiment inaltérable de justice, à leur désir insatiable de paix. « Les peuples ne peuvent tolérer l'esprit borné et rancunier des politiciens de cabinet de même que l'état d'énervement maladif des gouvernants vivant à la seconde, écrit Toumanian. Les peuples vivent en union étroite avec la nature et ils sont forts d'une vie et d'une expérience séculaire. » Il ajoutait en 1920 : « C'est une grande et juste consolation que tous nos malheurs nous viennent non pas du simple peuple mais des hommes au pouvoir, et plus ces derniers s'affaibliront et plus les peuples se rapprocheront et s'uniront consciemment et sans perdre de temps, plus les masses des travailleurs, les honnêtes gens auront de droits et de pouvoirs, plus les malheurs s'adouciront pour disparaître à jamais. » C'est avec une foi inébranlable qu'il attendait et saluait déjà les temps nouveaux, « l'aurore de la vie nouvelle ». S'adressant aux peuples voisins de l'Arménie, il écrivit :

A la tombée des vieux jours,  
A l'aube du grand avenir,  
Chantons en chœur, profondément,  
Un chant de joie et de bonheur.

Que notre chant s'élève pur,  
Face au malheur qu'il retentisse,  
Et qu'il résonne au cœur des hommes  
Et qu'il conquiert le monde entier.

Pour Toumanian, l'art et la littérature devaient répondre à la noble et haute tâche de contribuer aux rapports d'amitié entre les peuples. « Pour la compréhension mutuelle des peuples, pour les éveiller à l'amitié et au respect réciproques, il n'est de sol et de lien plus fertile et plus propice que la littérature où s'expriment les sentiments profonds, le génie et l'esprit de la nation. » L'art est la force par laquelle l'homme se parfait et s'élève, s'affranchit de ses vices et de ses mesquineries pour s'ouvrir enfin « à l'altruisme et à la fraternité humaine ». Outre de nombreux articles et discours, Toumanian consacra à cette question l'une de ses meilleures créations, le poème « Hazaran-Blboul » (l'Oiseau merveilleux) qu'il travailla de longues années, recueillant par di-

zaines les différentes versions de ce conte populaire. Mais le poème resta inachevé.

Hovannès Toumanian s'éteignit dans un hôpital moscovite. Il ne revit plus les montagnes et les forêts de son pays. Il suppliait les médecins de lui accorder ne fût-ce que deux mois de répit pour lui permettre d'achever certaines œuvres. Mais la maladie fut impitoyable. La mort survint le 23 mars 1923.

L'œuvre de Toumanian fait désormais partie du trésor culturel arménien et constitue l'une des plus grandes richesses spirituelles du peuple. Profonde fut son influence et vaste son rayonnement sur le développement ultérieur de la culture arménienne. La production littéraire arménienne des dernières décennies est issue, s'inspire ou se rattache, directement ou indirectement, dans ce qu'elle a de plus beau et de plus précieux, dans ce qu'elle a de plus populaire, à l'héritage et à la tradition léguées par Toumanian. Eghiché Tcharentz qui fut un remarquable poète de l'époque révolutionnaire, considérait Toumanian « comme le plus grand et le plus éminent poète arménien, le père et maître incomparable de la poésie arménienne contemporaine ».

Tcharentz lui-même est redevable à Toumanian d'une grande part de son élan créateur, de même que d'autres écrivains arméniens venus après.

Toumanian fut une source d'inspiration inépuisable pour les autres genres de l'art : peinture, sculpture, théâtre, cinéma, musique, chant, opéra, ballet.

« Avant toute chose, le poète doit se faire le cœur de son peuple », dit Toumanian. Et comme lui le peuple l'aima, gardant pour toujours au plus profond de son cœur l'image chère du poète et son œuvre éclatante. En Arménie, Toumanian est le compagnon inlassable de tout Arménien, enfant ou vieillard, savant ou paysan, ouvrier ou étudiant, dispensant à tous l'inépuisable richesse de son esprit et de son talent, la flamme vive de sa poésie. Immortel Toumanian.

*Edouard DJERBACHIAN*

# Poésies





*LA  
VIEILLE  
BÉNÉDICTION*

Sous le noyer vert, qui se dresse, immense,  
Tous, par ordre d'âge et assis en rond  
A même le sol,  
Les jambes croisées,  
Nos géants d'aïeux,  
Nos géants de pères,  
Les grands du village,  
Festoyaient gaiement et se réjouissaient.

Nous étions alors trois bons camarades,  
Trois amis fidèles,  
Qui, nos têtes nues, la main sur le cœur,  
Face à l'assemblée,  
Chantions hardiment, d'une voix pointue,  
De vieilles chansons.

Quand on eut fini de chanter ainsi,  
Le sombre doyen, roulant sa moustache,  
Fit emplir encore les verres de vin,  
Puis, en chœur, les grands,  
Tous, de nous bénir: « Vivez, chers enfants,  
Mais non comme nous. . . »

Et le temps passa, passèrent nos pères.  
Mes chansons si gaies se firent bien tristes,  
Et, pleurant ma vie, me vint à l'esprit  
Ce vœu de nos pères,  
Ce vœu si profond: « Vivez, chers enfants,  
Mais non comme nous. . . »

Reposez en paix, nos aïeux, nos pères,  
Votre peine vieille est aussi la nôtre.  
Pour nous, à présent, qu'on souffre ou qu'on rie,  
Il n'est que de dire à tous nos enfants  
Ce vœu de vos cœurs : « Vivez, chers enfants,  
Mais non comme nous. . . »

1887

*(Traduit par Léon Mardirossian)*





Mon Dieu ! ne juges-tu pas suffisants  
Tant de ruines, et de peines, et de gémissements ?  
O Dieu ! ne juges-tu pas agréables  
Les prières et l'amour, la vie et les cantiques ? ...

1898

*(Traduit par Astour Navarian)*

## APPEL

Dieu, si tu existes,  
Et si tu n'as pas créé toi-même  
Les pleurs,  
Les gémissements et les malédictions,  
Si du poison mortel  
De la haineuse envie  
Tu n'as pas infecté toi-même  
La pureté de l'âme,  
Si tu n'as pas dit  
Que la vie doit être ainsi  
Un spectacle sans fin  
De Souffrance,  
Adoucis la rage insolente  
Des hommes,  
Si tu es le Dieu de paix.

Seigneur prompt au secours,  
Dieu des justes,  
Où es-tu, si tu es ?  
J'ai élevé vers toi ma prière,  
Mais par l'horrible tumulte  
Du carnage  
S'est assourdie  
Ma paisible et pure prière.  
Et moi, enragé par une colère sauvage,  
Sous la grêle des pierres  
Lancées par les impies,

J'ai longtemps lutté,  
Espérant en ton nom,  
Faisant de toi ma gloire ;  
Mais tu n'es pas venu.  
Pourquoi donc je souffre tellement,  
Si tu es le Dieu  
De l'Innocence !  
Pourquoi donc tardes-tu  
A châtier les méchants ?  
La force te manque-t-elle ?  
Ne te supplions-nous pas assez ?  
Si ce n'est pas toi qui au malfaiteur  
As donné l'épée,  
Pour que les âmes paisibles  
Soient durement pourchassées,  
Si tu ne sais pas  
Qu'ici-bas, sur terre,  
L'homme en souriant  
Dévore l'homme,  
Viens donc le voir,  
Frappe et foudroie,  
Si tu es le Dieu  
De la Vengeance.

1891

*(Traduit par Archak Tchobanian)*

*DANS  
LES  
MONTAGNES  
D'ARMÉNIE*

La route est sombre, la route est noire,  
Noire la nuit,  
Immense, infinie,  
Et nous grimpons vers les sommets,  
Dans les rudes montagnes,  
Montagnes d'Arménie.

Et nous portons le lourd trésor de nos ancêtres,  
Tout un océan,  
Ce que notre âme,  
Au fond des siècles, a créé  
Dans les hautes montagnes,  
Montagnes d'Arménie.

Les hordes sinistres des déserts jaunes,  
L'une après l'autre,  
Combien de fois,  
Ont assailli nos caravanes  
Dans les montagnes sanglantes,  
Montagnes d'Arménie !

Et nos paisibles caravanes  
S'acheminaient,  
Traînant les plaies,  
Noires, profondes des massacres,

Dans les tristes montagnes,  
Montagnes d'Arménie.

Et nos regards cherchent en vain,  
Dans les ténèbres,  
Une lumière,  
Un matin clair qui doit surgir  
Dans les vertes montagnes,  
Montagnes D'Arménie.

1902

*(Adaptation de Pierre Gamarra)*



## DESCENTE

Quarante ans durant je vais ce chemin,  
Droit et intrépide,  
Vers les hauts sommets,  
Vers la Lumière et vers l'Inconnu.

Quarante ans durant par ce chemin rude  
Je vais inlassable.  
Mais voici venir  
La sérénité parfaite de l'âme.

Quarante ans durant je vais rejetant  
Les trésors, l'envie,  
La gloire, la haine,  
Et tout ce dont meurt notre âme toujours.

Et, de ma hauteur, je les vois encore,  
Je les vois gisant  
Au fond du ravin,  
Sordides passions, sentiments si bas.

Empli de sagesse, et d'un pas léger,  
Chantant et riant  
Je descends bientôt  
Cet autre versant du mont de la vie.

1909

*(Traduit par Léon Mardirossian)*

AVEC  
MA  
PATRIE

Depuis longtemps, mon bref regard suit l'inconnu,  
Mon cœur et mon esprit errent dans l'infini,  
Mon cœur se crispe et je pleure d'amères plaintes,  
Vers les rangs épuisés et muets de l'exil,  
Vers les villages sombres, les maisons désertes,  
Avec amour, je me tourne vers toi,

Ma patrie déchirée,  
Ma patrie dans les ruines.

D'innombrables armées meurtrissent ma raison,  
Piétinant ton visage et tes jardins fleuris  
Et les meutes dévastatrices et sauvages  
Hurlent vers le butin, le désastre et l'orgie.  
On t'a chassée vers le pays de la misère  
En te laissant tes chants plaintifs et tes regards,

Ma patrie de douleur,  
Ma patrie d'orphelins.

Mais tu demeures vive et debout dans tes plaies,  
Sur l'étrange chemin du passé, du présent,  
Debout, sage et pensive, et triste, avec ton Dieu,  
Tu songes à briser les souffrances maudites,  
Tu songes aux grands mots que le monde entendra,  
Tu deviendras toi-même et nos âmes t'attendent,

O ma patrie d'espoir,  
Ma patrie de lumière.

1915

(Adaptation de Pierre Gamarra)

## REQUIEM

Alors me voilà, avec notre loi ancestrale et vieille,  
Ma parole pour l'ultime repos de nos suppliciés,  
Qui par champs et rues, par monts et vallées,  
d'une mer à l'autre,  
Gisent çà et là, éteints et occis, milliers par milliers.

Alors prenant feu de notre fournaise où rougeoient  
les flammes,  
J'allume à nouveau sous le firmament impavide et froid  
Massis et Ara, Sipan et Sermants, Nemrout, Tancourek,  
J'allume un à un ces flambeaux géants du monde  
arménien,  
Tandis que soleil, le phare lointain du Saint Aragadz,  
Brasier toujours clair, inaccessible mais présent sur moi,  
S'érige puissant, solitaire et sûr comme le Massis.

Alors j'ai nommé les âmes ployées, à jamais éparses  
Jusqu'en Assyrie, Mésopotamie, jusqu'à notre mer,  
Jusqu'en Hellespont, jusqu'aux flots battant  
les rives pontiques :  
Dormez, mes gisants. . . Vains sont les sanglots,  
vains et inutiles. . .  
L'homme ensauvagé, les crucifixions, quand  
cesseront-ils?

L'Euphrate à ma droite, à gauche le Tigre, épelant  
des psaumes

Démentiellement, passent et s'en vont par de longs abîmes ;  
Les nuages hors du Val de Tsirav, — encensoir immense —,  
S'ouvrent un chemin par les Monts Fleuris, les monts arméniens.

Et gorgés d'odeur, ils s'ébranlent tous vers les lieux au loin,  
Pleuvant de cristal, brûlant de parfum, enivrant les fleurs,  
Jusqu'en Assyrie, Mésopotamie, jusqu'à notre mer,  
Jusqu'en Hellespont, jusqu'aux flots battant les rives pontiques :  
Dormez, mes gisants. . . Vains sont les sanglots, vains et inutiles. . .  
L'homme ensauvagé, les crucifixions, quand cesseront-ils ? . . .

1916

(Traduit par Gérard Hékimian)

*L'ADIEU  
DE  
SIRIUS*

Sirius, fière et terrible étoile,  
D'où viens-tu ?  
Où vas-tu ?  
Quelle force te pousse ainsi,  
D'un élan  
Infini,  
Du fond des siècles vers les siècles ?

Sirius, joyau céleste et pur,  
Qui scintilles,  
Qui t'embrases  
D'une blanche lumière immense,  
Et qui ornes  
De ta flamme  
Le front noir de nos sombres nuits.

Que d'yeux, que de regards te fixent  
Aujourd'hui,  
Comme nous.  
Que d'yeux t'ont vu, bien morts depuis.  
Et combien  
D'yeux encore  
Pour toi vont naître du mystère.

Qui donc de notre race humaine  
Le premier,  
Ici-bas,  
A salué ton vol superbe?



En quels yeux  
S'éteindra  
Le feu dernier de tes adieux ?

Bon voyage, hôte de nos cieux !  
S'il te faut  
Voir la mort,  
De notre part demande-lui  
Combien d'hommes,  
De siècles, l'adieu d'une étoile  
Coûte-t-il.

1922

*(Traduit par Léon Mardirossian)*

# Légendes



## AKHTHAMAR

D'un petit village au bord  
Du lac souriant de Van,  
Un garçon, chaque nuitée,  
Gagne l'eau furtivement.

Il n'a ni barque, ni voile  
Il s'élançait dans l'eau grise,  
Nage à brassées vigoureuses  
Jusqu'au rivage de l'île.

L'île sombre, vive et claire,  
Où l'appelle une lumière,  
Un phare brûlant pour lui  
Qui le guide dans la nuit.

Chaque soir, Thamar la belle  
Allume ce feu, là-bas,  
Puis elle attend, frémissante,  
Dans les ténèbres des rocs.

\* \* \*

La mer houleuse palpite,  
Palpiter un cœur de garçon,  
La mer hurle, voix terrible,  
L'amoureux brise les flots.

Le cœur de Thamar défaille.  
Son amour est près du bord.  
L'eau frissonne et tout le corps  
De Thamar brûle et tressaille.

Silence. Sur le rivage  
Marche une ombre dans les ombres. . .  
Les deux amants sur la plage. . .  
Se rejoignent. Nuit secrète.

Les vagues du lac de Van  
Lèchent doucement la rive,  
S'éloignant et revenant  
Dans une chanson furtive.

On chuchote quelque part,  
Les étoiles métalliques  
Médisent de l'impudique,  
De la honteuse Thamar.

Vierge folle ou vierge sage ?  
Le jour naît dans le ciel vert,  
Le garçon gagne la mer,  
La belle prie sur la plage.

\* \* \*

« Quel est celui-là qui vient  
Chaque nuit jusqu'à notre île ?  
Quelle espérance le tient  
Et le pousse sur les eaux ?

« Il vient depuis l'autre rive  
Enlacer notre Thamar.  
Lui laisserons-nous nos filles ?  
Pour qui nous prend ce coquin ? »

Ainsi les jeunes de l'île  
Parlèrent la rage au cœur.  
Puis, une nuit, éteignirent  
Le feu de Thamar la Belle.

Dans les vagues ténébreuses,  
Le garçon roule au hasard  
Et les brises amoureuses  
Disent sa plainte : « Ah ! Thamar ».



« Ah ! Thamar. . . » La voix est proche.  
L'onde hurlante répond,  
Les flots qui rongent la roche  
Répètent l'amour profond.  
Une voix dans le brouillard  
Se brise et pleure : « Ah ! Thamar. . . »

\* \* \*

Au matin, la mer sereine  
Rejeta un corps glacé  
Dont la bouche crevassée  
Semblait redire la peine.

Deux mots scellés : « Ah ! Thamar »,  
Venus du fond de son âme.  
C'est pourquoi depuis ce drame  
L'île s'appelle Akhthamar.

1891

*(Adaptation de Pierre Gamarra)*

LA  
LAMPE  
DE  
L'ILLUMINATEUR

A minuit, suspendue au ciel,  
On voit la lampe allumée,  
La lampe inextinguible de l'Illuminateur,  
Au ciel sombre de l'Arménie.

Elle est suspendue, sans nulle corde,  
Sur la cime du mont Aragadz,  
Et de cet autel gigantesque  
Elle éclaire le monde.

Elle l'éclaire depuis de longs siècles ;  
Et, en guise d'huile,  
Ce sont les larmes du saint  
Qui y brûlent.

La main de l'homme ne peut l'atteindre  
Sur cette terrible hauteur.  
Et le vent, le vent-dragon,  
Ne parvient jamais à l'éteindre.

Quand une nuit profonde  
Engloutit notre beau pays,  
Quand la terreur envahit  
Les cœurs faibles et inquiets.

Celui qui est innocent, le cœur plein d'amour  
Et d'inébranlable foi,

Celui qui regarde avec un espoir serein  
L'avenir du peuple d'Arménie,

Celui-là voit, suspendu au ciel,  
Ce flambeau toujours allumé,  
On dirait l'œil clair du bon Dieu  
Veillant du ciel sur le Monde.

1902

*(Traduit par Archak Tchobanian)*

LA  
GOUTTE  
DE  
MIEL

Un paysan, dans son village,  
Avait ouvert une boutique  
Et se faisait quelques clients.  
Un jour, du village voisin,  
Bâton à l'épaule, tout fier,  
Et son gros chien allant derrière,  
Survient un grand diable de pâtre.  
— Bonjour à toi, hé ! boutiquier !  
As-tu du miel à me donner ?  
— Que si ! J'en ai, pâtre, mon frère.  
Où est ton pot ? Porte ton pot.  
Du meilleur, que sûr, du plus beau,  
En un moment, je te le tire.  
Sérieux, affable, on ne peut plus,  
A la bouche des mots de miel,  
Le miel pesé quand — y songe-t-on ? —  
S'effile une goutte de miel  
Et tombe à terre.  
— Dzz. . . du coin d'en face une mouche  
Sur le nectar se précipite.  
Mais brusquement, de sa cachette,  
Saute le chat du boutiquier,  
D'un coup de patte tue la mouche. . .  
A l'instant même où le chat saute,  
Au même instant, le chien du pâtre

Aboie : « Ouah ! »,  
Dresse l'oreille

Et s'élançant  
Sur le matou,  
Te le terrasse  
En rien de temps,  
Le laissant là.

— Ah ! mon chat, ah ! il me l'a tué.  
Tiens, crève donc, chien, fils de chien,  
S'empporte notre boutiquier  
Et jette à la tête du chien  
Ce qui lui tombe sous la main,  
Et l'étend roide auprès du chat.  
— Ah ! bonnes gens, mon chien tout beau,  
Mon ami, ma vie, mon trésor !  
Que ta maison sur toi s'écroule,  
Rustre, butor, canaille, et tiens...  
Tu as osé frapper mon chien ? ...  
Eh bien ! sache ce qu'est frapper,  
Au boutiquier crie le géant,  
Et puis brandit et puis assène  
Son gros gourdin à grosse tête,  
Et puis t'abat le boutiquier  
Sur le seuil même de sa porte.  
— Ah ! au secours ! A l'assassin !  
D'un bout à l'autre du village  
Ce n'est qu'un cri qu'on se répète :  
— Ah ! au secours ! A l'assassin !  
Du haut quartier, du bas quartier,  
Et par la route et par les champs, :

Avec des cris,  
Avec des pleurs,  
Pères, mères,  
Frères, sœurs,  
Et les femmes,  
Leurs enfants,  
Oncles, gendres,  
Beaux-parents,  
Camarades. . . .

Saura-t-on dire qui encore ?  
Tous, tant qu'ils sont, courent sans fin.



Et de frapper à qui mieux mieux.  
— Holà ! sauvage d'ours velu,  
Avait-on vu chose pareille ?  
Étais-tu là à tes emplettes  
Ou venais-tu nous tuer notre homme ?  
Placent un mot, frappent dix coups.  
En font une belle charpie,  
Près du chien, de son long, l'étalent.  
— Eh bien ! venez chercher vos morts.  
Et la nouvelle en tourbillon  
Arrive au village voisin.

— Ah ! au secours !  
Seriez-vous morts ?

On vient de tuer quelqu'un des nôtres. . . .  
Tel un essaim de guêpes folles,  
Le village se met en branle,  
Se rue dehors sauvagement.  
Et chacun s'arme comme il peut,  
Qui d'un fusil ou d'une épée,  
Qui d'une fourche ou d'une pioche,  
Qui d'une hache ou d'un bâton,  
Qui selle ou qui se veut à pied,  
Qui tête nue et qui nu-pieds.  
Et l'on court sus à l'ennemi.  
— Avait-on vu tant d'impudence ?  
Des gens sans crainte ni vergogne.  
Vous leur achetez quelque chose,  
Et puis voilà qu'on vous égorge.  
Honte à vous tous, à ce village,  
A votre honneur, à vos coutumes. . .

— Allons les battre,  
Les massacrer,  
Les fusiller !

Ah ! en avant ! A l'œuvre tous !  
Et ce fut le grand carnage.  
Et l'on cognait et l'on chargeait,  
Grands coups de feu, grands coups d'épée.  
Plus on se tuait, plus on frappait.

On se massacra,  
On s'extermina,  
Et des deux villages,  
On ne vit plus rien.

Mais le plus drôle de l'histoire —  
Ce qu'on taisait dans tout cela —  
C'est que si proches ces villages  
Se réclamaient chacun d'un roi.  
L'un de ces rois, qui, le premier,  
Fut informé de ces rumeurs,  
A l'échelle de son pays,  
Décrète la loi martiale :  
— Qu'on le sache dans nos Etats,  
Tous, soldats, ouvriers ou nobles,

Gens de tous rangs  
Et de tous lieux,

La barbare nation voisine,  
Traîtreusement, perfidement,  
Tandis que bien paisiblement  
Nous dormions tous en nos foyers,  
S'est attaquée à nos frontières  
Pour massacrer, épées en mains,  
Nos chers enfants, nos bons sujets.  
A l'appel donc de ces martyrs,  
Et malgré tous nos vœux de paix,  
Avec l'aide du Tout-Puissant,  
Au nom du sang des innocents,  
Avons donné à l'armée ordre  
De pénétrer chez l'ennemi  
Avec force canons, fusils.  
L'autre roi, tout pareillement,  
Respectant bien la tradition,  
Fit à son peuple un long discours :  
— Devant dieu, devant les hommes,  
Je proteste contre l'action  
Vile et traîtresse du voisin  
Qui, foulant aux pieds toutes lois,  
Et résiliant toute amitié  
Entre vieilles nations voisines,  
Provoque ainsi guerre et querelle.

Aussi nous voyons-nous contraints,  
Pour notre honneur et la justice,  
Au nom du sang des innocents,  
Au nom d'un monde qu'on veut libre,  
Au nom de dieu et de sa gloire,  
De lever contre l'ennemi  
Notre colère et notre épée.  
Alors la guerre commença,  
Guerre farouche et sans merci.  
Et tout brûla, ville, villages,  
Ruines partout, partout le sang.  
Cris de terreur et pleurs d'enfants.  
L'odeur des morts par-dessus tout. . .

Eté, hiver,  
Années durant,  
Du paysan  
Chôment les champs.

La guerre allait encore son train  
Quand la famine s'installa,  
La famine et l'épidémie.  
Dans ce pays comme dans l'autre,  
On ne vit que désolation.  
Ceux qui, par chance, en réchappèrent,  
Se demandèrent, terrifiés,  
D'où leur venait ce grand fléau,  
Ce grand malheur irréparable.

1909

*(Traduit par Léon Mardirossian)*

LE  
COUVENT  
DE  
LA  
COLOMBE

Tamerlan vint par le feu et par le glaive ;  
Il vint. . . le voilà, le sanguinaire païen.  
Il jeta dans les fers les fils d'Arménie,  
Et les enserra comme un dragon.  
Puis, il se campa sur la fraîche rive du lac de Sévan,  
Là où médite l'immensité,  
Dans l'ardente adoration de Dieu.  
Le couvent de Saint-Jean est situé près du lac.

Dans le couvent, en ange gardien des Arméniens,  
Le bon vieux père Jean priait à genoux ;  
Il priait pour le salut de son âme,  
Pour sa nation et pour le monde entier.  
Quand il vit, de son paisible ermitage,  
L'œuvre impie du criminel païen,  
Son âme de saint vieillard se troubla.  
La houlette à la main, avec sa barbe blanche,  
Aigri, mécontent de la vie et des hommes,  
Il sortit du couvent sans terminer sa prière.  
Il descendit, en marmottant, ingénu, insouciant,  
Vers le rivage bleu du lac de Sévan.  
Le voilà qui marche, nu-pieds,  
Sur les eaux onduleuses et mouvantes.  
Du rivage, Tamerlan vit le miracle ;  
Il le vit ; il en éprouva une profonde terreur.  
Le prince tartare l'appela en suppliant :

— « Retourne sur tes pas, ô saint homme,  
 Retourne sur tes pas, ô toi, homme de Dieu ! »  
 Le père Jean revint très paisiblement,  
 La houlette à la main, par-dessus les flots.  
 Et le Tartare, onctueux, s'empressa devant lui :  
 — « Que désires-tu, ô saint vieillard !  
 Un trésor, le pouvoir ou une vie fastueuse ?  
 — « Je n'ai besoin ni de gloire ni de trésor ;  
 Je ne te demande que mon peuple ;  
 Je te demande de le laisser s'en aller librement  
 Et vivre sa pauvre vie à son gré,  
 Dans le vaste monde et sous le soleil ! »  
 Dit le saint homme au grand brigand.  
 — « Tu demandes ton peuple ? ... Soit, j'y consens ;  
 Je te donne le nombre d'hommes que ton couvent  
 contiendrait ;  
 Va et prie pour moi, ô vieillard ! »  
 Et Tamerlan ordonna, sur-le-champ,  
 Que le peuple captif entrât par une porte  
 Au couvent, derrière les pas du saint homme.  
 Il lui accordait la vie de tous ceux  
 Qui pourraient entrer dans le saint lieu.  
 Il ordonna donc à ses soldats  
 De laisser passer le peuple captif.  
 Les voilà qui entrent ; ils entrent par une porte ;  
 Mais leur nombre dépasse cent et mille ;  
 Et le petit couvent ne s'en remplit point . . .  
 Le tyran tartare en est étonné :  
 — « Laissez-les passer », crie-t-il, à ses sbires ;  
 Et le peuple captif s'y précipite toujours.  
 Ils arrivent, les captifs, ils arrivent en torrent ;  
 Leur nombre a déjà dépassé cent mille ;  
 Et, pourtant, le couvent ne se remplit point ;  
 Et le torrent humain arrive sans arrêt.

Il crie à ses hommes, pour la troisième fois,  
 De laisser entrer le reste des captifs ;  
 Et les captifs passent, passent en rangs serrés.  
 Et maintenant, c'est fini ; tout le monde a passé ;  
 Cependant le couvent est encore vide.

Terrifié, Timour regarde autour de lui :  
— « Suis-je éveillé... ou le jouet d'un rêve ? ...  
Expliquez-moi vite ce merveilleux prodige ! »  
Et voilà que ses hommes entrent pour savoir :  
Ils trouvent le père Jean priant à genoux.  
Les yeux au ciel, sa barbe toute mouillée  
de larmes...

Chaque Arménien qui s'approchait de lui,  
Par sa sainte prière et par la grâce de Dieu,  
Se transformait sur-le-champ en colombe,  
Et, par la croisée ouverte, tous ensemble  
S'en allaient à tire-d'aile vers leurs montagnes...  
Et maintenant, plus personne dans le couvent,  
Lui seul est toujours là et prie à genoux...

1912

*(Traduit par Astour Navarian)*





# Poèmes



# ANOUCHE

## PRÉLUDE

*(La nuit de l'Ascension)*

Sous les pâles rayons de la lune,  
Voletant sur les ailes du vent,  
Les nymphes, au sommet de la montagne,  
S'assemblèrent nuitamment.

*(Et elles chantèrent :)*

« Venez, sœurs, des fières montagnes  
Esprits charmants,  
Venez, de la jeune amante  
Déplorons l'amour mort avant le temps.

Elle cueillit l'eau de sept fontaines  
Dans une amphore neuve, secrètement;  
Elle cueillit les fleurs de sept plantes,  
Pour former un bouquet d'amour.

Elle incanta sur l'eau et les fleurs aux rayons  
des étoiles,  
Aux étoiles adressa d'ardentes prières,  
Et de tout cœur, de toute âme, les implora  
D'être propices à son amour. . .

Deuil de toi nous fait Anouche, fleur de montagnes !  
Deuil nous fait de ton amant fier et hardi !  
Deuil nous fait de la souple taille de jonc !  
Deuil nous fait de tes yeux profonds comme  
la mer. . . »

Et avec les Nymphes, d'une rosée de larmes  
Pleins les cœurs et les yeux,  
Les fleurs de la montagne, en frissons affligés,  
Poussèrent des soupirs toute cette nuit :

« Hélas ! Anouche, hélas ! Sœurlette,  
Hélas ! pour ton amour et ton amoureux...  
Hélas ! Saro, hélas pour toi, hardi jeune homme.  
Hélas ! pour les montagnes que tu aimas... »

« Venez, sœurs, des fières montagnes  
Esprits charmants... »

Et les nymphes, lugubrement,  
Chantèrent ainsi toute la nuit.

Elles chantaient merveilleusement  
En des accents magiques,  
Et, dès que reluit le rayon du soleil,  
Disparurent sans traces.

Elles plongèrent tout au fond de la source,  
Se mussèrent dans le tronc du gros chêne,  
Ou dans les ondes étincelantes  
Des ruisseaux de la montagne.

## CHANT PREMIER

### I

Elle me tourmente encore, me tourmente sans cesse,  
La nostalgie jamais assoupie de mon pays merveilleux ;  
Et voici qu'éployant largement ses ailes,  
Mon âme vole, vole vers la maison paternelle,  
Où, autour du foyer familial,  
L'on m'attend en soupirant, depuis longtemps,  
Où, dans les longues soirées d'hiver, tous assis,  
L'on raconte les hauts faits des anciens preux de Lori.

Vers ces montagnes altières, gigantesques  
Qui, follement, dansent la ronde,  
Une ronde immense, parmi les nues,

Et s'amusement, dirait-on, à la grande noce  
De la tendre fille de l'opulent Arakadz,  
Que Dev-Al, Débed et d'autres géants,  
Géants prodigieux des temps anciens,  
Ravirent et amenèrent en l'inexpugnable Lori.

## II

Ohé ! vieilles amies, ohé ! vertes montagnes,  
En vous revoyant, me reviennent en mémoire  
Et se présentent à mes yeux les jours heureux  
Et les figures chères qui ne sont plus.  
Ils ont passé comme les fleurs diaprées  
Qui, au printemps dernier, ornaient vos flancs ;  
Ils ont passé comme la neige d'autant sur vos cimes ;  
Mais moi, revenu, je les évoque.  
Salut ! O de ma vie premières souvenirs,  
Mon âme orpheline vous fait ses révérences,  
D'une aile nostalgique vous cherche par monts  
et par vaux,  
Et d'une voix d'enchanteur vous évoque.  
Sortez de vos tombes, quittez les ténèbres,  
Sortez que je puisse vous voir, toucher, entendre,  
Respirez encore la vie, vivez de nouveau,  
Exaucez enfin le vœu sublime du poète. . .

## III

Et, des grottes sombres des rochers moussus,  
Des muettes profondeurs silencieuses des vallées  
touffues,  
J'entends de nouveau l'écho  
Du rire sonore de mon âge enfantin.  
De joyeux cris retentissent dans les huttes,  
Du mas voisin monte la fumée en volute ;  
Et voici que soudain, tous, de nouveau vivants,  
Du crépuscule du matin surgissent promptement,  
Et sur les flancs des montagnes, fraîches de rosée. . .  
Mais, silence ! . . . prête l'oreille, — c'est  
le pâtre qui chante. . .

## IV

(*Le chant du pâtre*)

« Reste sous ta tente, fille cruelle,  
Pourquoi sortir, veux-tu me faire perdre la tête ?  
Tu as fait de moi un troubadour ; sans cesse

Je compose des chants,  
Je parcours prés et champs,  
Négligeant mon troupeau,  
J'erre par monts et vaux.

Ah ! tu embrasas mon cœur de ton amour,  
Tu me lias les pieds de tes cheveux soyeux,  
Je n'en puis plus, je t'enlèverai de force,

O fille de nos cimes,  
O fille bellissime  
Aux joues de vermeil,  
Anouche, aux cheveux de jais !

Si tes père et mère ne te donnent point à moi,  
Je verserai des fleuves de sang,  
Puis, désespéré, je me perdrai dans les montagnes,

A cause de toi, ô fille  
Aux grands yeux noirs,  
Profonds comme la mer,  
Aux sourcils arqués ! »

## V

(*Dialogue entre Anouche et sa mère*)

Ainsi chantait Saro, et la fille ne pouvait  
Rester en place sous la tente :  
« Qui était-ce donc, Nani<sup>1</sup>, qui nous appelait ?  
Le sais-tu ? . . . Prête l'oreille, écoute . . .

— En voilà assez, Anouche, rentre tout de suite,  
A toujours sortir ainsi et regarder de tous côtés

1. *Nani* signifie « mère » dans certains dialectes.

Les gens, te voyant, diront : — Quelle est donc la fille  
Qui fait la causette avec tous les hommes.

— Regarde, Nani, comme sur le flanc de cette  
montagne,  
Les touffes du jeune lamier verdoient. . .

Laisse-moi, Nani, y aller en tresser des guirlandes,  
Et chanter Djan-gulum<sup>1</sup> sur le flanc de cette  
montagne. . .

— Reste tranquille, Anouche, te voici grande fille,  
Qu'as-tu à faire auprès des jeunes pâtres ?  
Reste sous la tente, à faire ton ouvrage.

Reste sage, ma fille, n'as-tu pas honte, non !  
— Ah ! mon cœur, Nani, je ne sais pourquoi,  
Tantôt pleure, tout attristé et morose,  
Tantôt, prenant des ailes, voudrait s'envoler  
Je ne sais vers où, je ne sais vers où. . .

Nani, chère Nani, je ne sais que faire,  
Que peut faire ton enfant, au cœur inquiet  
et capricieux ?

Nani, chère Nani, laisse-moi prendre l'amphore  
Pour aller à la fontaine avec les filles. . . »

## VI

### *(Chant des filles allant à la fontaine)*

Amphores sur l'épaule, papillonantes  
Les filles s'en vont à l'eau,  
Elles rient, en se poussant par le coude,  
Et de leur chant retentit la montagne.

« L'eau jaillit d'en dessous les nuages  
Et son flot écume en frappant la roche ;

---

<sup>1</sup> *Djan-gulum*, composé de deux mots persans : *djan* « âme » et *gul* « rose », signifie mot à mot « âme ma rose », « ma chère rose » ; car *djan*, dans le dialecte oriental, a pris, par extension, le sens de « cher, très cher, chéri ». *Djan-gulum* est le refrain d'une danse chantée, exécutée dans toute l'Arménie par les jeunes filles et les petits garçons, particulièrement à la fête de l'Ascension.



De qui est-ce donc l'amoureux, celui qu'on voit pleurant  
Tout languissant assis, là-haut sur la montagne ?

Eh, eaux fraîches, eaux limpides  
Qui roulez des montagnes,  
Parcourant les champs et les prés,  
Mon bon ami a-t-il bu de vos ondes ?  
En a-t-il bu ? Et le cœur enflammé  
De mon amoureux en a-t-il été calmé ?  
A-t-il été calmé ? S'est-elle apaisée  
La folle douleur de son cœur ulcéré ?

Fille, ton amoureux vient de passer,  
Le cœur embrasé de tout ton amour,  
Il vient de passer, son cœur embrasé  
Ne put être calmé par l'onde fraîche... »

L'eau jaillit d'en dessous les nuages  
Et son flot écume en frappant la roche.  
Ah ! c'est mon doux amoureux qui pleure  
Et languit, là-haut, sur la montagne. . . »

## VII

### *(Inquiétude de la mère)*

Et dans le cœur de la vieille Nani soudain  
Un vague soupçon germa :  
« Depuis quand donc, ayant pris son amphore,  
Anouche s'est-elle rendue à la fontaine et  
elle n'est pas encore de retour ! . . . »

Les nuages amoncelés ont couvert les cimes,  
Ils ont envahi les gorges.  
C'est l'heure où mille démons, mille maux,  
mille embûches  
Rodent autour de la jeunesse. . . »

Et, tout à coup, la vieille se mit debout :  
« Où t'es-tu perdue, Anouche ? Ah ! cheveux  
coupés<sup>1</sup>. . . »

---

1. Terme d'imprécation populaire, d'origine païenne.

Et sur le haut de la vallée, la main au front,  
Elle appelle, elle appelle; son enfant téméraire :

« Ohé ! fille, fille puisses-tu mourir de peur !  
Est-ce qu'une fille pénètre seule dans la vallée ?  
La brume s'est épaissie, le monde est plongé  
dans les ténèbres,  
Qu'as-tu donc perdu que tu ne peux retrouver... ?  
Ohé ! fille ! Eh ! Anouche ! Ohé ! fille ! Anouche !... »  
Elle se frappe les genoux en poussant des « ah ! »  
Et, debout sur le haut de la vallée, tout égarée,  
Elle en scrute le fond, le cœur déchiré.

Les nuages amoncelés ont couvert les cimes,  
Ils ont envahi les gorges.  
C'est l'heure où mille démons, mille maux,  
mille embûches  
Rôdent autour de la jeunesse...

## VIII

*(Anouche sous la tente de Saro)*

« Laisse-moi ! On m'appelle... Ma mère pourrait  
l'apprendre...  
— Non, Anouche, reste, reste encore un peu...  
— Non ! laisse-moi partir... Ah ! que je suis folle... !  
Toi, tu ne m'aimes pas, comme moi je t'aime,  
Moi seule je pleure et me tourmente,  
Pendant que toi, sur le flanc des montagnes,  
tu chantes des chansons...  
Depuis longtemps, depuis fort longtemps tu m'as  
déjà oubliée...  
Depuis quand suis-je ici, morfondue,  
A t'attendre, à t'attendre, ingrat !  
Je t'attendis si longtemps, en versant  
des torrents de larmes...

Mais toi, tu ne m'écoutes point,  
Tu ne me plains point,  
Tu ne te demandes même pas

Ce que je pourrais devenir. . . .  
 Je pourrais me consumer  
 Toute flamme devenue  
 Ou bien je pourrais me fondre  
 Tout mon corps changé en eau,  
 Je ne sais plus  
 Ce que je pourrais devenir.  
 Si une autre fois  
 Je restais encore ici. . .  
 On dit que le saule  
 Etait une fille comme moi  
 Qui attendait son amoureux  
 Mais il ne vint pas au rendez-vous.  
 La pauvrete, tremblante  
 Et courbée de désespoir  
 Sur place dessécha  
 Changée en saule.  
 Sur les cours d'eaux,  
 Tête penchée,  
 Et tremblant de tout son corps  
 Elle pleure doucement,  
 Et tout au long de l'année,  
 Ne fait que se demander :  
 Comment un amoureux  
 Peut oublier son amoureuse. . . ?  
 — Ah ! Anouche, Anouche, que dis-tu là ?  
 Voyons, n'entends-tu pas,  
 Quand, sur les versants, je fredonne des chants,  
     Avec qui je parle donc. . . ?  
 Quand, dans la nuit, je prélude sur mon pipeau,  
     Qui appelé-je donc ? . . .  
 Quand je reste seul, perdu dans mes pensées,  
     Avec qui suis-je donc. . . ?  
 Ah ! Anouche, Anouche, cruelle Anouche. . . »  
 Comme enivré, sans force,  
 Ainsi soupira le pâtre ; et le cœur saignant  
 Fondit en larmes et se tut. . .

## IX

« Anouche, ch ! ma fille ! Anouche ! Rentre à  
la maison... ! »

Crie la mère, appelle en soupirant.

« Je viens, je viens, je viens, Nani !... »

De la vallée retentit la voix de la fille.

Et, les cheveux en désordre répandus sur ses épaules

Et ses joues tout enflammées,

Toute légère, d'en dessous les nuages,

Anouche bondit telle une biche traquée.

Elle rapportait l'amphore vide ;

Mais le voile qui couvrait ses épaules, n'y est plus,

Elle l'a laissé au bord de l'eau... .

Ah, l'insouciance des jeunes filles !... .

« J'eus peur, Nani », se plaint-elle.

Et elle voudrait pleurer, mais elle ne peut.

« Nani, j'ai vu en bas des hommes,

Je crus voir des Turcs qui se baignaient... »

La vieille mère, en colère, maudit

Son Anouche distraite et peureuse,

Et, proférant des imprécations, elle descend elle même

La vieille amphore vide sur l'épaule.

## CHANT II

### X

*(Le matin de l'Ascension)*

*(Chants et rondes des jeunes filles)*

L'ascension est arrivée ; les fleurs diaprées,

Ont paré les champs de tapis bariolés.

Les filles, en bandes, montèrent dans la montagne,

Pour consulter le sort, avec des chants joyeux.

« Ascension, Yayla<sup>1</sup> !

« Yayla djan, Yayla !

---

1. Yayla, mot tatar-turc qui signifie « champ, prairie » ; ici il est employé comme onomatopée.

Montagnes noires, Yayla !  
Yayla djan, Yayla ! »

Les chants se mêlent aux senteurs,  
Bras dessus, bras dessous,  
Elles décorent les montagnes.  
Elles cueillent des bouquets,  
Elles jouent avec les fleurs,  
Sur elles papillonnant.

« Ascension, Yayla !  
Yayla djan, Yayla !  
Jours heureux, Yayla !  
Yayla djan, Yayla ! »

L'ascension est arrivée,  
Fête fleurie.  
Demandons-lui notre sort ;  
« Qui sera notre promis ?  
— Eh ! mon beau gars ! Eh ! pastoureau, à qui es-tu ?  
— Dieu le sait, le monde le sait, tu es à moi.

Allons, tire fillette,  
Tire le sort propice ;  
Louons par des chants  
L'amoureux au cœur vaillant.

Tant que j'aurai un amoureux aux moustaches  
naissantes et à la taille fine,  
Quel souci puis-je avoir sur terre !

« Ascension, Yayla !  
Yayla djan, Yayla !  
Cœurs enflammés, Yayla !  
Yayla djan, Yayla ! »

Les chants fusent, les cœurs se réjouissent,  
Et, formant un cercle, elles tirent au sort ;  
Au rêve et à l'amour de l'une le sort est propice,  
Et, contraire à une autre, la laisse attristée.

## XI

La jeune, Fleur-mère<sup>1</sup>, la tête voilée ;  
Fait circuler de nouveau son urne ;  
Le Djan-gulum jaillit des cœurs tendres,  
Et l'écho s'en répercute par les monts de fleurs vêtus :

« O fille aux cheveux noirs,  
O belle enfant des montagnes,  
Qu'une balle rouge perce le foie  
De celui qui t'aimera ! »

— Ah ! quel mauvais sort te tombe en partage,  
Sœurlette malchanceuse, charmante Anouche ;  
Que la main qui le tira soit coupée. . .  
Et toutes restèrent troublées, interdites.

— Ne crois point, sœurlette, cette invention mensongère,  
Ce n'est que parole fortuite et malveillante ;  
Ne te brise pas le cœur pour de tels riens,  
Danse ta ronde, chante le Djan-gulum.

— Oh ! non, je le sais, je n'ai pas de chance,  
Je n'ai jamais, jamais eu de chance. . .  
Et je serai toujours ainsi malchanceuse,  
L'on m'a maudite dès mon enfance. . .  
On dit qu'un jour, pendant que j'étais au berceau,  
Un vieux derviche vint à notre porte,  
S'en vint chanter et demander la charité,  
Ma mère lui refusa l'aumône.

— Va-t-en, lui dit-elle, va-t-en de notre porte,  
Mon enfant pleure, déguerpis, va-t-en ! . . .  
Et le derviche aussitôt me maudit :

— Que ses jours s'écoulaient dans les pleurs. . .  
Ah ! de l'implacable malédiction du derviche  
Et de ce sort, Dieu fut témoin :  
Mon cœur est toujours fermé, mon cœur enténébré,  
Et je ne sais, ne sais point ce qui m'attend. . . »

---

1. La Fleur-mère est la plus jeune des filles qui, complètement habillée de fleurs, porte l'urne contenant les numéros que l'on tire au sort.



— Ne t'afflige pas, Anouche, et ne t'entête pas.  
Un sort stupide, tiré par nos mains,  
D'un derviche insensé, la sotte malédiction,  
Et tu en pleures, à cœur fendre ! . . .

Calme-toi, sœurlette, et bannis cet effroi !  
Pour toi la vie est un printemps fleuri,  
Dans la prime floraison de ta tendre jeunesse  
T'attendent maints et maints jours heureux.  
N'y crois pas, sœurlette, à cette vaine invention,  
Ce n'est que parole fortuite et malveillante ;  
Ne te brise pas le cœur pour de tels riens,  
Dans ta ronde, chante le Djan-gulum.

*(Chœur des jeunes filles)*

Fille chanceuse,  
Bonheur à ton amour,  
A tes yeux noirs, profonds  
D'enfant des montagnes !

Ascension, Yayla !  
Yayla djan, Yayla !  
Temps d'amour, Yayla !  
Yayla djan, Yayla !

En toi, tout un printemps,  
Tout un printemps fleuri,  
A ton côté, ferme comme un roc,  
Se tient ton amoureux.

Ascension, Yayla !  
Yayla djan, Yayla !  
Ton ami ferme comme un roc, Yayla !  
Yayla djan, Yayla !

*(Anouche seule)*

Ah ! mon destin m'appelle,  
Je ne sais vers où. . .  
Sa voix glaciale fait trembler  
Mon triste cœur enténébré.



Et vous aussi, gentes fleurs des montagnes,  
Vous accable une peine secrète ;  
Vos doux yeux sont pleins de pleurs,  
Vos cœurs noircis et affligés.

Ah ! toutes fleurs en ce monde  
Souffrent toujours innocemment.  
Foulées aux pieds, elles se fanent  
Le cœur noirci et affligé.

*(Le chœur dans le lointain)*

Ascension, Yayla !  
Yayla djan, Yayla !  
Cœurs brûlant de peine,  
Yayla djan, Yayla !

### CHANT III

#### XII

Par un soir d'hiver, soir de noce,  
Tout le village était en folle liesse ;  
Les jeunes pâtres étaient descendus des monts,  
Pour voir les filles, baller et s'éjouir à la lutte.  
Après la danse, on s'écarta pour laisser libre  
Un vaste espace au milieu de la salle commune ;  
Le joueur de zourna<sup>1</sup> sonna l'air de lutte,  
Et jeunes et vieux s'agitèrent soudain.  
La foule criait : « Tire-le donc, tire-le. . . »  
Et l'on poussa de force au milieu deux gars,  
L'un, notre Saro, l'autre, d'Anouche  
Le frère aîné, Mossi, pâtre d'agneaux.  
Tout le village se dressa, tel un mur.  
On se partagea en deux camps,  
Dont chacun choisit son champion  
Se rangeant de son côté.  
On crie, on vocifère, des deux camps :  
« Hardi ! les gars, n'ayez pas peur !. . . »

---

1. Flûte arménienne.

En groupe, derrière un rideau entrebaillé<sup>1</sup>  
 Regardent la jeune mariée et les filles.  
 Les gars échauffés  
 Enfoncent les pans de leurs vêtements dans  
 leur ceinture,  
 Puis frappant la terre de leurs mains nerveuses,  
 Ils s'abordent d'un furieux élan. . .  
 Mais il est une coutume, dans ces sombres vallées,  
 Et, toujours fidèle aux us ancestraux  
 Jamais, en public, un vaillant  
 Ne terrassera quelqu'autre vaillant compagnon.  
 Saro et Mossi aux prises  
 Se poussent, se tirent, simulent une chute  
 Et se relèvent ensemble  
 Comme s'il était impossible que l'un vainquît l'autre.  
 En vain la foule enivrée vocifère,  
 En vain, le cœur palpitant, les filles regardent,  
 En vain Anouche aussi retient son souffle,  
 Figée comme une image.  
 Anouche était là. . . Saro l'aperçut,  
 Et son cœur battit à tout rompre en sa poitrine,  
 Ses yeux se voilèrent de brouillard,  
 Il oublia tout : compagnon, coutumes, le monde entier  
 Et, tandis que Mossi, tout en continuant  
 Son jeu courtois ne pensait pas à se garder,  
 Saro, d'une poussée furieuse, jette  
 Son camarade à terre et l'y maintient du genou.  
 La foule se précipita en hurlant,  
 Et releva les jeunes lutteurs,  
 Puis en tumulte, avec des cris d'allégresse,  
 On emmena le vainqueur près du divan du marié.  
 Les cris joyeux et les applaudissements  
 Font trembler les murs et le plafond,  
 Pendant que, d'un coin du rideau de la nouvelle  
 mariée,  
 Regardent la mariée et les jeunes filles.

---

1. A l'époque où le poète écrivait *Anouche*, les jeunes mariées, selon une coutume antique, ne pouvaient se montrer en public, particulièrement dans les villages des hauts plateaux de l'Arménie. Elles ne pouvaient regarder le monde que cachées derrière un rideau.

### XIII

Mossi se releva, jetant feu et flammes.  
« Qu'il revienne, clama-t-il, et qu'on recommence,  
Sinon, le misérable, je le jure sur ma vie,  
Ne m'échappera pas. . . Il fut déloyal !

« Place, place ! Qu'il revienne ! »  
Et de tous côtés on s'esclaffe gaiement,  
On crie par sarcastique raillerie :  
« Ça ne compte pas, ça ne compte pas,  
Il ne l'a pas encore tombé,  
Mossi a glissé,  
Ils le faisaient par jeu. . .  
Oui, oui, oui, les gars,  
Et ce sera fort bien, ma foi,  
Qu'on lui époussète les flancs,  
Qu'ils reprennent la lutte  
Oui, oui, oui, les gars,  
Qu'on lui époussète les flancs. . . »

### XIV

*(Monologue de Mossi)*

De la bruyante maison de noce,  
Mossi sort mortellement offensé.  
Le sang bouillonne en son cœur assombri.  
Il s'éloigne vivement d'un pas égaré.

— Honte à toi, Mossi, honte et mépris !  
Honte au champion naguère si vanté !  
Rappelle-toi ton nom, regarde ta stature,  
Ton dos n'avait oncques touché la terre !  
Et tu t'es écroulé, telle une montagne,  
Quand tout le village te regardait ! . . .

Toi ! . . . courbé dessous le genou de Saro,  
Oser après paraître devant les femmes ! . . .  
De ta vie t'était-il advenu chose pareille ? . . .  
Et te voici la risée de tout le pays . . .  
Meurs désormais, et te cache sous terre,  
Ou reste à la maison à fâtes bouquenouille ! . . .

XV

(Scène entre Anouche et son frère Mossi)

— Grâce ! Grâce ! Mossi, mon âme, ne me tue pas !  
 Désormais, je ne l'aimerai plus ! . . .  
 J'ai peur. . . remets ta dague en sa gaine. . .  
 Mon cœur tremble comme la feuille ! . . .  
 Suppliait, en pleurs, devant son frère  
 La sœur à genoux, blême, éperdue.  
 Mossi, la dague étincelante à la main,  
 Menace de l'égorger sans merci.

— Jure-le par mon nom sans vergogne,  
 Que tu n'aimeras plus Saro,  
 Sinon, vois cette dague,  
 Je te l'enfonce au cœur jusqu'au manche. . .

— Je suis la poussière sous tes pieds, Mossi,  
 mon âme, Mossi !  
 Veux-tu faire jurer ton esclave ? . . .  
 Je n'aime plus Saro, je l'ai dit,  
 Vois, comme je pleure à deux genoux. . .  
 — Tu mens, trompeuse sans vergogne !  
 Tu ne l'aimes plus, dis-tu ? Alors, pourquoi,  
 Dis, pourquoi, quand nous dormons tous,  
 Tes sanglots dans les ténèbres de la nuit ?

Alors pourquoi, dans tes songes,  
 L'appelles-tu : « Saro, mon âme ! Saro ! Saro ! . . . »  
 — Mossi, mon âme, Mossi, je t'en supplie,  
 Ne me tue pas, épargne-moi cette fois ;  
 Je ne l'aimerai plus, puisque tu ne veux.  
 Ne l'appellerai plus dans mes rêves. . .  
 Ne me tue pas, éloigne cette dague. . .  
 Ne suis-je point ta sœur ? . . . Et n'es-tu pas mon frère

XVI

(Les conseils de la haine)

Et, depuis cette nocce, et pour telle cause,  
 Ces deux fraternels <sup>am</sup> ~~carrièr~~ furent ennemis.

Compagnons et proches avaient beau prier  
Rien ne put les réconcilier.  
Mossi, tête de fer, resterait-il lui-même  
S'il pouvait au soleil de ce monde  
Voir sa propre sœur  
Dans les bras de Saro, l'ami félon ?  
Peut-être cette nuit, de fureur éveillé  
Voudra-t-il tuer sa jeune sœur,  
Pour lui arracher du cœur à la pointe de sa dague,  
Le nom de Saro et son amour caché.

Qui sait, peut-être aussi, cette nuit même,  
Ces ennemis hardis, implacables, obstinés,  
Ont-ils mutuellement ravi leurs bergeries  
Pour se venger l'un de l'autre.

Aussi peut-il se faire  
Que de l'un ou de l'autre brûle la meule,  
Et qu'à minuit la haute lueur d'incendie  
Flambe les étoiles du ciel.

## CHANT *IU*

### XVII

Tels des flegmatiques chameaux quittant l'abreuvoir,  
Les nuages saturés d'eau s'élèvent de la gorge.  
Par-dessus la crête rocheuse des monts  
Le soleil vient juste de se montrer.

Dans le village règne un remue-ménage,  
Les femmes sont rassemblées aux bords des terrasses,  
Les gars courent vers l'entrée de la gorge,  
Le fusil pointé en avant.

### XVIII

*(Ce que raconte le vieillard)*

Un vieillard chenu, véritable géant,  
S'arrête au milieu des jeunes gens en tumulte  
Et, montrant du doigt la vallée,  
Il dit, en tirant de grosses bouffées de sa pipe :

— Cette nuit, il pouvait bien être minuit,  
Je n'avais pu encore fermer l'œil dans mon lit,  
Car j'ai perdu mon sommeil et mes forces de jadis  
Et tout me fait défaut à présent. . .

Oui, c'était juste la moitié de la nuit,  
Mon chien de berger aboya de ce côté ;  
« Eh ! Eh ! . . . », criai-je. Nul ne répondit ;  
Le chien bondit et s'élança furieusement. . .

Hélas ! me suis-je dit en moi-même,  
Que me reste-t-il du gars de jadis ?  
Je dormais toujours dans notre enclos  
Sautant sur mes pieds au moindre bruit.

Mais que disais-je : je ne dormais pas encore,  
La nuit était profonde.  
Deux noirs formes humaines,  
Fuyant devant le chien descendirent par là. . .

Ayant entendu ces mots, les gars  
S'égaillant de-ci, de-là coururent vers la vallée ;  
Et dès l'entrée trouvèrent  
S'écartant du chemin, les traces de deux hommes.

## XIX

*(A la recherche des jeunes gens)*

Tout un mois la troupe armée des jeunes gens,  
Battit les monts et les vallées,  
Pour trouver le pâtre Saro,  
Qui, descendu de la montagne, avait ravi Anouche.

Au bout d'un mois les gars revinrent chez eux,  
Louant l'audacieux exploit de Saro:  
« Il l'a bien gagnée ! C'est d'un vrai vaillant !  
Voilà comme on enlève une fille ! »

Seul Mossi, le frère d'Anouche,  
Resta dans la montagne ; il avait juré  
De les retrouver où qu'ils fussent  
Et de les tuer l'un et l'autre pour alléger son cœur.



Il resta dans les monts. Et voici qu'un jour,  
Avec les moissonneuses, à la nuit tombante, furtivement,  
Les vêtements en lambeaux, triste, et tête basse,  
Anouche revint, de la vallée, au foyer paternel.

XX

*(Une pythonisse de village)*

— Mère Vardichagh, pour le salut de ton âme !  
Jette une fois tes grains d'orge, vois ce qu'ils disent ?  
Que mes yeux se couvrent de ténèbres ! Que je  
devienne une vision !

J'eus une vision cette nuit en songe.  
Dans une sombre gorge, dans une gorge étroite,  
Les brebis de l'infortuné Saro  
Parlaient et chantaient à voix humaine.  
Et chantaient tous en chœur. . .

Jette donc une fois tes grains d'orge, pour  
l'amour de ton fils !

Jamais je n'eus semblable songe !  
Dieu de miséricorde, ouvre-nous les portes closes,  
Nous la poussière de Tes pieds ; Tu es le Créateur. . .  
Les agneaux, dans la sombre gorge,  
Chantaient et sanglotaient en chœur.  
Et, devant eux, la mère de Saro,  
Agitant son mouchoir, dansait. . .

— Mère Manichak, le songe n'est pas de bon augure,  
Mes grains d'orge le disent aussi.

Voici le mal, voilà le bien. . . Et voilà Saro. . .  
Regarde, Saro s'est engagé dans la voie noire. . .  
Aie pitié, Seigneur, du jeune homme !  
Aie pitié, Seigneur, de sa malheureuse mère ! . . .

XXI

*(Monologue de Saro)*

Il erre dans les montagnes,  
Saro, tel un cerf traqué,  
La mort devant, la balle derrière,  
La vallée lui est enfer, ses amis lui sont ennemis.

Et quand le soir, paisible et silencieux,  
Descend des monts épandant les ténèbres,  
Son chant élève ses accents affligés  
Adressant sa plainte aux montagnes amies.

« Hautes cimes, ô montagnes,  
J'en appelle à vous, montagnes,  
Vous aussi chantez avec moi,  
Montagnes, aussi hautes que ma peine.

Gibier traqué réfugié chez vous  
Dans vos vallons, parmi vous,  
Je voudrais disparaître sans trace,  
Las de ce monde.

Disparaître, las et de tout frustré,  
Parmi les rochers, les falaises,  
Echappant par la mort à ce destin  
Et peut-être ainsi trouverai-je le repos.

Ah ! Je mourrais bien, mais elle,  
Si par hasard elle apprenait  
Que je me délivre de mes peines  
En la laissant vouée aux larmes ? . . . »

## CHANT V

### XXII

*(Anouche revenue est chassée  
par son père)*

Anouche sanglote, face contre terre;  
Les voisines, en cercle autour d'elle,  
Ne trouvent mot pour consoler l'infortunée,  
Fille fugitive et rentrant déshonorée.

Grâce à Dieu, sa brute de frère  
Des champs lointains n'était pas encore revenu;  
Quant au père, vieillard chenu et sévère,  
Il dit en crachant des malédictions :



— Hors d'ici ! Va-t-en ! Impudique, éhontée !  
Qu'un crêpe noir couvre à jamais ta couronne nuptiale !  
Dehors ! Et ne te montre jamais plus à mes yeux.  
Que de toute ta taille tu rentre sous terre !

Tu l'as bien vu que Mossi le hait  
Tu l'as vu que tes père et mère n'en voulaient point,  
Quelle tête as-tu donc sur tes épaules,  
Pour oser fuir avec lui ? . . .

Les voisins émus descendirent des toits en terrasse,  
Pour apaiser la brutale fureur du père,  
Et vint aussi le prêtre du village,  
Un imposant vieillard taillé comme un géant.

— Sortez d'ici tous, sortez ! clama le prêtre,  
Laissez Anouche me dire à moi toute la vérité,  
Laissez-la me révéler sa pensée et son amour,  
Ainsi la chose sera tirée au clair.

Ne pleure pas, ma fille, confesse-toi à moi,  
L'aimes-tu ? As-tu pris la fuite de ton plein gré ? . . .  
Si tu l'aimes, ne te désole plus,  
Sans faute je vous marierai.

Mais quels sont ces gémissements ? Qui est-là ?  
Voyez donc . . .

Qui poussa un tel cri au-dehors ? . . .  
Qui a tué ? . . . Mossi ! . . . Et le mort ? Où donc ? . . .  
— Anouche ! Oh ! Anouche . . . de l'eau, de l'eau . . . !

### XXIII

Telle une averse qui, soudain,  
Tombe des noires nues du ciel,  
Telle une tempête impétueuse,  
Un groupe de gars hardis s'élança du village.

Sous l'aiguillon du chagrin, et sans prendre garde à rien,  
Ils volaient, eut-on dit, pourchassés par la peur ;

Et devant eux ouvre sa gueule terrible  
Et sifflante, la vallée ensanglantée.

Le village se vida en un clin d'œil.  
Assemblés en haut du ravin, impatients,  
Silencieux, le cœur battant, les gens écoutent,  
Regardent en bas. . . Aucun bruit encore.

Dans l'abîme, seul le fleuve Débed, affligé,  
Roule ses flots en une plainte sourde.

#### XXIV

*(L'assassin rentre chez lui)*

Et l'assassin sortit de la vallée,  
Les traits décomposés et le pas chancelant,  
L'horreur se peint en ses yeux injectés de sang,  
Tel le voici méconnaissable.

Sans regarder qui que ce soit,  
Muet, livide, hagard,  
Il vient accrocher au pilier de l'entrée  
Son noir fusil tel un noir serpent.

Dans la foule clouée sur place,  
Nul n'osait souffler mot.  
Seule, une femme, en sa peine et sa douleur  
Se lamentait et se lacérait sa figure.

C'est la vieille mère du pâtre assassiné,  
Folle de douleur, elle hurle plus que ne pleure ;  
Mère infortunée, la voici dévalant la pente.  
Déjà de la vallée parviennent ses lamentations.

#### XXV

*(Les pleureuses)*

Les voisines en deuil, à sa suite  
Accourent en criant « A l'aide ! »  
Et se souvenant de leurs morts  
Se rangèrent autour de l'assassiné.

En déchirantes plaintes, dignes du vaillant gars,  
Elles gémirent et lamentèrent tour à tour,  
Muets, les yeux baissés, la face sombre,  
Les gars étaient assis sur les pierres voisines.

Elles se lamentaient sur le corps inanimé<sup>1</sup>,  
Sur les brebis restées sans maître,  
Accablant aussi d'implacables malédictions  
L'amoureuse infortunée et sans défense.

Elles dirent encore que ses amis,  
En se rendant aux champs, appelleraient en vain Saro,  
Que ses chiens affamés, descendus des montagnes,  
Hurleraient longuement sur les terrasses.

Que son lourd bâton de pâtre, à poignée cloutée,  
Caché sous les chevrons, se couvrirait de suie  
Et pendue au mur, sa longue dague  
Resterait dans sa gaine à se rouiller.

Que sa mère, habituée à la fraîcheur des remues,  
N'irait plus sans Saro à la montagne.  
De noir vêtue, elle resterait chez elle,  
A se rappeler les jours passés.

Et chaque parole et chacun de ces souvenirs,  
Déchirait le cœur de la vieille mère,  
Qui conjurait son fils trépassé  
De proférer un mot, d'ouvrir l'œil un instant.

« Pourquoi ne parles-tu, ne regardes-tu pas ?  
Mon jour et mon soleil, ma vie et mon âme, mon fils,  
Pourquoi me ravis-tu ma tombe ?  
O fils ennemi, ô traître fils. . . »

---

1. Vieille coutume en Arménie, selon laquelle, dès qu'il y a une mort (naturelle ou accidentelle) dans une famille, les femmes (parentes, amies, connaissances, voisines) se réunissent dans la maison mortuaire et, pendant plusieurs jours — dans certaines régions jusqu'à huit jours — pleurent du matin au soir, en improvisant, à tour de rôle, des plaintes exaltant les qualités de la personne défunte.

Mais les yeux scellés ne s'ouvraient point,  
Ses lèvres froides desséchées,  
Découvraient en deux rangs  
Ses dents blanches.

Et, soudain furieuse, en imprécations impies,  
Elle se dressait contre le ciel ennemi  
Et le blasphémait en se frappant la poitrine. . .  
Et toutes pleuraient, chantant tour à tour :

« Privé du soleil vermeil, Saro, mon âme !  
Privé des feuilles vertes, Saro, mon âme !  
Mon soleil s'éteignit, Saro, mon âme !  
Ma nuit est arrivée, Saro, mon âme ! . . . »

La nuit tomba, les ténèbres s'épaissirent,  
Et les voix désolées s'affaiblirent,  
Se fatiguèrent, s'éteignirent ! . . . Le vieux Débed  
Gémissait seul dans le gouffre noir.

Du fleuve en deuil,  
Du vieux Débed,  
Au cœur déchiré,  
Pleure l'eau écumante,

Qui, contre ses rives rocheuses,  
Et ses falaises de granit,  
Toujours bat  
Et gémit sans cesse. . .

## XXVI

Et quelques gars, ses compagnons,  
Dans la gorge, au bord du torrent,  
Creusèrent une tombe, et, le cœur meurtri,  
Mirent en terre le corps du pâtre.

Arbres et fleurs, en frémissant à la brise,  
L'encensèrent de parfums embaumés,  
Et le vieux Débed, d'une voix terrible,  
Chanta la solennelle prose des Morts.

Les gars, tristes et silencieux,  
Revinrent chez eux,  
Laisant au fond du val un tertre noir,  
Une tombe anonyme.

## CHANT VI

XXVII

*(Anouche, corps sans âme)*

Le printemps revint avec les oiseaux,  
Les monts et les champs de fleurs se vêtirent ;  
Une fille seule vint pour en cueillir ;  
Errant au bord du fleuve d'un air égaré.

Elle vague ainsi, riant et pleurant  
Et chante parfois, cherchant quelque chose.  
— Jolie fille, pourquoi pleures-tu ?  
Ainsi seulette et égarée,  
Pourquoi pleures-tu, et qui cherches-tu  
Tous les jours au fond de ces gorges ?

Si c'est pour des roses que tu pleures  
Patiente un peu, mai ne tardera pas.  
Mais si tu pleures pour ton amoureux,  
Hélas ! il n'est plus, il n'est plus. . .

Tes pleurs, tes larmes  
Ne feront pas revenir celui que tu captivas.  
Pourquoi éteindre en vain  
La jeune flamme de tes yeux.

Sur sa tombe infortunée  
Verse en libation l'eau fraîche de la source  
Et va chercher d'autres amours,  
Telle est la loi de la vie.

— Merci ! passant, mon frère,  
Que Dieu conserve ton amante ;  
Qui t'attend au bout de ta route  
Un gai sourire dans les yeux. . .

Et jouissez d'un cœur joyeux  
De votre amour impérissable,

Le Seigneur m'a donné les larmes en partage,  
Je dois pleurer, pleurer je dois. . .

Et elle erre de nouveau  
Chantant et pleurant,  
Et ses chants sans suite, ses chants affligés  
En vain s'épanchent comme ses larmes

Mais toujours elle pleure et chante  
Exhalant les mêmes plaintes insensées :  
Comment le monde soudain fut désolé,  
Comment, dans la vie, ne reste plus rien,  
Les montagnes restèrent délaissées de leur pâtre,  
Comment, soudain, il s'en fut au loin,  
Pour ne jamais, jamais revenir ! . . .  
« Reviens, reviens, mon fier gars !  
Reviens, infidèle !

De regret ton amoureuse  
S'est usé les yeux à pleurer.  
Ramène à travers la montagne  
Ton troupeau, reviens,  
Sauve-toi de nuit,  
Et reviens en cachette ! . . .

Ah ! sur l'autre flanc de la verte montagne,  
Quel est ce gars qui dort,  
Couvert de son noir yapoundji<sup>1</sup>,  
Laisant un bras dehors ? . . .  
C'est lui mon amoureux, mon âme, pour qui je veux  
mourir !

Enivré du parfum des fleurs,  
Au flanc de la montagne, à la fraîche,  
Il dort, il dort d'un doux sommeil.

Lève-toi, lève-toi, mon fier gars !  
Lève-toi, infidèle !  
Ramène ton troupeau pour la traite,  
Il est bientôt midi. . .

---

1. Manteau de pâtre.



Reviens, mon âme, reviens !  
Pour ton retour je donnerai ma vie.  
Mon pâtre brun, reviens,  
Que j'apaise ma peine. . .

Voyez, voyez quelle noce vient  
Au son des gaboulets et des tambourins !  
Les cavaliers joyeux, sous la pluie et la neige,  
Galopent et caracolent. . .

Mes compagnes, oh ! regardez !  
Quelle vision ai-je donc, moi ?  
Qui vit jamais pareille noce,  
Sans promesse ni promis. . .

On le porte, le voici,  
Hélas ! devant notre maison. . .  
Posez-le par terre, afin que dessus  
Je défasse mes nattes. . .  
Je viens moi aussi !  
Où donc le portez-vous  
Qu'on m'enterre aussi  
Dans sa tombe. . .

Ah ! non, hélas ! Qui dit cela ?  
Que c'est un cadavre inerte et puant,  
Le sang caillé sur la face,  
Les yeux figés et vitreux.  
Mais il était beau, l'haleine embaumée,  
Les yeux pleins de ris ;  
Il venait couvert de rosée,  
Toujours plaisantant et chantant. . .

Viens, mon fier gars, mon âme !  
Viens, infidèle !  
De regret ton amoureuse  
S'est usé les yeux à pleurer.  
Ne tarde plus !  
J'ai trop attendu !

Ne me fais plus pleurer,  
J'ai trop pleuré. . .

Prends garde ! Je vais me fâcher  
Et me remettre à pleurer. . .  
Jamais plus ne te parlerai. . .  
Et jamais plus ne t'aimerai. . .

## XXVIII

*(L'appel du fleuve et. . . de la mère)*

L'onde trouble du Débed  
Gronde sans arrêt.  
Et verdoie sur sa rive  
Du fier gars la tombe solitaire.  
Au pied d'elle, l'amante infortunée  
Fait retentir ses plaintes et ses pleurs,  
Elle appelle son Saro  
Puis se retire éperdue de douleur.  
Et coulent nuit et jour  
Les larmes de l'infortunée.  
Mais le fier gars qu'elle aime  
N'est plus, n'est plus, n'est plus ! . . .  
Le torrent rugit « Malheur, malheur ! »  
En gonflant ses flots écumants,  
Et il appelle : « Viens, Anouche !  
Que je t'emmène à ton amoureux ! . . . »

— Anouche ! Ah ! Anouche ! Rentre à la maison ! . . .  
Appelle d'en haut la mère, appelle toujours.  
Mais les gorges sont muettes, sinistrement.  
Seul rugit le Débed, l'ennemi.

Malheur ! Anouche, malheur ! Sœurette,  
Mort est ton amour et mort ton amoureux ! . . .  
Malheur ! Saro, toi, si fier, si beau,  
Te pleurent toutes les montagnes. . .



XXIX

*(Consolation)*

La nuit de l'Ascension, en cette nuit d'enchantement,  
Il est un moment miraculeux et bienheureux ;  
Les portes d'or du ciel s'ouvrent,  
Ici-bas, tout se tait, tout fait silence,  
Et s'emplit de Sa sainte miséricorde.  
A ce moment sublime de la nuit merveilleuse  
Des lointaines profondeurs des abîmes célestes,  
Se rejoignent et se confondent les étoiles  
Des amants morts en leurs amours inassouvies,  
Unies en un baiser plein de tendre tristesse  
Loin, bien loin de la terre, au sein des cieux d'azur.

1892-1902

*(Traduit par Serge d'Hermigny)*

LA  
GESTE  
DE  
DAVID  
LE  
SASSOUNIOTE

I

C'était Mehèr le Lion, descendant des Héros,  
Qui depuis quarante ans régnait sur le Sassoun.  
Il y régnait en maître, et les oiseaux eux-mêmes  
N'osaient s'aventurer dans le ciel de son fief.  
Sa gloire avait franchi les monts de l'Arménie.  
A des lieues et des lieues on disait ses hauts faits  
Et ils n'étaient pas moins de mille troubadours  
Qui chantaient dans les cours la gloire de Mehèr.

II

Il régna quarante ans, comme un lion intrépide ;  
Quarante ans ! Et jamais on ne l'entendit geindre.  
Accablé maintenant par le poids des années,  
Dans son âme est venu se glisser un tourment,  
Et notre vieux géant s'est pris à méditer.  
« Voici qu'il est venu l'automne de ma vie.  
Je sens que se défait l'écheveau de mes jours,  
Et le sol noir, bientôt, retiendra mon cadavre. . .  
Semblable à la fumée, ma gloire se dissipe,  
De même que s'en vont et le nom de Mehèr,  
Et la peur qu'il inspire, et l'honneur qu'il appelle.  
Déjà par milliers, les démons et les fées  
Se lèvent sur ma terre endeuillée et sans maître. . .  
Malheur ! Car je m'en vais sans laisser d'héritier  
Qui ceigne mon épée et protège Sassoun. »  
Ainsi le vieux géant remuait ses pensées.

### III

Un jour qu'il méditait, fronçant ses noirs sourcils,  
Un ange vint du ciel, les pieds dans un nuage.  
« Salut, très glorieux souverain du Sassoun !  
Ta voix est parvenue au trône du Bon Dieu,  
Et bientôt un enfant te sera accordé.  
Cependant, sache-le, ô géant des montagnes,  
Le jour où te naîtra cet enfant de ta race,  
Ce jour-là tu mourras, et ta femme avec toi.  
— Que Sa volonté soit, lui répondit Mehèr.  
Mourir est notre lot, la mort nous trouve prêts.  
Mais si un descendant va nous naître ici-bas,  
Notre nom grâce à lui sera perpétué. »  
Quand neuf mois ont passé et neuf heures encore,  
Un lionceau lui naquit. Il le nomma David.  
Le roi fit appeler Dzenov Ohan, son frère —  
On le prétend couard —, pour laisser en ses mains  
Et son fief de Sassoun, et son fils nouveau-né.  
En la même journée, Mehèr et son épouse  
Quittèrent notre monde, ainsi qu'il était dit.

### IV

En ce temps-là, régnait sur la terre de Misr  
Un Mélik tout-puissant qu'on disait invincible.  
Quand on lui rapporta que Mehèr n'était plus,  
Il se mit en campagne et marcha sur Sassoun.  
L'oncle Ohan effrayé s'avança tête nue  
Et fit sa soumission au Calife ennemi.  
Se jetant à ses pieds il dit en pleurnichant :  
« Deviens maître et seigneur de notre bonne terre.  
Et tous te serons, si nombreux que nous sommes,  
De dociles vassaux, de loyaux tributaires.  
De grâce épargne-nous les ruines et les deuils.  
Regarde notre peuple avec des yeux plus doux ;  
N'en fais pas le sujet d'une injuste colère.  
— Non pas ! lui répondit le fier Msra Mélik,  
Toi et toute ta gent vous ploierez sous mon joug,  
En sorte que demain, quoi que je puisse faire,  
Nulle épée de Sassoun contre moi ne se tourne. »

Dzenov Ohan partit, et un instant plus tard,  
 Il remit tout Sassoun à la merci du roi.  
 David seul — on eut beau l'exhorter, rien n'y fit —  
 Ne vint pas se soumettre au mécréant de Misr.  
 Les soldats du Mélik cherchèrent ce rebelle,  
 Mais lui les terrassa, les jeta hors du lieu ;  
 Puis il prit dans sa main une petite pierre,  
 Et de son petit doigt, en fit jaillir le feu...  
 Le Mélik irrité dit alors à ses pairs :  
 « Qu'on me pendre ce drôle ! » Mais ils lui répondirent  
 « Ô Sire tout-puissant, le peuple de Sassoun  
 Est venu en ce jour t'offrir sa soumission ;  
 Quel tort te saurait faire un enfant de cet âge  
 Même s'il se transforme en flamme tout entier ?  
 Et se laissant fléchir, le Mélik répondit :  
 « Soit, mais si quelque jour il m'arrive malheur,  
 Je vous prends à témoin, il viendra de David... »

V

Alors notre héros était petit garçon —  
 Il pouvait tout au plus avoir sept ou huit ans —,  
 Un enfant, je vous dis, mais si grand et si fort  
 Qu'il n'était pas un homme et pas même un géant,  
 Qui pût être de taille à lutter avec lui.  
 David avait beau être engendré par un lion,  
 Il n'en était pas moins un orphelin à plaindre.  
 L'épouse de son oncle était méchante femme.  
 Elle attendit un jour, puis deux, mais le troisième  
 Elle eut avec Ohan une amère dispute.  
 « Je suis seule, dit-elle ; accablée de soucis,  
 Et il me faut soigner ce maudit pique-assiette...  
 Es-tu fou d'accueillir chez toi l'enfant d'un autre ?  
 J'ai assez de travail ! Suis-je donc une esclave,  
 Et faut-il que je cède aux caprices de tous ?  
 Mets David à la porte, ou fais-le travailler ;  
 Trouve-moi un métier pour ce grand parasite ! »  
 La vieille commença de gémir sur son sort.  
 Et de se lamenter sur sa triste existence.  
 Alors Dzenov Ohan alla vers son neveu,

Auquel il apporta des sandales de fer ;  
De fer également, une longue houlette,  
Et de David il fiat le berger de Sassoun.

## VI

Et poussant devant lui son troupeau de moutons,  
Le pâtre géant monte à l'alpe de Sassoun.  
David crie à tue-tête : « Ah ! Montagnes chéries !  
Montagnes de Sassoun ! Qu'il fait bon vivre ici... »  
Lorsqu'ils ont entendu cette voix formidable,  
Les animaux des bois et ceux de la colline  
Se sont tous échappés de leurs sombres tanières ;  
Ils ont dégringolé de rocher en rocher.  
Tout aussitôt David s'est mis à leur poursuite,  
En haut sur la montagne, en bas dans la vallée,  
Puis il a rassemblé toutes ces bêtes fauves ;  
Il est venu mêler aux béliers, aux brebis,  
Des lièvres et des loups, des renards et des cerfs.  
A la tombée du soir, ce pâtre singulier  
Est descendu de l'alpe avec tout son troupeau.  
Effrayés par les cris des animaux sauvages,  
Et voyant leurs brebis aux milieu de ces fauves,  
Les villageois ont fui, comme pris de panique.  
« Pour l'amour du Seigneur, sauvez-vous ! »

hurlent-ils.

Les hommes, les enfants ont cessé leurs travaux  
Pour se barricader, qui dans une maison,  
Qui dans une écurie ou bien dans une échoppe.  
En hâte ils ont fermé portes et contrevents.  
Lorsqu'il est arrivé sur la place déserte,  
David s'est exclamé : « Que ces gens dorment tôt ! »  
Et d'aussi loin qu'il put il s'est mis à crier :

« Ohé ! Debout, les villageois !  
Et vivement ouvrez vos portes !

Qui avait un mouton en aura dix de plus ;  
Qui en possédait vingt en recevra quarante... »

Ohé ! Paysans, levez-vous vite !  
Venez m'ouvrir vos bergeries. »

Las d'attendre, David s'est couché sur la place,  
Et mettant sous sa tête un énorme pavé,  
Il a dormi d'un trait jusqu'au petit matin.  
A l'aube les bourgeois sont allés tous ensemble  
Se plaindre auprès d'Ohan des frasques de David.  
« Frère Ohan, ont-ils dit, cherches-tu notre perte ?  
Tu as fait un berger de ce gars demeuré,  
Qui mêle à ses moutons les renards et les loups.  
Il a rempli le bourg de ces bêtes sauvages.  
Pour l'amour du Seigneur, fais-lui faire autre chose,  
Sinon tu pourrais voir s'échauffer notre bile. »

## VII

Notre Ohan se leva pour aller vers David.  
« Approche doucement, Ohan, mon bon parâtre,  
Les moutons vont s'enfuir ! » Juste au même moment,  
Un coquin de lapin, les oreilles dressées,  
Se sauva et fila à travers la grand'place.  
David bondit sur lui, le reprit dans la plaine  
Et il le ramena au milieu du troupeau.  
« Qu'il est dur ce métier, Ohan, mon bon parâtre !  
Dieu a-t-il pu bénir ces brebis au poil noir,  
Qui par monts et par vaux fuient comme des fauves ?  
Tout le jour j'ai couru pour les rattraper toutes,  
Et maintenant voilà que personne n'en veut. »  
Les habits de David étaient tout déchirés,  
Tellement il s'était accroché aux épines.  
« Tu ne peux, dit Ohan, rester dans cet état.  
Ces diables de moutons te donnent trop de mal ;  
Demain tu mèneras les vaches à l'alpage. »  
Le jour suivant, Ohan apporta à David  
Des sabots bien ferrés, un cor en bois de pin,  
Et dans le haut Sassoun, il en fit un vacher.

## VIII

Notre bouvier géant, derrière ses génisses  
Est monté de nouveau sur l'alpe incomparable.  
Il s'est mis à chanter : « Ah ! Montagnes chéries !



Montagnes de Sassoun ! Qu'il fait bon vivre ici. . . »  
 Lorsqu'ils ont entendu retentir ces appels,  
 Les fauves de ces lieux ont quitté leurs refuges,  
 Et se sont ensauvés, courant par les rochers.  
 Tout aussitôt, David s'est mis à leur poursuite,  
 En haut sur la montagne, en bas dans la vallée ;  
 Et sans discernement, il est venu mêler,  
 A ses gras taurillons, à ses rouses génisses,  
 Les panthères, les ours, les tigres et les lions.  
 Avec tout son troupeau, notre bouvier géant  
 A repris vers le soir le chemin de Sassoun.  
 Effrayés par les cris des animaux sauvages,  
 Et voyant leur bétail au milieu de ces fauves,  
 Les villageois ont fui, comme pris de panique.  
 « Pour l'amour du Seigneur, sauvez-vous ! » hurlent-ils.  
 Les hommes, les enfants ont cessé leurs travaux  
 Pour se barricader, qui dans une maison,  
 Qui dans une écurie, ou bien dans une échoppe.  
 En hâte ils ont fermé portes et contrevents.  
 Lorsqu'il est arrivé sur la place déserte  
 David s'est exclamé : « Que ces gens dorment tôt ! »  
 Et d'aussi loin qu'il put, il s'est mis à crier :

« Ohé ! Debout, les villageois !  
 Et vivement ouvrez vos portes !

Qui avait une vache en aura dix nouvelles ;  
 Qui en possédait dix en recevra quarante. . .

Allons, paysans ! Levez-vous vite !  
 Venez chercher votre bétail. »

Voyant qu'ils ne venaient ni n'ouvraient les persiennes,  
 Il se coucha, David, au milieu de la place,  
 Et jusqu'au petit jour il dort d'un seul trait.  
 A l'aube les bourgeois sont allés ensemble  
 Se plaindre auprès d'Ohan des frasques de David.  
 « Frère Ohan, ont-ils dit, veux-tu donc notre perte ?  
 Quel fléau pour nos gens que ce pâtre insensé,  
 Qui prend pour du bétail les tigres et les ours.  
 Mieux vaut que nos troupeaux demeurent sans berger,  
 Car il est assez fou pour nous livrer aux fauves ! »

## IX

De son damné neveu ne sachant plus que faire,  
 Ohan lui apporta un arc et un carquois.  
 « David djan, lui dit-il, retourne à la montagne ;  
 Tu iras à la chasse avec ces armes-là. »  
 David prit dans ses mains l'arc d'Ohan et les flèches.  
 Il quitta la cité, regagna la montagne.  
 En route il abattit une perdrix des neiges,  
 Tua quelques moineaux et vint, dans la soirée,  
 Chez une vieille abandonnée et seule  
 (Jadis elle accueillait souvent le roi Mehèr).  
 Et long comme un dragon, se coucha près de l'âtre.  
 Puis dormit tout d'un trait jusqu'au petit matin.  
 Depuis lors chaque jour il revint chez la vieille.  
 Une fois qu'il rentra bredouille d'une chasse,  
 L'aïeule se facha et le morigéna :  
 « Ah ! Vilain garnement ! Que le diable t'emporte !  
 Es-tu vraiment David, le fils du roi Mehèr ?  
 Me faut-il t'héberger ? Dois-je t'entretenir ?  
 Tu es adolescent ; je suis pauvre, impotente.  
 Prends ta trousse et ton arc, rends-toi à Seghansar :  
 Ton père y possédait un fief riche en gibier.  
 Là-bas tu trouveras des chamois, des chevreuils,  
 Des cerfs, des bouquetins. Jadis le roi ton père —  
 Souvent je l'accueillais, le généreux monarque ! —  
 Le roi Mehèr, ma foi, aimait à y chasser. . . »  
 — Je ne les connais pas, ces monts de Seghansar.  
 Où est cette contrée où le gibier abonde ?  
 — Va, et demande-le à ton parâtre Ohan. . . »

## X

Le jour suivant, David retourna chez son oncle.  
 « Mon bon parâtre Ohan, pourquoi ne m'avoir dit  
 Que mes aïeux avaient un fief plein de gibier,  
 Où courent les chamois, les chevreuils et les cerfs ?  
 Allons, mon bon parâtre, y chasser tous les deux !  
 — Ouais ! fit Dzenov Ohan, comment sait-tu cela ?  
 Je ne reconnais pas en ces mots ton langage.  
 Mais sache-le, mon fils, ce pays dont tu parles  
 Se trouve désormais en des mains ennemies.



Les chamois l'ont quitté, les bouquetins aussi. . .  
Du vivant de ton père —ô beaux jours, où sont-ils ? —  
J'ai maintes fois goûté la venaison du fief.  
Hélas ! Ton père est mort ; Dieu a troublé le monde.  
Le Calife de Misr a rassemblé ses troupes ;  
Il a pillé Sassoun et massacré les nôtres.  
Et c'est lui qui ravit le gibier de nos monts.  
Le cerf s'en est allé, le bouquetin aussi. . .  
Ce devait être ainsi, car Dieu l'avait voulu !  
Garde-toi d'en parler, qu'on ne le sache en Misr. . .  
— Le Calife de Misr, qu'ai-je à faire avec lui ?  
Qu'ai-je à lui demander au Calife de Misr ?  
Qu'il demeure chez lui, en terre d'Arabie.  
Que vient-il donc chercher dans les monts de Sassoan ?  
Prépare-toi bien vite, arme-toi de ton arc ;  
Ensemble allons chasser dans le fief de mon père ! »  
Pris de court, notre Ohan a suivi son neveu.  
Jusqu'à Seghansar tous deux se sont rendus.  
Hélas ! Tout n'y était que désolation :  
Les forêts déboisées, les murailles détruites,  
Les clochers et les tours gisant dans les fossés. . .

## XI

Comme la nuit tombait, ils restèrent là-bas.  
Ayant mis son carquois et son arc sous sa tête,  
Dzénov Ohan dormit d'un paisible sommeil.  
Notre héros sombra dans un flot de pensées.  
Il aperçut alors dans la nuit noire, au loin,  
Une lueur brillant à de courts intervalles.  
S'étant levé, David marcha vers cette flamme.  
Il marcha fort longtemps, gravit une colline.  
Au sommet, il trouva une dalle de marbre,  
Fendue par le milieu, brûlant à l'intérieur,  
D'où jaillissait un feu qui tombait sur la pierre.  
David redescendit de la haute colline.  
Et descendu s'en vint vers son parâtre Ohan.  
— Hé, mon oncle, debout ! Tu as assez dormi !  
Regarde tout là-haut la brillante lumière,  
La lumière qui sourd du haut de la colline,  
Du haut de la colline où gît la dalle en marbre.

Lève-toi vite, Ohan, arrête de dormir !  
 Quelle est cette lueur qui jaillit de la pierre ?  
 L'oncle Ohan se leva et trois fois se signa.  
 — Ah ! Que je meure, enfant, pour Sa lueur bénie !  
 Cette fière colline est celle du Marouth,  
 Où s'élevait jadis un fameux monastère.  
 A la Mère de Dieu il était consacré,  
 Gardienne de Sassoun, sainte de la cité.  
 Chaque fois qu'il partait pour une expédition,  
 Ton père y allait dire une ardente prière.  
 Le roi ton père est mort ; Dieu a troublé le monde.  
 Le Calife de Misr a rassemblé ses troupes.  
 Il a pillé Sassoun et massacré les nôtres ;  
 De fond en comble, hélas ! Il a détruit le cloître.  
 Du maître-autel, pourtant, monte encore une  
 flamme.

## XII

« Mon bon parâtre Ohan, dit David, entends-moi :  
 Je ne descendrai pas du sommet du Marouth  
 Sans avoir rebâti notre saint monastère.  
 Accorde-moi, veux-tu, cinq cents maîtres maçons,  
 Accompagnés chacun de dix bons compagnons,  
 Qu'ils viennent aujourd'hui pour se mettre à l'ouvrage  
 Bâtissent le couvent comme il était naguère. »  
 Notre Ohan est allé rassembler les maçons,  
 Et bientôt vers David il a pu revenir,  
 Cinq cents maîtres a pris et cinq mille ouvriers.  
 Œuvrant de la truelle, ils ont su rebâtir,  
 Selon son ordre ancien, dans sa splendeur passée,  
 Le couvent consacré à la Mère de Dieu.  
 Les moines dispersés ont regagné le cloître,  
 Ils ont recommencé à chanter les matines.  
 Alors du mont Marouth David est descendu.

## XIII

On rapporta ce fait au Mélik d'Arabie.  
 « Sais-tu qu'est reconstruit le couvent du Marouth ?  
 David l'a fait bâtir, David fils de Mehèr !

Il est redevenu le maître de Sassoun,  
 Et toi, depuis sept ans, tu n'as levé tribut ! »  
 Le Calife irrité fit venir près de lui  
 Gospadin l'Amirbar, Saladin l'Almaçour.  
 « Allez et soumettez à ma loi le Sassoun.  
 Rapportez-moi l'impôt des termes écoulés ;  
 Je veux pour mes plaisirs quarante jeunes femmes ;  
 Quarante autres encore à la taille menue  
 Et quarante qui soient grandes et fortes filles.  
 A moudre le bon grain, j'emploierai les premières ;  
 Les autres serviront à charger les chameaux. »  
 Gospadin aussitôt rassemble ses guerriers.  
 « Par ma barbe, dit-il, il sera fait ainsi.  
 Je m'en vais de ce pas pour détruire Sassoun.  
 Et j'en ramènerai trois fois quarante femmes ;  
 Par quarantaine aussi des livres d'or brillant,  
 Que je détruise enfin cette race arménienne. »  
 Il dit. Les filles et les femmes d'Arabie  
 Ont alors commencé leurs refrains et leurs danses :  
 « Le vaillant Gospadin va partir pour Sassoun,  
 Il en va ramener trois fois quarante femmes ;  
 Quarante livres d'or, il va nous rapporter  
 Pour ceindre sur nos fronts des diadèmes d'or.  
 Et il va ramener des vaches aux pis lourds  
 Pour nous faire au printemps du beurre et du séré.  
 Valeureux Gospadin, notre cher Gospadin,  
 Fais mordre la poussière à l'orgueilleux David. . . »  
 Gospadin leur cria tout gonflé de jactance :  
 « Merci, mes sœurs, merci ! Attendez mon retour,  
 Et c'est à ce moment que vous pourrez danser. . . »

#### XIV

Avec sa grande armée, entraînée par ces chants,  
 L'orgueilleux Gospadin s'en alla vers Sassoun.  
 Dzenov Ohan le sut ; sa langue s'empâta.  
 Il alla, tout en pleurs, offrir à l'assaillant  
 Une cruche de sel et un pain sans levain.  
 « Ce que tu veux, dit-il, en ce lieu t'appartient ;  
 Les pucelles en fleur, et l'or jaune, et les femmes.

Épargne-nous au moins les affres de la guerre,  
Ne voue pas à la mort notre peuple innocent !  
Que là-haut Dieu soit maître et toi sur cette terre. . . »  
Il dit, et amena une à une aux Arabes  
Les pucelles en fleur, les femmes de Sassoun.  
Dans la soue on parqua comme un pauvre troupeau  
Quarante vierges nues aux minois frais et tendres ;  
Pour moudre le bon grain, quarante jeunes femmes,  
Pour bâter les chameaux, quarante fortes femmes.  
On ramassa tout l'or, on l'offrit au Calife.  
Une grande pitié endeuilla le Sassoun.

## XV

Hé ! Où es-tu, David, champion de l'Arménie ?  
Que se brise le roc ! Reviens-tu par ici ?  
David a rebâti le couvent de son père,  
Puis il est descendu de la haute colline.  
En route il a trouvé une lame rouillée,  
Une petite lame émoussée et sans manche.  
David est retourné chez la vieille grand'mère  
Qui l'avait l'autre jour hébergé et nourri.  
L'aïeule s'est levée, elle a vociféré :  
« Ah ! Maudit garnement ! Insensé de David !  
Que le feu te dévore et te ronge la peste !  
Ton œil n'a-t-il donc vu que moi sous le soleil ?  
Tu as déjà vidé tout mon garde-manger,  
Tu as tout pris chez moi : comment pourrais-je

vivre ?

Si tu es courageux, prends ton arc et va-t-en !  
Va-t-en administrer le pays de ton père  
Et prends pour en user son immense fortune,  
Car tu l'as délaissée et l'Arabe en abuse. . .  
— Qu'as-tu à te fâcher contre moi, grand'maman ?  
Que me reproches-tu ? Je n'y comprends plus rien.  
Le méchant roi de Misr qu'a-t-il à faire ici ?  
— Le Calife de Misr t'arrachera les yeux !  
Contre nous il envoie tous les feux de l'enfer !  
Les voici arrivant aux abords de la ville,  
Gospadin l'Amirbar, Saladin l'Almaçour.  
Ils sont venus piller notre pauvre Sassoun.

Ils veulent pour tribut quarante livres d'or.  
Et pour filles de joie, quarante jouvencelles ;  
Pour moudre le bon grain, quarante jeunes femmes ;  
Pour bâter les chameaux, quarante femmes faites.  
— Que me racontes-tu ? Montre-moi que je voie !  
Où vont-ils ces gens-là, et que nous veulent-ils ?  
— Ce qu'ils veulent de nous ? Que le diable

t'emporte !

Faut-il que ce soit toi l'héritier de ton père ?  
Tu es venu ici gruger tout mon millet. . .  
Pendant ce temps, chez toi, les Arabes te pillent ;  
Ils parquent dans la soue les femmes et les vierges. »  
Laisant là son millet, David quitta la vieille.  
Il vit dans sa maison Gospadin l'Amirbar,  
Occupé à peser un monceau d'or brillant.  
De loin, Dzénov Ohan contemplant cette scène,  
Debout, les bras en croix. Il faisait grise mine.  
David le regarde et ses yeux s'injectèrent. . .  
« Lève-toi, Gospadin, écarte-toi d'ici !  
Cet or est à mon père ; à moi de le compter ! »  
Et Gospadin cria s'adressant à Ohan :  
« Remets-moi le tribut des sept ans écoulés,  
Sinon, foi d'Amirbar, je ne m'en irai pas,  
Et j'en appellerai à mon tout-puissant roi.  
Il viendra jusqu'ici ruiner votre pays,  
Il rasera Sassoun pour en faire une lande. . .  
— Allez-vous-en d'ici, truands de l'Arabie !  
Ne connaissez-vous pas les géants de Sassoun ?  
Nous croyez-vous tous morts pour envahir

nos champs,

Vouloir faire de nous un peuple tributaire ? »  
Et David se fâchant saisit un lingot d'or  
Que de toute sa force il lança sur l'Arabe.  
La moitié de son crâne éclata en morceaux,  
Tandis que le lingot, projeté par l'élan,  
Traversa la paroi s'élançant dans l'espace :  
Et jusques à ce jour, on n'en vit plus la trace. . .  
Alors ils ont laissé l'or répandu à terre,  
Gospadin l'Amirbar, Saladin l'Almaçour  
Et se sont ensauvés du pays de Sassoun.



## XVI

« O mon Dieu, oncle Ohan ! Je ne sais quoi te dire !  
 Nous avons par ici des tas de pièces d'or  
 Et tu as fait de moi un simple domestique ;  
 Tu m'as mis à la porte, accueilli l'étranger. . .  
 — Insensé que tu es ! lui répondit son oncle.  
 Cet or, pour le Mélik je l'avais conservé ;  
 Pour qu'il pose sur nous un regard bienveillant.  
 Tu ne l'as pas donné ; il va venir le prendre.  
 Avec sa grande armée, il va piller Sassoun ;  
 Il ne restera rien de toute la cité.

Qui se dressera contre lui ?  
 Qui relèvera le défi ?

— Reste mon bon parâtre, et qu'il vienne : j'irai.  
 J'irai lui apporter la réponse qu'il faut. »  
 Alors il défonça la porte de la soue,  
 Où étaient enfermées les femmes de Sassoun.  
 « Soyez sauvées, dit-il, vivez en liberté ;  
 Priez pour que sur nous reluise le soleil ! »

## XVII

Rossés et corrigés d'une belle façon,  
 Les voilà revenus en leur terre de Misr,  
 Gospadin l'Amirbar, Saladin l'Almaçour.  
 Les femmes d'Arabie ont reconnu leurs hommes,  
 Les ont revus de loin et se sont réjouies,  
 Et ont battu des mains en l'honneur de ces preux.  
 « Les voilà, les voilà. . ., chantent-elles en chœur,  
 Le vaillant Gospadin est allé à Sassoun,  
 Il en a ramené trois fois quarante femmes ;  
 Par quarantaine aussi des lingots d'or brillant.  
 Il en a ramené des vaches aux pis lourds  
 Pour nous faire au printemps du beurre et du séré. »  
 A ce même moment, les fuyards sont venus.  
 S'en étant approchées, elles ont questionné :  
 « Hé, notre Gospadin ! Valeureux Gospadin !  
 Pourquoi viens-tu comme un fuyard la tête basse ?  
 Pourquoi ce crâne en sang à demi fracassé ?

N'as-tu pas dit toi-même : à Sassoun, je me rends,  
Et j'en ramènerai trois fois quarante femmes,  
Et j'en rapporterai quarante livres d'or,  
Et j'exterminerai les descendants d'Armen. . .  
Tu es allé là-bas, plus fier qu'un loup-cervier,  
Tu reviens maintenant comme un mâtin battu. . . »  
Et Gospadin fut pris d'une colère blanche.  
Il hurla, enragé : « Taisez-vous donc, friponnes !  
Vous ne connaissez pas les géants de Sassoun,  
Les géants de Sassoun, là-bas dans les montagnes.  
La flèche de leur arc est plus grosse qu'un tronc ;  
Leur pays tout entier est de roc escarpé,  
D'inaccessibles monts, de profondes vallées ;  
Les herbes de leurs prés, pareilles à des fers,  
M'ont fait perdre trois cents de mes preux

compagnons. »

Il dit et sans avoir le temps de s'arrêter,  
Notre gueule cassée se rendit vers le roi.  
Le Calife de Misr souriait sur son trône :  
« Que tu vives longtemps, mon brave Gospadin !  
Tu mérites, je crois, de suspendre à ton cou  
L'insigne révééré de l'ordre du Ghouzhoun  
Pour prix de ta victoire éclatante et rapide.  
Mais. . . où sont donc les femmes ? Où est l'or  
de Sassoun ?

Montre-moi que je voie ce bel or et ces femmes. . . »

Gospadin inclina sa tête jusqu'au sol.

« Que soit longue ta vie, ô roi très glorieux !  
C'est avec peine, hélas ! que je me suis enfui,  
Comment rapporterais-je et l'or jaune et les filles ?

Il est né par Sassoun certain énergumène  
Qui ne connaît ni peur, ni maître, ni seigneur.  
C'est lui qui arrangea ma tête de la sorte.

« Je ne donnerai pas, dit-il, l'or de mon père ;  
Je ne donnerai pas les femmes de Sassoun.

Pour vous dans ce pays, il n'y a pas de place.

Tu peux bien aller dire à ton roi de venir.

Qu'il vienne et s'il est preux qu'il se batte avec moi. »

Le Calife de Misr est entré en fureur.

« Appelez, a-t-il dit, mon armée tout entière.

Dix mille combattants encore adolescents,

Dix mille combattants à la barbe nouvelle,  
 Dix mille combattants à la moustache brune,  
 Dix mille combattants aux cheveux grisonnants,  
 Dix mille combattants qui sonnent du buccin,  
 Dix mille combattants qui battent le tambour.  
 Sonnez le ralliement ! Qu'ils viennent sans retard !  
 Qu'ils vêtent leur armure et fourbissent leurs armes !  
 Je vais porter la guerre au pays de David ;  
 Je détruirai Sassoun, j'en tuerai les bourgeois ;  
 J'en rapporterai l'or et toutes les pucelles. . . »

### XVIII

Avec sa grande armée, le Calife de Misr  
 Envahit le Sassoun, y fit peser son joug.  
 Le nombre des guerriers était si formidable  
 Qu'en buvant aux torrents ils les mettaient à sec,  
 Si bien que dans la ville on restait assoiffé.  
 Oncle Dzénov Ohan en fut tout confondu.  
 Il se chargea d'une outre et gravit un sommet ;  
 Il gravit un sommet et il vit. . . Que vit-il ?  
 Rochers et champs blanchis couverts de tentes blanches.  
 Qu'est-ce à dire ? En un soir, l'hiver peut-il surgir ?  
 Les monts se couvrent-ils d'un blanc manteau de neige ?  
 Il devint bleu de peur, se prit à balbutier ;  
 Il retourna chez lui en courant comme un fou ;  
 Se mettant à crier, hurler à pleins poumons :  
 « Fuyez, bourgeois, il vient. . . Sauve qui peut !  
 Il vient. . .  
 — Qui donc, bon oncle Ohan, quel est celui qui vient ?  
 — C'est le mal et le feu ! C'est ta mort, mon enfant !  
 C'est le Mélik de Misr et son armée de preux.  
 Le voilà qui arrive, envahit le pays.  
 Le nombre des guerriers égale les étoiles. . .  
 C'en est fait de nos têtes ! Hélas ! Pauvre de nous. . .  
 Viens, livrons-lui notre or, donnons-lui nos pucelles.  
 Mettons-nous à genoux, demandons-lui l'aman.  
 Il nous accordera peut-être sa merci.  
 — Reste calme, oncle Ohan, ne te mets pas en peine.



Tu peux toujours dormir tranquille et sans soucis.  
 Je saurai aller, moi, dans le val de Sassoun,  
 Apporter au Mélik la réponse qu'il faut. »  
 Et David retourna chez cette pauvre vieille  
 Qui l'avait, l'autre jour, hébergé et nourri.  
 « Mère grand, lui dit-il, cherche un morceau de fer.  
 Donne-moi une broche, une barre rouillée,  
 Donne encore un baudet que je m'assoie dessus :  
 Je veux aller me battre avec l'armée arabe.  
 — Tête folle, David ! Que le diable t'emporte !  
 Faut-il que ce soit toi l'héritier de ton père ?  
 Le roi Mehèr, dit-elle, avait pour la bataille  
 Un destrier ardent aussi beau que le feu,  
 Une selle cousue de cendal et d'or fin,  
 Les arçons incrustés tout de nacre et de perles.  
 Un heaume travaillé, un bリアud, un haubert ;  
 Une croix à sa droite, à sa gauche une épée.  
 Et voilà que tu viens me demander à moi —  
 Dieu ! Faut-il être sot ! — une tringle et un âne...  
 — Je ne sais pas, grand'mère, où sont toutes ces armes,  
 Oncques n'en ouis parler, moi.  
 — Va ! Interroge Ohan, ton parâtre, dis-lui :  
 Donne-moi sur le champ les armes de mon père,  
 Et s'il ne te les donne aussitôt de bon gré,  
 Arrache-lui les yeux et prends-les lui de force. »

## XIX

David alla trouver son bon parâtre Ohan.  
 « Dzénov Ohan, mon oncle, appela-t-il furieux,  
 Le roi mon père avait pour aller au combat  
 Un destrier fougueux aussi beau que le feu,  
 Une selle cousue de cendal et d'or fin,  
 Les arçons incrustés tout de nacre et de perles.  
 Un heaume travaillé, un bリアud, un haubert ;  
 Une croix à sa droite, à sa gauche une épée.  
 Tu vas tout me donner ! Cherche, apporte-moi vite...  
 — Ah ! Hélas ! David djan, fit Ohan, tout penaud,  
 C'est que depuis le jour où ton père est parti  
 Je n'ai pas reconduit son cheval au haras,

Ni sorti du fourreau son épée fulgurante,  
Ni des coffrets d'argent son bリアud et son heaume.  
Pardonne-moi, mon fils, ne va pas me tuer...  
Viens, puisque tu le veux, et prends-les : tout est là. »

## XX

David sortit l'armure, endossa la cuirasse,  
Ceignit le baudrier, son épée au côté,  
Les armes de la croix cousues à son bras gauche.  
Il se leva, David, pour seller son cheval,  
Alla le harnacher et puis se mit en selle.  
David se mit en selle et cravacha la bête.  
Alors Dzénov Ohan chanta en pleurnichant :  
« Ah ! C'en est fait de notre merveilleux cheval...  
Hélas ! Notre merveilleux cheval...  
Ah ! C'en est fait de notre baudrier d'argent...  
Hélas ! Notre baudrier d'argent...  
Malheur ! Il part avec la précieuse épée.  
Hélas ! Il s'en va avec l'épée... »  
Mais David en courroux s'en revint sur ses pas.  
Dzénov Ohan prit peur et changea sa complainte.  
« Malheur ! Mon cher petit David court à sa perte...  
Hélas ! Mon David court à sa perte... »  
Quand il l'eut entendu, le héros s'apaisa.  
David mit pied à terre, accola son parâtre.  
Et lui, Dzénov Ohan, comme l'eut fait un père,  
Bénit son beau neveu, lui donna des conseils,  
Puis le mit sur la route allant à la vallée...

## XXI

David avait un oncle ; on le nommait Toross.  
Nul n'avait jamais vu de colosse pareil.  
Il vint, dès qu'il ouït la rumeur du combat,  
Portant sur son épaule un tremble centenaire,  
Et cria de très loin, aussi haut qu'il le put :  
« Pourquoi êtes-vous là, au milieu de ce val ?  
De quel poil êtes-vous, et quel est votre race ?  
Que vous méconnaissiez David le Sassouniote ?

Ne savez-vous donc pas qu'il va venir ici,  
Montant son destrier plus leste que le vent ?  
Ecartez-vous alors, puisqu'il va arriver,  
Je suis venu exprès lui nettoyer la place. »  
Le vieux guerrier brandit au même instant son tremble,  
Balaya d'un seul coup vingt-cinq tentes arabes.  
A ce moment, David, du haut de la colline,  
Commença de crier comme un dragon en rut :  
« Si vous dormez, éveillez-vous !  
Si vous veillez, préparez-vous !  
Une fois prêts, prenez vos armes !  
Une fois armés, sellez vos montures !  
Une fois sellés, montez à cheval !  
Que vous ne prétendiez que David est venu,  
Comme un cambrioleur, pendant votre sommeil. »

Ce disant, il piqua son fougueux destrier  
Et pareil à l'éclair qui jaillit d'un nuage,  
Il fondit tout à coup au milieu des guerriers  
Et causa dans leurs rangs un immense ravage.

Le glaive étincelant à son poing, le héros  
Frappa jusqu'à midi et d'estoc et de taille.  
A midi, dans le val, le sang coulait à flot,  
Emportant par milliers les morts de la bataille.

Dans le camp ennemi, se trouvait un vieillard  
Qui avait vu le monde et connaissait les choses.  
« Amis, laissez passer, dit-il, un vieux soudard,  
Que j'aïlle vers David et qu'avec lui je cause. »

Il alla se planter devant David, ce vieux,  
Et lui parla ainsi d'une façon touchante :  
« Que ton idole vive et soit prospère, ô preux !  
Que toujours dans ta main ton épée soit tranchante !

Prête l'oreille au mot d'un homme de bon sens :  
Sonde ton cœur, et vois ce qu'il en départage.  
Y as-tu réfléchi ? Que t'ont-ils fait ces gens ?  
A quoi bon ce massacre ? Arrête ce carnage. . .

Car chacun d'entre nous est le fils d'une mère,  
Chacun dans son foyer est comme une lumière.  
L'un aura pu laisser une épouse au logis,  
Attendant sur le seuil le retour du mari ;

L'autre aura dû quitter ses garçons et ses filles  
Ou bien de vieux parents indigents et perclus.  
Et d'autres sont partis, laissant à leur famille  
Des vierges éplorées qui devraient être brus.

C'est le Mélik de Misr, levant sur nous l'épée,  
Qui nous a rassemblés et conduits en ce lieu.  
Nous sommes un troupeau ; brève est notre journée  
Quel mal t'avons-nous fait, nous autres malheureux

Car ton seul ennemi, c'est le roi d'Arabie.  
Tu as maille à partir ? Va te battre avec lui. . .  
Pourquoi sur cette foule innocente et amie  
Avoir levé le fer ? Pourquoi avoir détruit ?

— Tu as tenu, brave homme, un bien sage langage  
A dit notre David, approuvant le vieillard.  
Montre-moi le réduit que ton roi se ménage :  
J'irai tordre le cou à ce vilain couard.

— Il est couché là-bas, sous cette grande tente.  
Regarde : il s'en élève une fumée du toit.  
Cette noire fumée, cette fumée puante,  
N'est que l'exhalaison de notre méchant roi ».

Il a parlé ainsi. Sur ce, notre intrépide  
Vers la tente du roi dirigea son cheval.  
Arrivé sur le seuil, il en retint la bride  
Et se mit à crier, appelant son rival :

« Où es-tu ? lui dit-il. Où est donc ton refuge ? »  
S'adressant aux soldats : « Qu'il vienne se montrer  
Et s'il n'est pas jugé, je serai moi son juge ;  
S'il ne connaît la mort, je la lui viens porter. . .

— Il est en plein sommeil, ont répondu les gardes  
Pendant sept jours il faut qu'on le laisse dormir.

Voici trois jours qu'il dort sous notre sauvegarde,  
Ainsi dans quatre jours, tu pourras revenir.

— Quoi donc ? Il a contraint une foule innocente  
A colorer ce val d'un pauvre sang vermeil,  
Et lui pendant ce temps, sous cette grande tente.  
Reste sept jours tout pleins plongé dans son sommeil.

Peut m'en chaut, dit David, qu'il dorme  
ou bien qu'il veille.  
Allez ! Cherchez-le-moi ; qu'il vienne là-devant,  
Afin que jamais plus ce maraud ne s'éveille,  
Je connais un moyen de l'endormir céans. . . »

Et pour lui obéir les lâches sentinelles  
Ont fait rougir au feu un énorme rasoir.  
Avec la lame ardente, on brûla la semelle  
Du Calife de Misr qui dormait comme un loir.

« Aïe ! Toujours des fâcheux pendant qu'on fait  
sa sieste,  
Ce qu'ils sont agaçants ces sacrés pucerons ! »  
Eveillé à demi, il ronchonne et proteste,  
Puis il tombe à nouveau dans un sommeil de plomb.

Les gardes ont cherché le soc d'une charrue  
Et sur un feu d'enfer ils l'ont chauffé à blanc,  
L'ont approché du roi, puis sur sa jambe nue  
Ils ont tous appuyé le soc incandescent.

« Aïe ! recommença-t-il, dormir est impossible. . .  
Ce qu'ils sont importuns ces moustiques maudits ! »  
Il retrouva un œil, le Calife terrible.  
Il l'allait refermer quand soudain il le vit. . .

Il vit notre David,  
Maugréant dans sa barbe, il redressa la tête.  
Sans qu'on s'y attendît,  
Il souffla et cracha comme une immonde bête.



David ne bougea pas.  
Le Mélik fut surpris, éprouva quelque crainte.  
Sur David il jeta  
Un noir regard gonflé d'une haine contrainte.

Msra Mélik frémit.  
Il sentit qu'il perdait la force de dix bœufs.  
Sur sa couche il s'assit.  
« Il me faut, se-dit-il, causer avec ce gueux ! »

« Bonjour David ! Viens vite !  
Assieds-toi par ici, que nous causions un brin ;  
Nous nous battons ensuite,  
Si toujours au combat tu te prétends enclin. »

Il était dans la tente  
Un puits large et profond d'au moins quarante pie  
Et sa bouche béante  
Était dissimulée sous des nattes d'osier.

Le roi peu téméraire  
Faisait asseoir chez lui, pour jeter dans ce trou,  
Ceux de ses adversaires,  
Dont il ne savait pas comment venir à bout.

Et David s'est assis.  
Il s'est assis, David ; il a chu dans la fosse.  
Msra Mélik a ri.  
Ha, ha, ha ! il a ri, le Calife féroce.

« Disparais là au fond,  
Va seulement pourrir dans cette cave obscure ! »  
Au-dessus du trou rond,  
Il roula une meule épaisse, lourde et dure. . .

## XXII

Dzénov Ohan dormait cette nuit-là  
Et cette nuit, voici ce qu'il rêva :  
Au ciel de Misr brillait l'astre du jour ;

Mais sur Sassoun planaient de noirs nuages.  
 Ohan eut peur et soudain s'éveilla.  
 « Femme, entends-moi, allume la chandelle !  
 Notre David fait encore des siennes.  
 Sur la cité se prépare un orage. . . »  
 La femme a dit : « Que le diable t'emporte !  
 Qui peut savoir où musarde David ?  
 Tu ferais mieux de me laisser dormir ;  
 Tu songeras plus tard à ce vaurien. »  
 Ohan dormit ; en sursaut il s'éveille.  
 « Femme, entends-moi, David est en danger !  
 L'astre de Misr a brillé dans le ciel,  
 Mais notre étoile est devenue chétive. . .  
 — Que te prend-il au milieu de la nuit ? »  
 Dit son épouse en menant grand tapage.  
 Il se signa puis il se rendormit,  
 L'esprit troublé par d'affreux cauchemars.  
 Il eut encore une horrible vision :  
 En plein milieu de la voûte céleste  
 Etincelait l'étoile d'Arabie,  
 Et blémissait l'étoile de Sassoun.  
 Il s'éveilla, plein d'effroi, et cria :  
 « Que ta maison se détruise, ma femme !  
 Ai-je été sot de me fier à toi ?  
 Notre neveu se meurt abandonné.  
 Cherche mes armes ! Apporte-les-moi vite. . . »

### XXIII

Dzenov Ohan entra dans l'écurie ;  
 Il alla droit vers son destrier blanc.  
 « Beau cheval blanc, combien de temps mets-tu  
 Pour me porter auprès de mon neveu ?

— Je puis y être avant le petit jour,  
 Répondit-il, en piaffant dans la paille.  
 — Que me sert-il d'y parvenir à l'aube :  
 En arrivant, je le trouverai mort. »  
 Ohan passa vers son destrier roux.  
 « Petit cheval, combien de temps mets-tu  
 Pour me conduire auprès de mon neveu ? »



— Je puis y être en moins de trois quarts d'heure »,  
 Lui répondit le cheval au poil roux.  
 « Que devienne poison et te donne la peste  
 Le bon froment qu'on te met à manger !  
 Que me sert-il d'arriver dans une heure,  
 Car d'ici-là, David pourra mourir. »  
 Ohan alla vers son destrier noir ;  
 Vif et fringant, se dressant sur l'estraim.  
 « Et toi, moreau, combien de temps mets-tu  
 Pour me porter jusque vers mon neveu ?  
 — Si tu tiens solidement l'arçon,  
 Quand ton pied droit sera dans l'étrier,  
 Tu y seras, répondit le moreau,  
 Encore avant de t'être mis en selle. . . »

#### XXIV

Dzénov Ohan prit le cheval moreau.  
 Dans l'étrier il passa son pied droit ;  
 Son autre pied pendait encore en l'air  
 Qu'il se trouvait déjà sur un sommet.  
 Il rencontra le cheval de David  
 Qui sans son maître allait l'amble au hasard.  
 Et dans la plaine ondulait une armée  
 Comme une mer infinie et houleuse.  
 Dzénov Ohan vêtit sept peaux de bœufs  
 Pour éviter en hurlant d'éclater.  
 Il se leva, pareil à un nuage,  
 Il se montra du haut de la colline,  
 Il s'écria : « Hé ! David, où es-tu ?  
 Nomme tout haut la Mère du Seigneur ;  
 Et souviens-toi de la croix que tu portes :  
 Tu reverras la lumière du jour. . . »  
 Longtemps, l'écho renvoya son appel  
 Qui atteignit l'oreille de David.  
 « Aha, dit-il, c'est mon parâtre Ohan  
 Qui m'a crié du haut de la colline. »  
 Il appela : « O Vierge du Marouth,  
 Croix éternelle et sainte de la messe,  
 Je vous implore, accourez à mon aide. . . »  
 Et ce disant, David heurta la meule.

L'énorme pierre éclata en morceaux.  
Et les éclats jusqu'au ciel s'élancèrent  
Pour ne jamais retomber sur le sol. . .  
David sortit de la fosse profonde.  
L'effroi saisit l'orgueilleux roi de Misr.  
« Frère David, assieds-toi par ici,  
Approche-toi, que nous causions un brin.  
— Devant ton pain, je ne m'assoierai pas,  
Géant poltron, perfide et sans raison !  
Prends ton épée, selle ton destrier,  
Viens sur la place, engageons le combat !  
— Soit, battons-nous, a dit Msra Mélik,  
Mais laisse-moi porter le premier coup !  
— Bien, dit David, à toi de commencer ! »  
Il se plaça au milieu de la plaine.  
Msra Mélik se leva à son tour.  
Il prit sa lance et monta son cheval,  
Qui le porta jusques à Diarbékir.  
De Diarbékir il partit à l'attaque.  
(Il pesait bien trois cents livres et quelques,  
Son bouclier gigantesque et massif).  
Il vint, frappa. La poussière jaillit.  
Elle en trembla, l'écorce de la terre.  
Les gens ont cru que le globe éclatait.  
Non pas ! C'était le choc de deux colosses  
Egalement tout assoiffés de sang.  
« David est mort au premier de mes coups ! »  
Dit le Mélik s'adressant aux Arabes.  
« Je suis vivant ! » lui répondit David,  
Dissimulé sous le flot de poussière.  
« Ah ! fit le roi, j'ai pris trop peu d'élan.  
Vois depuis où je vais fondre sur toi. »  
Msra Melik piqua son destrier  
Et repartit pour la seconde fois.  
Jusques Alep, il ne s'arrêta pas ;  
Et cette fois, c'est d'Alep qu'il courut.  
Le sol trembla, et le ciel s'en mêla :  
Le vent, l'éclair, la pluie et le tonnerre.  
Il vint, frappa. (Au bruit que fit ce coup,  
Les gens d'ici sont tous devenus sourds).  
« David est mort, et ne reviendra plus !

Vociféra le fier tyran de Misr.

— Je suis vivant ! lui répondit David.

Encore un coup, puis ce sera mon tour.

— Ah ! fit le roi, j'ai pris trop peu d'élan. »

Il rengaina, puis il fit demi-tour,  
Et chevaucha pour la troisième fois.

Jusqu'en sa terre étrange d'Arabie,  
Et de là-bas, tenant sa masse d'armes,  
Il lâcha bride et fondit sur David.

Il vint ; il frappa de toute sa force.

Du fond du val monta une poussière  
Qui vint voiler la face du soleil.

Pendant trois nuits et pendant trois journées  
Un fin poussier vers le ciel s'éleva.

Pendant trois nuits et pendant trois journées  
Dans le Sassoun on fit sonner le glas.

Lorsque passa la troisième et dernière,  
Comme une cime émerge du brouillard,  
David parut sous le flot de poussière,  
Prêt au combat, vigoureux et gaillard.

« A moi, dit-il, d'engager l'autre manche ! »

Msra Mélik trembla comme un larron,  
Tant il craignait de subir la revanche,  
Et dans son cœur glissa un long frisson. . .

Il se mussa dans la fosse profonde  
Et se couvrit de trente cuirs de bœufs.  
Il y roula quarante meules rondes  
Puis attendit, tranquille dans son creux.

En rugissant, il remit son armure,  
Notre lionceau de la race des Lions ;  
Se mit en selle, excita sa monture,  
Son épée prête à donner le horion.

Ses blancs cheveux traînant dans la poussière,  
La reine-mère accourut en pleurant.

« Donne-le-moi, supplie sa prière,  
Ce premier coup, plutôt qu'à mon enfant. . . »

Il dégaina une seconde fois,  
Et cette fois vint la fille du roi.  
« Si tu le veux, lui dit-elle éplorée,  
Porte à mon sein ce second coup d'épée. »

Du dernier coup arriva le moment.  
Notre héros s'apprêta lentement.  
« Ce coup, dit-il, il faut que je le donne ;  
Rien n'y fera, ni Jésus ni personne. . . »

D'un bond, David monta son cheval-feu.  
Le destrier s'élança dans l'espace  
Et l'enleva dans un élan fougueux.  
Alors l'épée tomba tout d'une masse. . .

Elle enfonça les trente peaux de bœufs.  
Ayant plongé dans les quarante pierres,  
Et pourfendit le géant monstrueux  
Puis se ficha sept coudées sous la terre.

« Me voilà sauf ! Ce coup m'a épargné »,  
Dit le Mélik au fond de sa cachette.  
En l'entendant, David fut étonné :  
Ce coup d'épée ne l'a pas mis en miette ? . . .

« Mélik, dit-il, redresse-toi un peu ! »  
Il remua dans sa cachette étroite,  
Et le géant se partagea en deux :  
A gauche par moitié, et par moitié à droite. . .

Quand on le sut dans le camp ennemi,  
On y sut de douleur et de crainte.  
A ces poltrons, notre héros a dit :  
« Ecoutez-moi, et cessez votre plainte. »

Il commença : « Vous autres, gens de peu,  
Vous, dont la vie est famine et géhenne,

Vous êtes là de pauvres malheureux  
Qui avez vos soucis et vos peines.

Pourquoi fourbir vos arcs, vos cimenterres  
Et dévaster des terres étrangères ?  
N'avons-nous pas nos maisons, nos lopins ?  
N'avons-nous pas nos vieux et nos gamins ?

Vous est-il dur de vivre sans des guerres,  
Tranquillement en cultivant vos terres ?  
Etes-vous las des travaux du jardin,  
Et des labours, des moissons, des regains ?

Retournez là d'où vous êtes venus,  
Dans vos foyers, en terre d'Arabie.  
Mais si jamais, pour avoir le dessus,  
De revenir il vous prend fantaisie,

J'aurai beau être enterré dans ce trou,  
Même couvert de ces pierres meulières ;  
Comme aujourd'hui, vous aurez devant vous  
Le Sassouniote et son Epée-Lumière.

A ce moment — le Bon Dieu sait déjà —  
Lesquels de nous en auront repentance ;  
Nous qui vous livrons un juste combat,  
Ou plutôt vous, qui nous faites violence ? ... »

1902

*(Traduit par Armand Gaspard)*

# *Récits*





## GUIKOR

### 1

Dans le ménage du paysan Hambo c'était la querelle.

Hambo voulait mener en ville son fils Guikor âgé de douze ans, en apprentissage, pour en faire un homme qui sache travailler. Sa femme n'en voulait rien savoir.

— Je ne veux pas abandonner mon petit garçon dans ce monde sans pitié, je ne veux pas, pleurait sa femme.

Mais Hambo ne l'écouta point.

C'était par un matin paisible, un triste matin. La famille et les voisins les accompagnèrent jusqu'au bout du village. On embrassa Guikor sur les joues et on le mit en route.

Sa sœur, Zani, pleurait et le petit Galo dans les bras de sa mère donnait de la voix : « Guikor, où vas-tu, hé, Guikor ? »

Guikor se retournait à chaque pas. Il les voyait encore au bout du village et sa mère s'essuyait les yeux avec son tablier. Puis il reprenait sa course au côté de son père ou le devançait. Il se retourna encore une fois ; le village était caché derrière la colline.

Alors Guikor traîna des pieds.

— Viens, veux-tu, Guikor, mon petit, viens, veux-tu, on arrive, tiens, l'appelait Hambo tout en marchant. Son sac au dos, avec quelques pains dedans, du fromage et deux paquets de tabac.

Au coucher du soleil, alors qu'ils passaient la montagne, le village apparut encore une fois dans la brume au loin.

— Hé, pap, c'est notre maison qui est là-bas, hein, dit Guikor en montrant le village du doigt, bien que la maison ne fût pas visible. Et ils passèrent.

Le premier soir, ils s'arrêtèrent dans un village chez un vieil ami.

Un samovar en cuivre jaune, au bout du sofa gémissait. Une jeune fille lavait des verres à grand bruit et préparait le thé. Elle portait une jolie robe rouge. Guikor se mit aussitôt en tête d'en acheter une pareille pour Zani, dès qu'il gagnerait de l'argent en ville.

Après avoir soupé, le maître de maison et Hambo, appuyés sur les coudes et fumant la pipe, devisaient. Ils parlèrent de Guikor. Le maître de maison félicita Hambo de la peine qu'il se donnait pour faire de son fils un homme. Puis ils parlèrent de la guerre, de la cherté du pain, mais Guikor était trop fatigué et il s'endormit.

Le lendemain ils arrivèrent à la ville. Ils allèrent loger dans une auberge. Le matin ils se rendirent au marché.

— Bonhomme, cet enfant, lui cherches-tu une place de domestique ? demanda un marchand de l'intérieur de la boutique.

— C'est comme tu voudras, dit Hambo qui poussa Guikor vers lui.

— Donne-le moi, je le garde, proposa le marchand. Il s'appelait Artem le marchand.

2

Hambo plaça donc Guikor comme domestique chez Artem. Guikor était engagé pour nettoyer la maison, laver la vaisselle, cirer les chaussures, porter le repas à la boutique et accomplir d'autres menus services de ce genre, pendant un an.

L'année suivante, le marchand devait l'emmener à sa boutique, comme apprenti et ainsi Guikor devait « monter ».

— Il ne recevra rien de cinq ans, dit le marchand quand ils parlèrent des conditions. A vrai dire, c'est toi qui dois me payer si ton fils doit apprendre quelque chose. Vrai qu'il ne sait rien de rien.

— Que veux-tu qu'il sache, patron, répondit Hambo. S'il savait quoi que ce soit, pourquoi l'aurais-je amené ici, si je l'ai fait, c'est bien pour qu'il s'instruise.

— Il s'instruira, il saura tout et comment ! . . . Le Nicco de par chez vous qui s'est ouvert une boutique, c'est moi qui

en ai fait quelqu'un. Seulement, à la fin, il me vola deux cuillers à thé et quelques petites choses. . .

— Ça non ! patron, il ne volera rien. S'il fait une chose pareille, je le prends par la peau du dos et le jette dans le Kour.

— Ah ! s'il garde les mains nettes, il sera un homme.

— Mon souci, seigneur marchand, est qu'il devienne un homme, qu'il apprenne à parler, à lire et à écrire, les bonnes manières, qu'il apprenne à connaître les hommes pour ne pas rester pauvre et miséreux comme moi. Et puis c'est un enfant intelligent, il a fréquenté l'école du village et il sait distinguer les blancs et les noirs de l'écriture. Ce dont je vous prie, c'est de bien veiller sur lui, c'est un pauvre enfant dépaysé et il est si jeune.

Le marchand promit à Hambo toutes choses, puis il sortit et ordonna à haute voix :

— Servez-leur du thé et de quoi manger.

3

Le père et le fils étaient assis dans la cuisine du marchand Artem.

— Voilà, tout dépend de toi maintenant, cher Guikor, voyons quel genre de garçon tu vas faire. . . Tu dois te conduire de telle façon que. . . que te dire ? Hé ! mon dieu. . . , soupira Hambo et il bourra sa pipe.

Mais Guikor observait les âtres avec curiosité.

— Pap, n'ont-ils point de cheminée ?

— Non, ils ont des poêles, tiens, regarde. . .

— Et n'ont-ils point d'aire ?

— Ce sont des citadins, ce ne sont pas des paysans, ils n'ont que faire de battre le blé.

— Alors où prennent-ils leur pain ?

— Ils l'achètent avec de l'argent. Ils achètent le pain, et l'huile, et le lait, et le lait caillé, et le bois, et l'eau. . .

— Ça alors. . .

— Qu'est-ce que tu croyais. On n'est pas à Tiflis pour rien. Mais tiens-toi bien, tu en apprendras encore des choses.

— Pap ! et l'église, est-ce qu'ils en ont une ?

— Que sûr, ils sont Arméniens et chrétiens tout comme nous. Ecoute-bien, n'essaie pas d'avoir la main longue. Il se

peut que pour t'éprouver ils laissent traîner de l'argent, n'approche pas. Et si tu le ramasses, apporte-le en disant « Madame, qu'est-ce que cet argent qui est tombé là », « Monsieur, j'ai trouvé cette chose-là », sinon. . .

— Ont-ils aussi la police ?

— Que sûr. . . ne te promène pas à tort et à travers, ne jette pas au vent l'argent que tu pourras gagner, il ne manque mille et une choses. Et soigne-toi bien, ne te découvre pas la nuit, tu pourrais attraper froid. Et si tu rencontres quelqu'un du village envoie un mot, conseillait Hambo en tirant sa pipe.

Mais Guikor sommeillait.

— Ils te nourriront de pain rassis et de leurs restes. Souvent, tu auras faim, c'est ça la vie des domestiques, mais ces jours passeront bien vite.

Il débitait toujours ses conseils, mais Guikor dormait déjà, la tête appuyée contre l'épaule paternelle.

Il avait vu et regardé tant de choses en deux jours qu'il en était épuisé.

Tout grouillait dans sa tête en un mélange de cris et de bruits : les boutiques pleines de fruits, les monceaux de toffes chatoyantes, les jouets de toutes sortes, les enfants allant en bande à l'école ou en revenant, les mulets chargés de légumes, les kindos<sup>1</sup> coiffés de leur bonnet. . . Fatigué de tout cela, il dormait appuyé contre l'épaule de son père.

Entre-temps le marchand et sa femme se querellaient. La femme se plaignait de ce que le domestique fût un novice ayant tout l'air d'un sauvage tombé tout droit de sa montagne, quant au mari, il s'estimait heureux de s'être trouvé un domestique qu'il ne paierait pas.

— Il s'y fera, il changera, disait-il à sa femme.

— Il s'y fera, ne te fais pas de mauvais sang, ajouta la vieille mère du marchand. Mais Madame Nato n'en pouvait pas et maudissait son sort en larmoyant.

4

Guikor était assis seul dans la cuisine du marchand Artem. Il avait déjà pris son service.

---

1. Petits commerçants et artisans de Tiflis de la fin du XIX<sup>e</sup> début du XX<sup>e</sup> siècle.



Le vieux chapeau du marchand tiré jusqu'aux oreilles, de vieux souliers aux pieds, une blouse d'une espèce de soie sur le corps, métamorphosé de la tête aux pieds, il était assis là dans la cuisine et se demandait pourquoi il avait quitté son village, où il se trouvait et ce qu'il devait faire à présent.

A cet instant entra madame Nato.

Guikor était assis à sa place.

La femme dit quelque chose. Guikor entendit mal ou ne comprit point.

— Es-tu sourd, fils d'ours ?

Guikor se troubla, transpira. Il voulut demander ce qu'elle voulait, n'en eut pas le courage. La maîtresse de maison sortit toute en colère.

— Ah ! ces maudits sauvages ! Ils sont là comme la peste. Je lui parle et il ne bouge même pas de sa place, il ne dit même pas un mot.

— C'est la fin, songea Guikor. Mais si vite et si mal ? Que vais-je faire ? et mon père qui n'est pas là.

Et il se disait que tout était bien fini, quand se parlant à elle-même entra la brave vieille, la mère du marchand, qui allait toujours vêtue de noir.

— Mon fils, pourquoi ne te lèves-tu pas quand entre la maîtresse de maison, lui enseigna-t-elle. Quand on te demande quelque chose, il faut répondre. Qu'en serait-il autrement ?

Tout le monde l'appelait « dédi ».

Cette grand-mère apprenait à Guikor ce qu'il devait faire, comment allumer le samovar, cirer les chaussures, tenir la brosse en main, laver la vaisselle. . .

Tous, excepté la grand-mère, lui faisait des misères.

Les apprentis de la boutique se moquaient de lui continuellement, l'appelaient « Kiki », le tiraient par le bout du nez, lui donnaient des coups à la tête, lui enfonçaient son chapeau jusqu'aux oreilles.

Mais tout cela était encore supportable.

Ce qui était insupportable, c'était qu'il ne pouvait résister à la faim. Chez lui, quand il avait faim il prenait du pain dans la huche, du fromage dans le pot et s'en allait jouer tout en mangeant ou bien s'en allait aux champs, ou s'asseyait sous un arbre ou près de la fontaine. Il vivait à sa fantaisie.

A présent, ici, tout allait autrement. Même quand il avait terriblement faim, il devait attendre l'heure du dîner jusqu'à ce que les maîtres aient mangé. Et cette heure maudite venait toujours si tard que son pauvre estomac se convulsait et que son cœur en cessait de battre.

Après avoir enduré cela une fois, deux fois, dix fois prit l'habitude de fureter aux quatre coins de la cuisine pour trouver quelque chose à manger, apaiser son estomac jusqu'à l'heure du dîner.

Au début, il se contentait des miettes de pain, d'os rongés. Bientôt il songea à chercher dans les placards. Puis apprit à pêcher dans le pot-au-feu des morceaux de viande à demi-cuits.

Mais si on l'attrapait ? . . .

Ça ferait du vilain.

Si on l'attrapait ?

Mais que faire ?

Laisser tout et s'enfuir.

Et Guikor songea peu à peu à se sauver.

Mais comment et de quel côté ? Seul ? Sans connaître de chemin ni personne ? et son père ? . . .

Lui s'était donné tellement de peine, lui avait donné tant de conseils : « Ces jours passeront, mon fils. . . »

Et dans la tête de Guikor résonnait la voix éteinte de son père : « Ces jours passeront, passeront. . . »

5

On sonna.

Guikor sauta de sa place. On lui avait dit d'aller voir qui venait et ce qu'on voulait quand on sonnait. Il sortit, regarda du balcon, c'était un monsieur en compagnie de quelques dames.

— Eh ! qui êtes-vous ? cria-t-il d'en haut.

Les visiteurs levèrent les yeux.

Les dames se mirent à rire et le monsieur, rajustant ses lunettes, demanda :

— Madame est-elle à la maison ?

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Guikor.

En bas, on rit de plus belle.

— On te demande si Madame est chez elle ou non, dit le monsieur, se fâchant.

— Vous avez affaire ?

Au bruit des voix la maîtresse de maison accourut.

— Le diable soit de toi ! Va donc ouvrir la porte et plus vite que ça, cria-t-elle en maudissant Guikor et son propre mari. Mais bientôt apparurent les visiteurs qu'elles accueillit en souriant.

— Ah ! bonjour, soyez les bienvenus ! Quel bon vent vous amène ? Comment vous êtes-vous souvenu ?

— Où avez-vous trouvé celui-là ? demanda le monsieur en toisant Guikor des pieds à la tête, tandis que les dames riaient toujours.

— S'il vous fait envie, on vous en fait cadeau, dit plaisamment la maîtresse de maison et les visiteurs entrèrent en riant.

Madame Nato expédia Guikor faire une commission et rejoignit aussitôt ses hôtes.

Quand tout le monde se fut enquis des nouvelles de la santé de chacun, les hôtes firent le récit de leur entrée et il en sortit toute une histoire.

— Ah ! je n'en puis plus, geignit Madame Nato. Si vous saviez tout ce que je supporte à cause de lui. J'ai beau dire à mon mari de le mettre dehors et d'en finir, mais vous connaissez le caractère d'Artem, il dit que cela lui ferait de la peine pour ce petit garçon de la campagne, qu'il reste, et qu'il gagne son pain, qu'avec le temps tout ira bien. . . Mais quand donc ? . . . En attendant, je n'en puis plus.

— Oh ! Ces domestiques, n'en parlons pas, se plaignirent les dames.

Pendant une demi-heure on parla de choses et d'autres, des domestiques, des nouvelles de la ville, quand soudain entra Guikor, tout en sueur.

— Madame, j'ai apporté les fruits.

— Bien, va-t-en, ordonna la maîtresse de maison en rougissant, tandis que les hôtes commencèrent à rire.

— Madame, Monsieur disait que les cerises coûtaient trop cher, que ce n'était pas la peine. . .

Sur ces paroles, les dames pouffèrent en se comprimant les lèvres avec leur mouchoir, tandis que le monsieur, pour tirer la maîtresse de maison de cette situation gênante con-



firma la chose, que les cerises étaient effectivement hors prix et que personne n'en achetait en cette saison. On adjura Madame Nato de s'éviter un tel dérangement, car les fruits étaient vraiment superflus et qu'on n'était pas là pour manger en somme.

Rouge jusqu'à la racine des cheveux, la maîtresse de maison s'efforçait tant bien que mal d'atténuer la faute.

— Dieu sait ce qu'on a pu lui dire et cet imbécile n'y a rien compris.

— Si je mens que je meure, déclara Guikor et l'affaire fut close.

6

Après avoir congédié ses hôtes, madame Nato, bouillonnante de rage, et se parlant à haute voix, desservait la table. Elle vitupérait Guikor, énumérant par le menu toutes ses sottises, maudissant son propre sort et son mari.

— Ah ! il est encore jeune, il se fera la main, pour que tu ne ronges les sangs ? Ah ! mon dieu, quand me rappelleras-tu à toi ? soupirait la vieille grand-mère.

— Je voudrais bien te voir à ma place, j'en ai déjà tapé sur le cœur. Il est jeune, eh bien ! occupez-vous donc de votre ménage, je ne suis quand même pas une esclave, répondit la bru haussant la voix et elle continua de se lamenter et de maudire Guikor jusqu'à l'arrivée de son mari.

Dès qu'elle l'entendit venir, elle fondit en larmes, et c'était de plus belle en remuant toute la vaisselle.

— Mets-le à la porte, je veux qu'il s'en aille. Je ferai moi-même le service. Si tu plains ton argent et ne veux pas louer un domestique convenable, je préfère tout faire moi-même. . . Je suis à bout. . . Je ne puis me faire du mauvais sang chaque jour. . . Tu veux peut-être ma mort ? . . .

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda le marchand, planté au milieu de la pièce.

— Que pouvait-il se passer encore ? Il ne nous manque plus que d'être la risée des gens, tu l'as bien voulu. Qu'est-ce qu'il te faut de plus ! dit la maîtresse de maison en marchant sur lui. Et de raconter l'histoire des cerises.

— Ah ! malheur ! s'exclama le marchand.

— Ah ! mon dieu, geignait la bonne vieille ne sachant où se mettre. Le marchand appela Guikor.

Guikor entra en claquant lourdement des semelles.

— Approche, cria le marchand. Il faisait une telle figure que Guikor resta figé sur place d'épouvante.

— Je te dis : approche !

Cette fois Guikor fit mine de s'avancer, mais sans bouger de place.

— Hé ! tête de bûche, je te dis d'avertir madame que les cerises coûtent cher et tu viens lâcher ça bêtement devant tout le monde ?

— Je... Je... j'ai dit à madame... , bafouilla Guikor se cherchant une excuse. On ne le laissa pas achever. Il reçut une giffle, qui lui fit voir trente-six chandelles, sa tête cogna contre le mur, il s'effondra. Et le marchand se rua sur lui à coups de pieds en répétant sans arrêt : « Les cerises coûtent cher, hein ! les cerises coûtent cher, hein !... »

La vieille, tremblante, s'interposa ; tâchant d'écarter son fils furieux, la maîtresse de maison s'en mêla aussi, les enfants commencèrent à crier, le marchand recula, essoufflé, mais tout en répétant : « Les cerises coûtent cher, hein ! » en braquant des yeux furibonds sur Guikor blotti dans le coin, tout tremblant et gémissant pitoyablement :

— Ah ! maman... ah !

7

Le voyant incapable de s'acquitter du service domestique on envoya Guikor à la boutique. Là on lui demandait de ranger les étoffes sur les rayons, de porter la marchandise au domicile des clients, de balayer le plancher, et aux heures creuses, de racoler les chalands.

Voici donc Guikor portant le repas à la boutique. Tout maigre et blême, la marmite dans les mains, traînant d'énormes souliers, il traversait le pont. Il regarda en bas. Le Kour battant furieusement les berges, roulait un flot tumultueux qui venait s'étrangler sous l'arche du pont avec un râle sourd.

Près de la berge une barque verte tournait en rond, avec deux hommes à bord : l'un jetait le filet, l'autre gouvernait.

— Il va le retirer, se dit Guikor qui s'était arrêté et regardait les pêcheurs.

Le filet remonta vide.

— Cette fois-ci à ma chance ! pensa Guikor quand on jeta le filet à l'eau.

Mais le filet était vide.

— Cette fois-ci, pour notre Zani.

Mais le filet de nouveau était vide.

— Cette fois-ci pour Galo.

La chance ne favorisa pas plus Galo.

— Cette fois-ci pour . . .

Mais à cet instant un bruit s'éleva à l'entrée d'un caravansérail au bord du fleuve. Un Persan faisait danser son singe en chantant :

Hé ! danse, danse donc, mon singe,  
Marche, marche, mon singe,  
Ainsi qu'une vieille bossue,  
Et comme les jeunes, danse mon singe.

La foule l'entourait et les gens accouraient toujours. Guikor y courut aussi, et tâcha en vain de percer la foule. Il allongea le cou, se dressa sur la pointe des pieds sans parvenir à voir ce qui se passait au milieu.

— Où viens-tu te fourrer, toi ! N'as-tu rien d'autre à faire, dit un kindo qui lui asséna un coup sur la tête.

Guikor soudain revint à lui et courut à la boutique.

8

Le soir, Guikor s'était blotti dans la cuisine. Sur son visage les larmes étaient encore humides, les gifles du patron lui brûlaient encore les joues, il avait encore dans les oreilles les cris de la maîtresse de maison, quand Vassal, l'apprenti du marchand, entra en sifflotant. Apercevant Guikor, il s'arrêta aussitôt et, affichant un air sérieux sur sa physionomie friponne, demanda :

— Tu t'es attardé au club, hein, espèce d'ours, ou bien on t'a retenu chez le Gouverneur pour une affaire urgente ? Guikor ne levait pas la tête.

— Réponds voir . . .

Guikor se taisait.

— Tu n'en sais rien, hein ? Où étais-tu ? Tu voulais mourir voir crever de faim ? Et si j'étais mort, hein ?

Parlant de la sorte, il s'approcha à petits pas, s'arrêta un instant et soudain lui cogna sur la tête. Guikor se protégea des deux mains et se serra contre le mur. Vasso levait le bras pour recommencer, mais on entendit au-dehors la voix du patron. Il venait.

— Eh bien ! tu vas voir ce qu'il va te passer, menaça Vasso.

« On va me tuer », pensa Guikor. Et le cœur du malheureux battit à tout rompre.

Le patron l'avait déjà assez battu à la boutique, et il se contenta pour cette fois de le priver de pain pour lui apprendre à en supporter les conséquences.

Le danger était passé.

Guikor se calma, bien que madame Nato continuât de crier.

— Pourquoi donc le gardes-tu ? Mets-le à la porte, et ce sera fini. . .

9

Guikor, pelotonné, la tête sous sa couverture, se faisait tout petit.

« Au clair de la lune, j'erre sans sommeil,  
Au clair de la lune, comme un vagabond » . . .

chantait Vasso en mangeant son pain. Guikor, enfoui sous sa couverture, le regardait de temps à autre à la dérobée.

Il n'avait rien mangé de la journée, on l'avait rossé, il avait pleuré toutes les larmes de son corps et maintenant il était là, couché, affamé, et n'arrivait pas à s'endormir.

— Hé ! comment ça va ? On dort mal le ventre creux, hein ? remarqua l'espiègle Vasso qui lui donna un bout de pain et du fromage. Tiens, prends ça, et mange-le en douce sous ta couverture, que le patron n'en sache rien.

Guikor s'empara du pain et du fromage, s'enfouit la tête sous la couverture et tout en mangeant en cachette, il songea. Il se souvint de la maison, des jours où il jouait librement dans les champs et mangeait à sa faim, des soirs où son père et sa mère se querellaient pour savoir s'il devait être placé en ville, et sa mère pleurait, ne voulait pas le laisser partir. . .

— Ah ! mère, ton cœur ne te trompait point, soupirait Guikor sous sa couverture, tout en mangeant le pain et le



fromage, l'oreille aux aguets, de peur de voir venir le patron.

Le lendemain matin, il se tenait de nouveau devant la porte de la boutique.

10

A la porte de la boutique, Guikor appelait à grands cris les chalands et faisait le boniment :

— Hé ! plus fort ! Tu as perdu ta voix ? Qu'as-tu à rester planté comme une souche ? As-tu avalé ta langue ?

— Par ici, messieurs-dames. . . , appelait Guikor.

A l'intérieur, on se tenait les côtes.

— On lui avait appris à tirer les clients vers la boutique. Et, souvent, attrapant un passant, il le tirait par le pan de son habit, brutalement, obstinément, et ne le lâchait plus tant que l'autre n'avait pas perdu patience. Puis il reprenait sa place et recommençait à crier.

Aux grandes chaleurs de l'été, fatigué de sa station à la porte de la boutique, il s'asseyait et s'endormait sur les paquets d'étoffe entassés devant la boutique.

Des garçons espiègles de son âge ou les voisins lui mettaient alors du tabac à priser sous le nez.

Il sursautait en éternuant.

Les marchands, abrutis de chaleur, ne demandaient qu'à se distraire. Quand au patron, après avoir ri tout son saoul, il lançait :

— Tu dors, animal, hein ? Crie donc !

— Par ici, messieurs-dames, par ici, criait Guikor.

11

Un jour que Guikor racolait les passants, il vit venir d'en face deux paysans. Il courut à leur rencontre et les embrassa.

— Hé ! mon garçon, je t'ai à peine reconnu. Comme tu es changé, dit tout étonné l'un des paysans et s'adressant à son compagnon :

— Bagho, l'aurais-tu reconnu ?

— Oui, à ses yeux, se vanta celui-ci.

Et de vrai Guikor était presque méconnaissable avec ses

visage tout émacié. Il était changé de sa personne autant que de ses habits.

— Hé, mon garçon, tu es devenu un homme, regarde donc comme il est mis, quel gaillard ! s'exclamaient les paysans avec une pointe d'admiration dans la voix.

— Hambo, lui, c'est vraiment quelqu'un ! On n'est rien auprès ! Tu vois ce qu'il a fait de son fils, tandis que les nôtres restent là-bas à garder les cochons. . .

Entre-temps Guikor posait des questions sans discontinuer :

— Comment va ma mère ? . . . Et les petits, comment vont-ils ? . . . Pourquoi mon père ne vient-il pas ? . . . La vache n'a-t-elle point mis bas ? . . . Qui donc est mort au village ? . . .

— Tout le monde va bien et ils t'envoient le bonjour, répondirent les paysans. Le Ghoukas des Soukans est mort et puis la vieille des Poudjours, les autres vont bien.

— Mais mon père, pourquoi ne vient-il pas ?

— Ton père veut bien, mais comment ferait-il ? Il est tout seul à travailler et il a toute la maison à garder. . .

— Mais ne m'ont-ils rien envoyé ?

— Que veux-tu qu'ils t'envoient quand ils n'ont rien, ne sais-tu donc pas comment on vit chez vous, surtout que cette année le pain a manqué ? Ton pauvre père arrive à peine à joindre les deux bouts, que peux-tu attendre d'eux ? Si tu as de quoi leur envoyer toi-même, fais-le. Ils ont les impôts à payer et pas un sou en poche.

— Quelqu'un de chez nous est peut-être tombé malade ?

— Non, mais seulement votre vache Fleurette est tombée et s'est tuée.

— Fleurette a crevé !

— Ta pauvre mère a tellement pleuré qu'elle en avait les yeux enflés.

L'un des paysans sortit une lettre de sa poche et la remit à Guikor en lui disant :

— Que peux-tu nous dire maintenant ? Nous, on ne pourra plus te voir, on va partir. Si tu as quelque chose à nous donner pour ta mère ou ta sœur, donne-le, on le remettra.

— Que puis-je leur envoyer, je ne gagne rien encore, mais. . .



— Mais quoi ? ...

— Je veux m'en aller avec vous. Et puis je veux revoir le village, et puis les miens, et ...

— Oh ! on te croyait devenu un homme sérieux. Peut-on dire chose pareille ? Ici, tu vis comme un seigneur. Avec des habits neufs, les pieds et les mains propres. Nous, on pensait déjà que tu nous aiderais à caser nos fils et voilà ce que tu nous dis. ... c'est bien le dicton :

« Le cochon a beau se rouler dans la soie, il préfère sa fange ».

Sur cette réprimande et ces bons conseils, les paysans lui firent leurs adieux et s'en allèrent.

Quand ils furent partis, Guikor se retira dans son coin et décacheta la lettre de son père.

« A mon cher fils Guikor,

En la ville de Tiflis.

« Nous sommes tous en vie et en bonne santé et te souhaitons la pareille, amen !

Api, Nan<sup>1</sup>, Zani, Mossi, Mikitch, Galo te saluent tous et pensent à toi, amen ! Guikor, notre bien cher fils, sache que nous avons bien du mal à vivre et qu'on exige de nous les impôts et nous n'avons pas de quoi payer, et puis que Nan et Zani n'ont rien à se mettre sur le dos et qu'on est bien malheureux. Cher Guikor, envoie-nous quelques roubles et donne-nous de tes nouvelles. Sache donc que Fleuret est crevée. »

Après avoir lu cette lettre, il resta pensif et inquiet, plein de tristesse. Ces lignes lui brûlaient le cœur : « Nan et Zani n'ont rien à se mettre sur le dos, on est bien malheureux. ...

— Crie donc, hé ! Qu'as-tu à rêver ? Ne vois-tu pas qu'ils sont partis ? cria-t-on de l'intérieur.

— Par ici, messieurs-dames, par ici, appelait Guikor à l'entrée de la boutique.

L'hiver vint. Un vent glacial mêlé de neige s'abattit sur la ville. Il est dans chaque rue, sifflant et hurlant. Il pou

---

1. Api et Nan, autres dénominations de papa et maman dans certaines régions d'Arménie.

chasse dans tous les coins les pauvres, les déguenillés, les vagabonds, les enfants abandonnés sans feu ni lieu.

Le vent trouva Guikor.

Dans sa pauvre blouse, à l'entrée de la boutique, il appelait.

— Par ici, messieurs-dames, par ici. . .

— Je viens, hurla avec un rire méchant le vent qui le transperça jusqu'aux os de son épée invisible.

Guikor, usé, le froid l'acheva. Il tomba malade.

13

Guikor était couché dans la cuisine du marchand. La vieille grand'mère venait le voir plusieurs fois par jour, en parlant toute seule, et lui demandait :

— Veux-tu quelque chose Guikor, mon petit garçon ?

— De l'eau. . .

La grand'mère lui donnait de l'eau. Le malade prenait le verre de ses mains tremblantes, buvait avidement et en redemandait.

— Celle-ci ne me rafraîchit pas, grand'mère, je veux boire l'eau glacée de notre source, grand'mère, je veux rentrer chez nous, je veux voir ma mère.

Le marchand Artem était plutôt ennuyé. Il courut de-ci, de-là et trouva enfin quelqu'un du village, pour faire dire à Hambo de venir. Quant à Guikor, il le fit mettre à l'hôpital de la ville.

Il y avait là beaucoup de malades alignés dans leurs lits. Ils gémissaient tristement et fixaient le plafond avec des regards impuissants.

Et parmi eux l'on coucha Guikor.

Son père le trouva là.

— Que t'est-il arrivé, Guikor mon enfant, dit Hambo d'une voix affligée.

Guikor brûlant de fièvre ne reconnut pas son père.

— Guikor, mon petit, je suis là, Guikor, mon chéri, je suis ton père. . .

Le malade n'entendait rien. Il criait dans son délire : Mikitch, Zani, papa, maman. . .

— Je suis là, Guikor, mon chéri, maman m'a envoyé pour te ramener à la maison, ne veux-tu pas ? Mikitch et Zani

t'attendent sur la route. Réponds-moi, Guikor, mon enfant.

— Par ici, messieurs-dames, par ici, cria le malade. Il prononça quelques paroles incohérentes, tout en riant dans son délire.

14

Deux jours plus tard, Hambo retournait au village.

Il avait enterré Guikor et s'en retournait. Il emportait sous son bras les vêtements de Guikor pour que sa mère y versât ses larmes.

On y avait trouvé dans ses poches une poignée de boutons brillants, des feuilles de papier de couleurs, des morceaux d'étoffe et quelques aiguilles, qu'il avait certainement ramassés et gardés pour sa sœur Zani.

Hambo marchait en songeant. Il ne s'était guère passé de temps depuis le jour où il était allé en ville avec Guikor par ces mêmes chemins.

A cet endroit, il avait dit :

— Api, j'ai mal aux pieds.

C'était sous cet arbre qu'ils s'étaient assis pour se reposer. Un peu plus loin, qu'il avait dit :

— Api, j'ai soif. . .

Et la source où ils s'abreuverent était là.

Tout, absolument tout, était à sa place, seul Guikor n'était plus.

Le lendemain, quand Hambo passait la montagne, au loin apparut le village.

A l'entrée du village Nan, Zani, Mikitch, Mossi attendaient, et le petit Galo, dans les bras de sa mère, appelait :

— Viens, hé ! Guikol, viens. . .

1895

(Traduit par Léon Mardirossian)

LA  
CONSTRUCTION  
DU  
CHEMIN  
DE  
FER

C'était en 1888, on venait à peine d'inaugurer la ligne de chemin de fer de Tiflis à Kars. Un soir, dans un des villages de Lori, nous devisions, assis sur des poutres dans la cour chez le vieux Ouhanès. Le vieux Ouhanès nous racontait comment avait commencé la construction du chemin de fer.

« Une année, notre Simon et moi nous coupions de l'osier dans l'oseraie d'en bas ». C'est ainsi qu'il racontait.

« Tout à coup on vit apparaître quelques hommes en chapeaux blancs qui s'en allaient en remontant la rivière.

Je dis : eh ! Simon !

Lui : quoi donc !

Je dis : il se passe quelque chose.

Lui : il ne se passe rien, ce sont des voyageurs, ils se sont peut-être égarés et vont retrouver leur chemin.

Je dis : non, il se passe quelque chose, tu le verras bientôt.

On alla voir. Sur le toit du moulin des Tersants on avait planté un piquet blanc.

Je dis : eh ! Simon !

Lui : quoi donc !

Je dis : tu vois maintenant ?

Lui : et qu'est-ce qu'il y a à voir ?

Je dis : tiens-toi bien, tu le sauras bientôt.

Il se passa quelque temps et un beau jour on lut dans les journaux que le chemin de fer allait passer par là.

Je dis : eh ! Simon !

Lui : quoi donc ?

Je dis : tu vois maintenant où je voulais en venir ? »

— Ah ! Tu aurais mieux fait de te taire, interrompit Ossep le chasseur.

— Pourquoi dis-tu cela, mon gars ? Quel mal y a-t-il dans un chemin de fer ? s'exclamèrent quelques paysans.

— Pas de mal, vraiment ? Dès que la machine est entrée dans la vallée, et qu'elle a sifflé, pas un cerf n'est resté, pas un chevreuil.

— S'il n'y allait que du cerf ou du chevreuil, pas de mal encore, mais moi-même, il est peut-être temps pour moi de disparaître, dit un pâtre, debout, appuyé sur son bâton. Quand je suis là-haut sur la montagne et que je regarde dans la vallée, et quand je vois qu'on fait sauter les rochers, mon cœur se serre comme celui d'un homme à qui l'on a égorgé l'enfant, sans qu'il puisse rien y faire.

— Oui, bien des choses vont périr, soupirèrent en chœur les paysans.

Ainsi commença la dispute sur le chemin de fer, pour savoir s'il allait faire du bien ou du mal.

Pendant qu'on en disputait, un des étrangers qui travaillaient à la construction du chemin de fer monta de la vallée et s'approcha de nous.

— Bonsoir !

— Dieu te garde, maître !

— J'ai besoin d'une mesure de farine, qui d'entre vous peut m'en vendre ? dit l'étranger en s'adressant à nous tous.

— D'où es-tu ? demanda le vieux Ouhanès.

— Je suis du pays ottoman.

— Ouhanès, demande-lui voir de quelle ville il est, par un paysan.

— Comment se nomme ta ville, ami ? demanda encore le vieux Ouhanès.

— Sivas.

— Si-vas, répéta le vieux Ouhanès, sur un ton significatif, en détachant les syllabes.

— Qu'a-t-il dit, Ouhanès ?

— Sivas. . .

— Ah ! Rien que ça, s'exclamèrent quelques paysans en riant et en battant des mains.

— Combien de mois de chemin y a-t-il jusque là-bas ? continua ses questions le vieux Ouhanès.

— Trois mois.



— Oh ! s'étonna-t-on en chœur.

— On t'en prie, frère lointain, assieds-toi et partage notre pain.

— Non, merci, je suis pressé. Qui d'entre vous peut me vendre de la farine, un peu de farine, que je m'en aille ?

— Fille, apporte une mesure de farine, cria le vieux Ouhanès près de la porte. Et verse à pleins bords.

L'une des brus apporta une mesure de farine et voulut la vider dans le sac, mais l'autre l'en empêcha.

— Qu'est ce que je dois. . . ?

— Verse-la d'abord dans ton sac.

— Non, je veux d'abord savoir le prix.

— Verse d'abord, tu le sauras ensuite, si c'est trop cher, il sera toujours facile de le vider.

L'étranger ouvrit son sac, la bru y versa la farine et se retira.

— Bien ! que vous dois-je à présent, demanda l'étranger en tirant sa bourse de sa poche.

— Rien, ami, absolument rien, on te l'offre, dans nos pays, on ne prend pas d'argent des étrangers pour le pain. Ce n'est pas la coutume. . . , dit le vieux Ouhanès qui se remit à fumer sa pipe.

L'étranger, un peu confus, essaya de refuser puis s'en alla.

Après son départ, il se fit un moment de silence, puis un paysan dit :

— L'autre jour, l'un d'eux est venu demander du yogourt. Les brus lui en donnèrent. Après avoir mangé, il se leva et en demanda le prix.

Je lui dis : le prix de quoi ?

Il me dit : du yogourt.

Je lui dis : mon ami, laisse-moi tranquille, ne parle pas de choses pareilles, sinon le lait de nos moutons va tarir. . .

— Eh bien ! Qu'y-a-t-il de bon à ça que tout un chacun vienne et mange et emporte tout sans rien payer ? Sais-tu combien de gens peuvent encore venir ? L'autre jour, c'est moi qui ai mesuré un boisseau de farine pour l'un d'eux. Où irons-nous ainsi ? dit le frère du vieux Ouhanès, se mêlant à la conversation.

— S'il vient, donne-lui-en encore, dit le vieux Ouhanès en relevant paisiblement la tête.



— Que ton foyer prospère, grommelèrent quelques vieillards.

— Ah ! non, merci ! repartit le frère. Vienne donc ce que tu peux, de Sivas ou d'ailleurs, il me faudra lui en verser une certaine mesure, comme si je travaillais pour eux. A celui qui vient dire bonjour, mille bonjours, et s'il a besoin de quelque chose, qu'il sorte son argent et paie. . .

Et l'on commença à discuter. Le vieux Ouhanès s'échauffa. Le brouhaha grandit.

Ou-ou-ou ! Le train sifflait. Il venait de faire irruption dans nos vallées.

1897

*(Traduit par Léon Mardirossian)*

## LE PARI

### 1

Là-bas, les monts se rencontrent et forment une gorge profonde qui s'appelle la Vallée Noire.

La Vallée Noire sépare les Arméniens des Turcs. D'un côté le montagnard Turc plante ses tentes et de l'autre, l'Arménien.

Mais la nuit, leurs iguites passent ce profond précipice et volent les uns aux autres moutons, chevaux, vaches ou buffles. Leurs bergers s'affrontent les pâturages et se battent à coups de bâtons.

Il arrive aussi, souvent, qu'un cri strident s'élève et couvre la montagne : « Avar ! »<sup>1</sup>. L'écho s'enfle et retentit dans la vallée et, tout d'un coup, des deux côtés, c'est l'alarme dans les campements.

### 2

Le turc Ghaptchohli avait dressé sa tente et s'était commodément installé de l'autre côté de la Vallée Noire. De là, d'un œil sévère et menaçant, il regardait les Arméniens, en face. Ses hommes étaient les voleurs les plus déterminés de ces montagnes.

Les hors-la-loi venaient se cacher auprès de lui et les bandes de brigands errant par ces montagnes trouvaient refuge chez lui.

---

1. *Avar !* : Alerte !

Un soir, allongé sous sa tente, il conversait avec ses hôtes habituels, des bandits renommés qui passaient les monts pour aller on ne sait où.

— Comment se fait-il que tes hommes n'exterminent pas les Arméniens d'en face ? s'étonne un Kurde parmi les hôtes.

— Ne les imagine pas tellement peureux, ces Arméniens répondit le maître du lieu.

— Ceux-là ?...

— Oui, ceux-là. Il y a parmi eux un pâtre qu'on appelle Tchadi. Je nomme iguite celui qui affrontera seul ce garçon.

— Bah ! s'exclama avec mépris le brigand piqué au vif. Que m'offres-tu, si cette nuit je fais en sorte qu'au matin la fumée d'en face ait cessé de monter ?

— Mon cheval bleu.

— Tope-là !

Ils topèrent et le pari était conclu.

La nuit, il fait terriblement sombre dans la Vallée Noire.

C'était pendant une de ces nuits noires. La pluie tombait monotone, sans discontinuer. Le campement des Arméniens dormait. De temps en temps, les bergers s'interpellaient « Hé ! hé ! » pour faire savoir qu'ils veillaient.

A un certain moment de la nuit, on entendit un piétinement auprès des tentes. Les chiens se dressèrent et bondirent, les moutons effrayés, se mirent à bêler, les chevaux s'enfuirent, le bétail se dispersa dans tous les sens. « Avar ! » clamaient les bergers, les fusils partirent. Tous ces bruits, ces cris, ces coups de feu s'ajoutant au grondement de l'eau et des nues dans l'obscurité faisaient de cette nuit une vraie nuit d'enfer.

— Ils ont attiré les chiens, gardez le campement, hurle Tchadi, le berger géant.

— Ils ont attiré les chiens, répéta-t-on de toutes parts et une peur sombre s'empara du campement. Dans les montagnes, chacun sait bien ce que signifie « attirer les chiens ».

Les voleurs pénètrent toujours dans le campement à un ou deux et sèment la panique parmi les moutons, les chèvres.

vaux et les bœufs. Les chiens excités bondissent, et ainsi, en les faisant aboyer, ils les éloignent. Puis aussitôt leurs complices tombent sur le campement bouleversé et sans chiens et, dans le tumulte et l'obscurité, enlèvent le bétail.

Ce fut bientôt la seconde attaque, le combat s'engagea, les fusils partirent dans une mêlée confuse et toute la vallée en retentit.

La nuit était impénétrable. La lueur des éclairs illuminait parfois, un court instant, ces scènes terribles, mais les yeux de l'homme ne pouvaient rien distinguer dans ce chaos. Seules les détonations des fusils indiquaient la direction de la poursuite. Et le vacarme des bergers qui criaient : « Attrapez-les, attrapez-les ! »...

Ce bruit, peu à peu, s'éloigna, s'éteignit et l'on n'entendit plus rien.

La pluie battait le sol avec un bruit monotone et l'orage grondait sourdement.

5

Au petit jour, les pâtres revinrent. On les entendait au loin dans le brouillard épais parler et rire joyeusement. Ils ramenaient tout le bétail intact, qu'ils remirent aux montagnards. Puis ils s'assemblèrent sous la tente de Tchadi pour manger.

Ils avaient rapporté avec eux le bonnet d'un Kurde, un bouclier et un sabre.

Le bruit se répandit aussitôt que les gars avaient tué un Kurde et les montagnards, curieux, pénétrèrent dans la tente ou se tinrent sur le seuil.

La mère de Tchadi, tout en préparant à dîner sur le feu pour les bergers affamés, murmurait :

« Hé ! fils, il a une mère lui aussi.

Hé ! fils, sa mère doit l'attendre sur le chemin.

Hé ! fils, elle dira, mon fils ne revient pas.

Hé ! fils, elle attendra et lui ne reviendra plus ».

Quelques autres femmes mêlaient leurs voix à la sienne en hochant la tête. Cependant que les bergers racontaient aux montagnards l'histoire telle qu'elle s'était passée.

— On les a cernés de toutes parts et poussés jusque dans une gorge. Là, quand ils se sentirent pris, ils abandonnèrent le butin et s'enfuirent chacun de son côté. J'en acculai un

contre les rochers. Une fois là, il se retourna brusquement en brandissant son sabre et se rua sur moi : « Sauve-toi ou je te coupe en deux ! » Comment donc qu'il me coupe en deux ? Je fis tourner mon bâton et lui assénai un grand coup.

— Ah ! bravo, s'exclamèrent les montagnards.

— Il s'écroula comme une masse, conclut Tchadi.

— Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! clamèrent joyeusement les montagnards.

6

Quelques semaines s'écoulèrent. Un jour, les chiens aboyèrent. On sortit pour voir, c'était un vieux Kurde qui criait d'en bas.

— Que veux-tu donc, vieillard ?

— La tente du berger Tchadi, dit le Kurde.

On l'amena à la tente de Tchadi. Tchadi offrit à manger à hôte. Ils parlèrent de choses et d'autres jusqu'à la fin du repas. Quand le vieillard eut fini de manger, Tchadi demanda :

— Dieu soit loué, quelle affaire t'a amené ici ?

— Il y a de cela quelques semaines, a-t-on tué un Kurde ici ? demanda le vieillard.

— Oui, répondit le berger.

— On dit que c'est toi qui l'as tué.

— On dit vrai.

— Je suis son père, dit le vieillard. Je suis venu pour te laver de son sang. Tu ne l'as pas tué sur son chemin, tu ne l'as pas tué au milieu de ses moutons, tu ne l'as pas tué chez lui. . . Combien de fois ne lui ai-je pas dit : « Mon fils renonce à ce chemin impur, éloigne-toi de tes compagnons. Les autres ne travaillent pas pour toi. » Il ne m'écouta pas. Peut-être était-ce écrit dans son destin, dit le Kurde qui baissa la tête et se tut.

— Reste fidèle à ta croyance, puisque tu parles juste, dirent en chœur les montagnards et ils firent silence également aussi.

— Que ce sang te soit léger, s'exclama le vieillard, seulement la mère, tu comprends, c'est une mère — elle ne s'apaise pas. . . Donne-moi ses vêtements que je les emporte, et

pleurera sur eux, son cœur en sera soulagé et sa douleur s'apaisera.

Tchadi apporta le bonnet couvert de sang, le bouclier et le sabre, et remit le tout au vieillard, il lui fit don d'une brebis, le fit passer devant les chiens et l'accompagna jusqu'au bout du campement.

— Adieu, mon fils, dit le vieux Kurde en prenant congé.

— Adieu, vieillard !

1908

*(Traduit par Léon Mardirossian)*



MON  
AMI  
NESSO

I

Nous étions un groupe d'enfants, de camarades. En d'un même village.

Il n'y avait pas d'école ni de leçons, ni d'éducation. Nous étions absolument libres et nous jouions. Comme nous jouions ! Et comme on s'aimait les uns les autres, et comme on s'était habitué les uns aux autres ! Quand nous avions faim nous courions prendre un morceau de pain dans la huche, un morceau de fromage dans le pot à fromage et on se pressait de se retrouver. Les soirs on se rassemblait bruyamment, on se disait des choses drôles, on se racontait des contes.

Nous avions un camarade, du nom de Nesso. Il connaissait tant et tant d'histoires qu'on n'en voyait jamais la fin. Durant les nuits de lune on prenait place sur des poches dans la cour de notre maison et on fixait, émerveillé, le visage inspiré et embelli de Nesso. Et il racontait les histoires de feu, la Colombe d'émeraude, le Monde de la Lumière et de la Nuit.

— Nesso, cher Nesso, conte-nous maintenant la légende du Roi Kour et puis la légende de la Colombe du monde et puis celle du Chauve et du Pelé.

II

Il arriva qu'un jour au village on ouvrit une école et on me mit à l'école, en même temps que vingt à trente enfants. On demandait trois roubles par élève et par an. Et

cette raison bon nombre d'enfants dont les parents ne pouvaient payer ces trois roubles, restèrent dans la rue. La plupart de mes camarades en furent et parmi eux, Nesso.

C'était la première fois qu'on se séparait les uns des autres et c'étaient l'école et le maître qui nous séparaient. C'était la première fois qu'on se rendait compte que l'un était riche, que l'autre était pauvre. J'ai encore dans les oreilles les cris de pleurs de Nesso qui se roulait par terre devant la porte de la maison en hurlant qu'il voulait aller à l'école lui aussi. Et j'ai encore dans les oreilles la voix de son père qui disait : « N'y en a point, point du tout, d'où les prendre ? Si j'avais trois roubles je vous achèterais du pain, vous avez tous le ventre creux. N'y en a point. . . »

Nesso et tous les camarades de mon âge exclus de l'école venaient se rassembler devant la porte à nous regarder, mais le maître le leur interdisait et les chassait. Ils nous empêchait même de jouer avec eux à l'heure de la récréation, en disant que les enfants étrangers à l'école n'avaient pas le droit de se mêler aux jeux des élèves. Ils allaient alors s'asseoir dehors le long du mur de l'école en attendant la fin de la classe et nous repartions ensemble.

Peu à peu, au cours de la première année d'école, je me fis de nouveaux camarades. Nesso et les autres ne venaient déjà plus, à la fin de cette année, s'asseoir le long du mur de l'école pour m'attendre.

### III

Après deux années de classes à l'école du village, mon père m'emmena au bourg voisin et me fit admettre à l'école du lieu. C'était déjà un tout autre monde. Les maisons étaient blanches avec des toits rouges, les gens étaient bien mis et propres, l'école était grande et belle avec non pas un seul maître, comme au village, mais plusieurs et même des maîtresses, ce qui était nouveau pour moi et bien étonnant, mais tout de même très agréable.

On me changea mes habits et me vêtit à la manière du lieu et de l'école. Je mis donc des habits de citadin, de beaux habits propres et, métamorphosé, je retournai au village aux premières fêtes.

Nesso et mes anciens camarades, ayant appris mon retour vinrent dès le matin tourner en rond autour de notre maison en jetant des coups d'œil par-dessus le mur.

Je sortis pour les rejoindre. Je ne sais plus comment se salua. Je me souviens seulement qu'ils n'avaient plus à moi la spontanéité et le sentiment de camaraderie d'autrefois. Leur attention fut attirée avant tout par mes habits. Nesso se tournant vers les autres décocha même un trait de propos de ma blouse courte d'écolier. « C'est presque comme qui dirait une pie à la queue coupée ». Tout le monde était fort vexé, mais je ne dis rien. Puis Nesso passa la main sur mon habit et les autres firent de même en s'étendant de la douceur du tissu. Ce jour-ci, pour la première fois, je fis attention à leurs habits et remarquai comme ils étaient sales et déchirés. Et, en général, tout notre village me parut misérable et sale.

#### IV

Deux ans plus tard, mon père fit encore changer de lieu d'école et je me trouvai dans une grande école, dans une grande ville. . . Quand j'en revins, mes anciens camarades qui étaient déjà de grands garçons, me saluèrent comme les autres paysans et tout comme ceux-ci se tinrent à l'écart. Une fois seulement, dans la conversation, quand on me demanda si je me rappelai nos lectures en commun, Nesso lui aussi : « Te souviens-tu qu'on se racontait des histoires assis sur les poutres près de votre porte ? »

— Oh ! si je me souviens ; puis-je donc l'oublier ? C'est l'un de mes meilleurs souvenirs d'enfance, répondis-je.

Nesso parut s'en réjouir, mais resta toujours étrangement lointain.

Et quand il fallut retourner en ville, il arriva qu'on lui donna pour moi le cheval du père de Nesso.

Nesso devait suivre le cheval à pied. Quand on se mit en route, moi à cheval, Nesso à pied, derrière le cheval, dans ses haillons et ses sandales de peau cachant mal ses pieds, je ne pus le supporter. Après un bout de chemin je dis à Nesso que je préférerais marcher et je descendis de cheval. On continua la route ensemble, à pied ou en selle tour à tour. Nesso fut heureux, mais je m'aperçus qu'il n'attribuait pas

conduite à mes bons sentiments, y voyant surtout un signe de bêtise. Je m'en attristai intérieurement, mais une plus grande déception m'attendait encore.

En chemin on fit halte pour se reposer et casser la croûte. Pour manger la pastèque je sortis mon couteau de poche et le donnai à Nesso pour qu'il s'en servit à la couper. Quand on se remit en route le couteau avait disparu. Nesso assurait qu'il me l'avait rendu et que je l'avais mis dans ma poche. Quoique sachant bien qu'il ne me l'avait point rendu, je fouillais quand même mes poches et nous poursuivîmes notre chemin.

J'étais sûr qu'il avait fait main basse sur mon couteau — plus tard, d'ailleurs, on le vit dans ses mains. J'en avais lourd sur le cœur, non d'avoir perdu le couteau mais quelque chose de bien plus cher et que Nesso ne pouvait comprendre.

Arrivés à destination, j'achetai de quoi lui faire une blouse que je lui offris en sus de la location du cheval, mais alors, il me lança : « Et le pourboire, hein ? »

J'eus affreusement honte et je lui donnai aussi un pourboire. Et, plus tard, chaque fois que je me souvenais de mon enfance et des soirs où, au clair de lune, notre petite bande assise sur les poutres écoutait Nesso raconter ses histoires, mon cœur, chaque fois, s'emplissait de chagrin et de regret.

## V

— Nesso est pauvre... Nesso est illettré... Nesso est accablé des misères de la sombre vie des paysans... S'il avait pu aller à l'école lui aussi, s'il avait pu étudier, s'il avait eu une vie assurée, il serait un autre homme, peut-être meilleur que moi-même.

C'est ce qui me vient à l'esprit quand je pense à Nesso, et je m'efforce de le justifier, de l'élever à mes yeux et de l'aimer encore comme je l'aimais autrefois. Je veux toujours l'avoir devant les yeux et dans mon cœur, tel qu'il était ces soirs-là au clair de lune, sous les étoiles, mais cela est désormais impossible, une autre image surgit aussitôt, une image qui me fait honte et m'opresse.

J'avais déjà terminé mes études et j'étais un homme entré dans la vie. Je retournai un jour au village et je me rendis sur la place. Un attrouplement bruyant s'était formé.

Au milieu de la place était Nesso, lié à un poteau, la tête basse.

On me dit qu'il avait commis un vol. J'intercédaï pour lui et on le lâcha. Mais je le revois toujours attaché au poteau sous le soleil brûlant, la tête basse, les habitants du village le huant.

Dans notre village, le vol était chose habituelle comme d'attacher les voleurs au poteau ou de les battre, mais ce tableau ne s'efface pas de mon souvenir pas plus que Nesso enfant, Nesso qui nous contait des histoires aux nuits de lune. Nesso pur et naïf, Nesso, mon ami d'enfance.

1914

*(Traduit par Léon Mardirossian)*

# Contes





# NAZAR LE BRAVE

## I

Jadis vivait un pauvre homme, du nom de Nazar. Il était laid, paresseux, sale et peureux, tellement peureux qu'il n'osait pas mettre le bout de son nez dehors, même en plein jour. Aussi, ne se séparait-il jamais de sa femme et la suivait comme son ombre. Il sortait avec elle, rentrait avec elle, se déplaçait avec elle-même à l'intérieur de la maison.

Les voisins l'appelaient, à juste titre, Nazar le Peureux.

Un soir, alors que la lune brillait de tout son éclat, notre Nazar suivit sa femme qui voulait prendre l'air devant la porte de leur maison.

Il regarda le ciel, les étoiles, la lune, et soupira :

— Quelle superbe nuit ! Une nuit faite pour attaquer les caravanes. Tu sais, femme, cela me donne envie d'aller couper le chemin des caravanes du chah, et de ramener à la maison tous leurs trésors de légende. . .

La femme, impatiente, coupa court à ces rêveries :

— Rien que cela ! Tais-toi, pauvre bougre, calme-toi. Voyez un peu ce brigand de grands chemins !

Nazar se fâcha :

— Méchante femme ! Pourquoi ne me laisses-tu pas partir ? Pourquoi veux-tu m'empêcher de faire des exploits ? Quel homme suis-je donc pour laisser une femme parler ainsi en ma présence ?

La femme, excédée, et pour donner à son mari une bonne leçon, rentra dans la maison, en ferma la porte, et cria de l'intérieur :

— Puisque tu en as tellement envie, vas-y ! Rien ne t'empêche ; personne ne te retient. Va donc faire le brigand et ramener des trésors !

Nazar, resté seul, en pleine nuit par-dessus le marché, oublia aussitôt ses beaux rêves et, tremblant de peur, supplia sa femme de le laisser rentrer. Mais ni ses supplications, ni ses gémissements ne purent émouvoir sa femme, qui laissa la porte fermée et alla se coucher.

Nazar, au comble de la terreur et du désespoir, alla s'accroupir au pied d'un mur en attendant qu'il fasse jour et que sa femme consente à le laisser entrer chez lui.

Au petit matin, Nazar était toujours à la même place, transi de peur.

La journée s'annonçait chaude. Les mouches se posaient librement sur le nez et le visage sales de Nazar, qui, aussi paresseux que peureux ne se donnait même pas la peine de les chasser.

Mais à un moment donné les mouches enhardies devinrent si gênantes que Nazar souleva sa main, pan... un bon coup sur le visage, et plusieurs mouches tombèrent à ses pieds, tuées nettes.

Nazar n'en revenait pas. Il voulut les compter ; mais n'y parvenant pas, décida qu'il devait y en avoir au moins un millier.

— Eh bien !... Je suis un homme aussi fort, et je n'en savais rien ! Moi, qui, d'un seul coup, peux tuer mille être vivants, qu'est-ce que je fais ici à vivre auprès de cette méchante femme ?...

Et Nazar s'en alla tout droit trouver le curé du village qui lui raconta son exploit et lui expliqua qu'il ne voulait plus rester avec sa femme ; il avait décidé de s'en aller ; seulement, pria-t-il, il faut que le curé écrive noir sur blanc ce que lui, Nazar, avait accompli.

— Un exploit pareil ne doit pas rester inconnu ; il faut que les gens le sachent, le lisent, le comprennent.

Le curé, homme qui avait le sens de l'humour, prit un bout de chiffon et inscrivit dessus :

### L'INVINCIBLE HEROS, NAZAR LE BRAVE, FRAPPE UN COUP, TUE UN MILLIER.

Nazar remercia le curé, s'empara du chiffon qu'il fixa tel un étendard, sur un bout de bois, ajusta à sa ceinture une vieille épée rongée de rouille, sauta sur l'âne d'un voisin et s'éloigna du village.

## II

Tout à sa joie et à la fierté que lui inspirait son exploit, il ne se rendait pas compte qu'il s'était complètement éloigné de son village et avançait sur des sentiers inconnus.

Lorsqu'il retourna la tête et s'aperçut que le village avait disparu de sa vue, la peur le reprit. Pour se donner du courage, il commença à parler tout seul, à chanter, à s'en prendre au pauvre âne. Plus il s'éloignait, plus sa peur augmentait. Et plus sa peur augmentait, plus il criait, hurlait. L'âne, énervé, commença à braire.

Ainsi précédés de tout ce bruit, Nazar et son âne pénétrèrent dans un bois. Là, la peur de Nazar se transforma en épouvante. Il lui semblait que derrière chaque arbre et buisson un animal sauvage le guettait pour bondir sur lui. Il hurlait de toutes ses forces. L'âne braillait encore plus fort. Le bruit qu'ils faisaient à eux deux était si assourdissant que les pauvres oiseaux et autres bêtes inoffensives du bois s'enfuirent affolés.

Juste au même moment, un pauvre paysan, tenant son cheval par la bride, traversait le bois dans le sens opposé.

Les hurlements ahurissants qui parvinrent à ses oreilles le glacèrent de terreur.

— Ça y est ! pensa-t-il ; ce sont les bandits ! Oh ! mon Dieu, que vais-je faire maintenant ?

Et abandonnant son cheval, il fit demi-tour et s'enfuit à toutes jambes.

Nazar et l'âne, hurlant, criant, braillant, arrivèrent à hauteur du cheval qui semblait les attendre. Sans même réfléchir à ce qu'il faisait, Nazar descendit de l'âne, monta sur le cheval, brandit son étendard et continua son chemin.

## III

Combien de temps trotta-t-il ainsi, Dieu seul le sait. Ce qui est certain c'est qu'il finit par arriver à un village inconnu.

Il se demandait où il pouvait bien trouver à se loger, lorsque, d'une maison bien éclairée, lui parvinrent les sons joyeux d'une musique et le bruit de conversation de convives pleins d'entrain.

Le cheval, qui lui aussi avait entendu tout cela, dirigea ses pas vers cette maison.

C'était une noce.

Nazar mit pied à terre, poussa timidement la porte, et d'une voix mal assurée dit à l'assistance :

— Bonsoir !

— Oh ! bonsoir, entrez, entrez, entrez donc.

Les convives l'entourèrent, le firent entrer et asseoir à la tête de la table, lui donnèrent à boire et à manger ce qu'ils avaient de meilleur.

En Arménie, c'est la coutume, un étranger qui arrive en pleine fête, est considéré comme un invité envoyé par Dieu.

Après lui avoir fait les honneurs de la table, les convives voulurent savoir qui était cet étrange voyageur. Celui qui était assis tout à fait à l'autre bout de la table le demanda à son voisin de droite, ce dernier le demanda à son autre voisin, et ainsi de suite, le courant de la curiosité monta jusqu'au curé assis à côté de Nazar. Le curé, aussi discrètement qu'il put le faire, se pencha en avant, en arrière, et finit par déchiffrer l'inscription écrite sur l'étendard :

L'INVINCIBLE HEROS, NAZAR LE BRAVE,  
FRAPPE UN COUP, TUE UN MILLIER.

Il lut et, dominant avec peine sa frayeur, transmit sa découverte à son voisin de gauche. Celui-ci la répéta à son autre voisin, et ainsi de suite ; dans quelques instants tout l'assistance sut que le nouveau venu n'était autre que

L'INVINCIBLE HEROS, NAZAR LE BRAVE,  
qui FRAPPE UN COUP, TUE UN MILLIER.

— Ah ! mais je ne me trompe pas, c'est Nazar le Brave s'exclama un vantard éhonté ; il a tellement changé que je ne l'ai pas reconnu tout de suite. . .

Et il se trouva des gens qui racontèrent aux autres les exploits de Nazar, lui rappelèrent les vieux jours passés en tel ou tel endroit, dans telles ou telles circonstances.

— Mais comment se fait-il qu'un homme pareil se promène tout seul, sans serviteurs ni escorte ? demandaient les plus naïfs.



— C'est son habitude. Il n'aime pas s'encombrer de serviteurs. Une fois je lui en demandai la raison. « Pourquoi m'emcombrer de serviteurs ? Le monde entier est à mon service », répondit-il.

— Et comment se fait-il qu'il n'ait même pas une épée convenable. Il pourrait quand même trouver mieux que ce bout de fer rouillé.

— Justement, tout le mérite est là. N'importe qui peut tuer avec une épée tranchante. Autre chose est de se distinguer avec une épée rouillée. Vous imaginez-vous la force qu'il peut avoir dans les bras ?

Et les convives étonnés, charmés, se levèrent comme un seul homme pour boire à la santé de Nazar. Il s'y trouva même un lettré qui prononça un discours : « Depuis longtemps, dit-il, nous te connaissions par ta grande renommée ; nous désirions voir ton visage aimé. Aujourd'hui Dieu a exaucé nos vœux, et nous avons le grand, l'inestimable honneur de t'avoir parmi nous. . . »

Nazar écoutait, soupirait et hochait la tête.

Et chacun pensait comprendre le sens profond caché derrière ces soupirs et ces hochements de tête. . .

Le musicien du village, inspiré, composa sur le champ une chanson ; il y était dit que l'Invincible héros, Nazar le Brave est la gloire du pays, le champion des faibles et des opprimés, qu'il n'a qu'à prononcer un mot pour que le peuple le suive comme son roi. . .

En sortant de la noce, les convives excités par le vin et par tout ce qu'on leur avait raconté sur notre héros, répandirent partout la nouvelle de son arrivée, répétèrent ses extraordinaires exploits, décrivirent son aspect formidable.

Et partout les nouveaux-nés furent baptisés du nom de Nazar.

#### IV

En sortant de ce village accueillant, Nazar remonta sur son cheval et continua son chemin.

Après plusieurs heures de trajet, il arriva sur une plaine verdoyante, et comme il éprouvait le besoin de se reposer un peu, descendit de cheval, le laissa paître à son aise, piqua son étendard dans le sol, s'allongea à son tour, et s'endormit.



Par le plus grand des hasards, il se trouva que ce plaine appartint à sept frères géants et bandits redoutés dont la citadelle s'élevait non loin de là, sur une colline.

Du haut de leur maison les sept frères virent qu'un homme s'était introduit dans leur fief. Ils s'étonnèrent fort du courage de cet individu qui, sans crainte de leur renommée, avait osé y venir tout seul, s'endormir, et laisser paître son cheval.

Ils allèrent tous les sept voir de plus près qui cet intrépide pouvait être.

Ils s'approchèrent de Nazar qui continuait à dormir paisiblement. Soudain ils virent l'inscription sur l'étendard :

L'INVINCIBLE HEROS, NAZAR LE BRAVE,  
FRAPPE UN COUP, TUE UN MILLIER.

— Oh ! là là . . . C'est Nazar le Brave ! murmurèrent les géants, qui en restèrent comme pétrifiés.

C'est que les histoires répandues par les convives de noce étaient parvenues jusqu'à leurs oreilles.

Les sept frères, transis de peur et sans oser interrompre le sommeil de ce redoutable personnage, attendirent respectueusement son réveil.

Quelques heures après, celui-ci ouvrit enfin les yeux et crut vivre un cauchemar . . . Sept géants, armés jusqu'aux dents, debout autour de lui . . . C'était plus fort qu'il ne pouvait en endurer. En un clin d'œil il fut debout et pâle comme une feuille d'automne, tremblant de tout son être, alla se réfugier derrière son étendard.

Les géants qui le virent pâlir et trembler ainsi, pensèrent avec effroi que c'était de colère que Nazar tremblait. Ils crurent un instant que leur dernière heure avait sonné, que Nazar ne ferait d'eux qu'une bouchée. Il se jetèrent sur ses pieds et le supplèrent :

« O ! Invincible héros, Nazar le Brave, qui frappe un coup, et tues un millier,

Nous connaissons ta redoutable renommée et aspirions à te voir en chair et en os. Nous voilà comblés de joie. Nous les sept frères, sommes tes humbles serviteurs. Notre citadelle, là-haut, sur la colline, notre belle sœur qui s'y trouve, sont à ta disposition. Fais nous l'insigne honneur de goûter notre hospitalité ».

En entendant ces paroles, le souffle et les couleurs de Nazar lui revinrent. Il s'approcha de son cheval ; un des géants tenait la bride. Nazar se hissa dessus. L'un des frères s'empara de l'étendard et marcha en tête, tandis que les six autres entouraient le cheval de leur illustre hôte. Le cortège se dirigea vers la citadelle.

Dès lors, les sept frères ne jurèrent plus que par Nazar. Ils en parlèrent tant et en firent tellement l'éloge que leur belle sœur tomba amoureuse de Nazar. . .

## V

En ces jours, un tigre avait fait son apparition dans le pays dont la population vivait dans l'effroi. Les gens n'osaient plus sortir de chez eux, de peur de se faire dévorer par le tigre.

L'arrivée de Nazar fit naître un grand espoir dans les cœurs de ces pauvres gens. S'il y avait sur terre un seul homme capable de les délivrer de ce fléau, c'était bien Nazar le Brave !

Celui-ci, dès qu'il entendit parler d'un tigre en liberté, eut si peur, qu'il se précipita dehors, bien décidé à s'enfuir de ce pays pour rentrer chez lui.

Mais les témoins de cette scène donnèrent une toute autre explication à la hâte de Nazar. Ils crurent que sans plus perdre une seconde, il voulait trouver le tigre et le massacrer.

Sa belle fiancée (car entre-temps Nazar s'était fiancé à la sœur des sept géants) courut vers lui, l'arrêta, le supplia pour qu'il prît au moins des armes.

Les gens s'empressèrent, lui apportèrent armes et armures, le hissèrent sur son cheval et le laissèrent partir accompagné de leurs bénédictions.

Une fois sur le cheval, Nazar le fit galoper aussi vite que possible et ne l'arrêta qu'une fois arrivé dans un bois. Là, il mit pied à terre et grimpa sur un arbre, pensant qu'il serait plus à l'abri sur les branches de l'arbre que sur le dos de son cheval. C'est qu'il ne tenait pas du tout à se trouver nez à nez avec le redoutable tigre.

Mais par malchance, le tigre choisit justement cet arbre-là pour s'allonger un peu à son ombre. Nazar, éperdu de

terreur, s'évanouit et plouf... tomba sur le dos du tigre. C'est le dernier, surpris et ahuri à son tour, bondit et fonça en avant comme une flèche avec, collé sur son dos, notre héros Nazar.

Les gens qui virent ce tableau, pensaient rêver.

— Ohé ! Regardez Nazar le Brave qui a fait du tigre sa monture ! Allons les gars ! Venez ! Courage ! Tuons le tigre !

Et tous ensemble, tuèrent le tigre.

C'est seulement quand il vit le corps de la bête allongé par terre, que Nazar retrouva ses esprits et sa langue s'éleva :

— Mais pourquoi avez-vous tué ce pauvre animal. Pourquoi peine avais-je trouvé une monture à ma convenance... ?

La nouvelle de cet exploit parvint vite à la citadelle. Hommes, femmes, enfants, fiancée en tête, vinrent à sa rencontre, le portèrent en triomphe, chantèrent sa bravoure.

Par la même occasion on célébra les noces de Nazar et de sa belle fiancée. Noces fastueuses auxquelles fut invitée toute la population du pays, et qui durèrent sept jours et sept nuits.

## VI

Le bruit des chants et des festivités était si fort qu'il parvint jusqu'au pays voisin dont le roi convoitait depuis longtemps la main de la belle épousée.

Le prétendant évincé, au comble de la fureur, leva une armée et marcha sur les sept frères pour leur faire payer cher leur mépris à son égard.

Ceux-ci allèrent trouver Nazar, le mirent au courant de la situation, plièrent genoux devant lui et l'ayant déclaré leur commandant en chef, attendirent ses ordres.

Le seul nom de guerre suffit pour remplir Nazar de terreur. Il bondit vers la porte, voulant s'enfuir de ces lieux pour rentrer dans son village et se mettre sous la protection de sa première femme.

Mais les gens crurent encore une fois qu'il voulait voler tout seul à la rencontre de l'armée ennemie. Ils se précipitèrent, l'arrêtèrent, lui conseillèrent de s'armer et de ne pas aller à la guerre ainsi, tout seul.

Ils lui apportèrent des armes, lui firent endosser une armure. Sa jeune épouse supplia ses sept frères d'empêcher

Nazar de commettre des imprudences mû par sa fureur contre les ennemis. Elle les supplia de le bien entourer, de le lui ramener sain et sauf.

En quelques heures, toute l'armée et la population étaient déjà au courant de cette nouvelle preuve de bravoure sans bornes de Nazar. Les espions ennemis faufiletés parmi la population en transpirent les détails aux leurs :

« Nazar le Brave voulait se battre tout seul contre notre armée. Il en fut empêché in extremis ; il a heureusement pu être maîtrisé. Maintenant il fonce sur notre armée entouré de ses soldats ».

Arrivés sur le champ de bataille, les soldats du camp de Nazar, fiers de l'exemple de leur chef, criaient à tue-tête :

— Vive Nazar ! Mort à l'ennemi !

Le nouveau cheval de Nazar, seul être clairvoyant dans toute cette mêlée, s'apercevant très vite qu'il avait affaire à un cavalier inexpérimenté, hennit d'énervement et fonça tout droit sur l'armée ennemie.

Les soldats de Nazar interprétèrent cela comme le signal d'une attaque générale et foncèrent à leur tour. Nazar, suspendu au cou de son cheval, se rendant compte qu'il serait bientôt obligé de lâcher prise, étendit sa main pour s'accrocher au passage à une branche d'arbre. Mais la chance voulut que ce fût un arbre pourri. Nazar se retrouva donc sur ses deux pieds avec un tronc d'arbre dans les bras.

L'armée ennemie, qui déjà connaissait la renommée de Nazar, vit de ses propres yeux ce nouvel exploit : Nazar voulait les balayer avec un tronc d'arbre déraciné par lui-même.

Il est impossible de décrire l'affolement qui s'en suivit. Les ennemis jetèrent bas leurs armes et n'eurent plus qu'une seule idée en tête : s'enfuir au plus vite.

Ceux qui se trouvaient en première ligne furent massacrés ce jour-là. Ceux qui avaient réussi à s'enfuir, revinrent le lendemain pour faire acte de soumission.

Nazar fut escorté, porté en triomphe jusqu'à son château. Sur son passage, les arcs de triomphe, les bouquets de fleurs, les vivats, les discours ne se comptaient plus. Les femmes voulaient baiser sa main, les hommes l'ovationnaient ; de tous les côtés les délégations affluaient.



D'un commun accord, le peuple le proclama roi. Tous ses nouveaux sujets se disputèrent l'honneur d'aller plus tôt à genoux devant lui.

Devenu roi, Nazar fit de ses sept beaux-frères ses ministres. Et de conquête en conquête, il se trouva un beau jour à la tête du monde entier.

On dit qu'à ce jour Nazar le Brave vit et règne encore. Et chaque fois qu'en sa présence on parle de bravoure, d'intelligence, de génie, il sourit et répond :

— La bravoure ? L'intelligence ? Le génie ? Laissez-moi rire. Tout cela n'est rien. L'essentiel c'est d'avoir de la chance. En avez-vous ? Eh bien ! ne vous souciez de rien et amusez-vous.

Et l'on dit qu'à ce jour, Nazar le Brave s'amuse et règne sur le monde. . .

1908

*(Traduit par C. Der Melkonian)*

## LE CHASSEUR MENTEUR

Par le baptême de mon père, par la naissance de ma mère, nous partîmes chasser, un jour, à cinq ou six, armés de couteaux et de fusils. Il y avait Hadi, Houdi, Tchadi, Mati, mon père et moi. Nous partîmes chasser.

Par monts et par vaux, nous marchions droit ; quand il y avait du gibier, nous marchions en silence ; quand il y avait danger, nous marchions courbés.

Nous marchâmes et marchâmes peu ou prou, et nous aperçûmes soudain trois lacs, deux de ces lacs étaient secs et le troisième n'avait point d'eau. Et puis, oho ! nous regardâmes de plus près, dans le lac sans eau, il y avait trois canards blancs qui nageaient et s'ébattaient, deux des canards étaient morts, le troisième point ne vivait.

- Hadi, tire donc !
- Je n'ai pas de fusil.
- Houdi, tire donc, vas-y !
- Je n'en ai pas non plus !
- Tchadi ! Mati !
- Nous n'en avons pas non plus.
- Alors que faire ?

Mon père tenait à la main un fusil long et court, gros et mince. Il s'enhardit, visa et puis... pan ! ... il tira. Quand il tira, moi je frappai, comme je frappai, le canard par terre s'étala, les ailes étendues, long comme ça.

- Hadi, ton couteau.
- Je n'en ai pas.
- Houdi, le tien. . .



- Je n'en ai pas non plus.
- Tchadi ! Mati !
- Nous n'en avons pas non plus.
- Alors, que faire ?

Mon père en a un, mais qui ne coupe pas.

Nous sortîmes ce couteau émoussé. Hadi voulut s'en servir, mais ne put. Houdi voulut s'en servir, mais ne put. Tchadi ne put pas non plus. Ni Mati. Mon père non plus. C'est moi qui le découpai.

Je le découpai et mis de côté. Je dis un canard, c'était un buffle. Hadi le prit sur son dos, ne put. Houdi le prit sur son dos, ne put. Tchadi ne put, Mati ne put. Mon père ne put pas plus. C'est moi qui le pris. Je le pris et nous partîmes.

Nous marchâmes longtemps, longtemps et arrivâmes dans un bois et soudain nous vîmes trois villages, deux de ces villages n'existaient pas, le troisième n'avait pas même une maison. Dans ce village sans maison, nous courûmes de-ci de-là, nous courûmes de-là, nous trouvâmes une maison, dedans il y avait trois vieilles, deux étaient mortes, la troisième soufflait.

— Les gars, dites-nous, préparons ce canard avec du riz.

Cette vieille sans souffle courut de-ci, courut de-là, traqua la moitié d'un grain de riz et trois marmites, dont deux étaient percées, la troisième n'avait même pas de fond.

Nous remplîmes d'eau la marmite sans fond, nous jetâmes le canard et le riz et fîmes cuire le tout sans feu. Cuit, cuit, la viande et le riz partirent, il resta l'eau.

Revenant de la chasse nous nous jetâmes dessus, nous mangeâmes, nous mangeâmes, nos yeux ne virent rien et dans nos bouches rien n'entra.

1910

(Traduit par Léon Mardirossian)

*LA  
MORT  
DE  
KIKOS*

Il était une fois deux pauvres gens, mari et femme, qui avaient trois filles.

Un jour, le père, pendant qu'il travaillait, eut soif et envoya sa fille aînée chercher de l'eau. La fille prend une cruche et va à la source. Au-dessus de la source était un grand arbre. En voyant l'arbre, elle se dit :

— Si je me marie et que j'aie un fils qu'on appellerait Kikos et que Kikos grimpe sur cet arbre et qu'il tombe sur une pierre et qu'il se tue. . .

— Ah ! Kikos, ah !

A l'instant même, elle s'assoit sous l'arbre et commence à se lamenter.

Me suis mariée  
Et j'ai eu un fils,  
Au chapeau pointu,  
De son nom Kikos  
Sur l'arbre est monté,  
Par terre est tombé,  
Ah ! Kikos, Kikos !  
Ah ! mon fils Kikos. . .

D'attente lasse, la mère, comme la fille ne vient pas, elle envoie la seconde de ses filles. Elle dit : « Va voir ce qui fait que ta sœur a tardé. »

Celle-ci y va.

La fille aînée la voyant venir de loin se lamente de plus belle.

— Viens, viens, tante malheureuse, vois ce qu'il en est de Kikos.

— Quel Kikos ?

— Ne vois-tu pas ?

Me suis mariée  
Et j'ai eu un fils,  
Au chapeau pointu,  
De son nom Kikos  
Sur l'arbre est monté,  
Par terre est tombé,  
Ah ! Kikos, Kikos !  
Ah ! mon fils Kikos. . .

— Ah ! Kikos, Kikos ! s'écrie la seconde sœur, s'assise au côté de sa sœur aînée et ensemble elles continuent de lamenter.

D'attente lasse, la mère ne les voyant pas venir envole la fille cadette. Elle dit :

— Fille, va donc voir ce que sont devenues tes sœurs. Elles sont parties et ne reviennent encore.

Maintenant donc, c'est la sœur cadette qui y va. Elle arrive et voit ses deux sœurs assises près de la source, pleurent.

— Oh ! pourquoi pleurez-vous donc ?  
La sœur aînée de se lamenter :

Me suis mariée  
Et j'ai eu un fils,  
Au chapeau pointu,  
De son nom Kikos  
Sur l'arbre est monté,  
Par terre est tombé,  
Ah ! Kikos, Kikos !  
Ah ! mon fils Kikos. . .

— Ah ! ta pauvre tante, cher Kikos, et cette troisième se prend la tête à deux mains et de s'asseoir auprès des deux autres pour pleurer en chœur.

La mère d'attente lasse et ses filles ne venant pas, y va elle-même.

Ayant à peine aperçu leur mère, les trois filles d'appellent

— Viens, viens, malheureuse grand-mère, vois ce qu'il en est de ton petit-fils.

— Quel petit-fils, mes filles, qu'est-il arrivé ?  
La fille aînée de se lamenter :

Me suis mariée  
Et j'ai eu un fils,  
Au chapeau pointu,  
De son nom Kikos  
Sur l'arbre est monté,  
Par terre est tombé,  
Ah ! Kikos, Kikos !  
Ah ! mon fils Kikos...

— Ah ! que ta grand-mère ait plutôt perdu la vue, cher Kikos, et se frappant les genoux s'assoit auprès de ses filles et commence à se lamenter.

Le mari, remarquant que sa femme, partie à la recherche de leurs filles, ne revient pas plus qu'elles, se dit : « Je vais voir ce qui est arrivé qui les empêche de revenir de la source. »

Il y va.

Sa femme et ses filles reconnaissant sa tête de loin l'appellent :

— Viens, viens, malheureux grand-père, viens voir ce qu'il en est de Kikos, de ton pauvre Kikos.

— Quel Kikos, que dites-vous, s'étonne l'homme.  
La fille aînée de se lamenter :

Me suis mariée  
Et j'ai eu un fils,  
Au chapeau pointu,  
De son nom Kikos  
Sur l'arbre est monté,  
Par terre est tombé,  
Ah ! Kikos, Kikos !  
Ah ! mon fils Kikos...

— Ah ! Kikos, cher Kikos, se lamentèrent mère et filles en se frappant sur les genoux.

Le plus raisonnable était encore le père. Il dit :

— Ah ! pauvres bêtes, que faites-vous là à vous lamenter ? Vous aurez beau vous lamenter, vous aurez beau pleu-

rer, Kikos ne s'en portera pas mieux. Levez-vous, rentrons  
appelons les curés, allons à l'église, offrons un repas pour  
le repos de son âme. Pleurer ne servira de rien. C'est la loi  
du monde, il en fut et en sera ainsi.

Mais tout ce qu'avaient ces gens n'était qu'un bœuf  
quadrupède et un boisseau de farine.

Ils égorgèrent le bœuf, du peu de farine pétrirent du  
pain, invitèrent les gens, se rendirent à l'église, mangèrent  
le repas et se calmèrent enfin.

1913

*(Traduit par Léon Mardirossian)*

LE  
MAÎTRE  
ET  
LE  
DOMESTIQUE

Que Dieu vous bénisse et qu'il bénisse aussi ces deux frères. Il était une fois deux frères pauvres. Ils songent à ce qu'ils doivent faire pour entretenir la maison. Ils décident que le cadet restera au foyer, que l'aîné ira travailler chez un riche, toucher un salaire et l'envoyer à la maison.

L'aîné donc partit et entra en service chez un riche.

Ils se fixent un délai jusqu'au premier chant du coucou.

Ce riche-ci pose au domestique une condition inouïe. Il dit :

— Si tu te mets en colère, tu me paies mille roubles, si c'est moi, c'est toi qui les auras.

— Les mille roubles que je n'ai pas, d'où pourrai-je te les donner, dit le domestique.

— Peu importe, tu travailleras chez moi pendant dix ans sans gages.

D'un côté le garçon a peur d'accepter une telle condition, de l'autre il songe qu'il n'en sera rien. Qu'ils fassent ce qu'ils veulent, je ne me fâcherai jamais, un point c'est tout. S'ils doivent se fâcher ils seront punis eux-mêmes.

Il accepte.

Le contrat est dressé et le garçon se met au travail.

Le lendemain, le maître éveille le domestique et l'envoie faucher son champ.

— Commence, dit-il, et fauche le champ tant qu'il fera jour, tu reviendras à la nuit.

Le domestique fauche tout le jour, le soir, s'en revient à la maison, fatigué. Le maître demande :



— Pourquoi es-tu revenu ?

— Le soleil s'est couché et je suis revenu.

— Nenni, je t'ai dit : fauche tant qu'il fera jour. Le soleil s'est couché, mais vois, sa sœur la lune s'est montrée. Eclaire-t-elle moins ?

— Mais est-ce possible ? s'étonne le domestique.

— Hé, penserais-tu à te fâcher ? demande le maître.

— Non, je ne me fâche pas. . . Je voulais seulement dire que je suis fatigué. Je vais me reposer un peu. . ., balbutie le domestique effrayé et il retourne faucher le champ.

Il fauche, fauche tant que la lune disparaît. Mais la lune disparaît et c'est le soleil qui se lève. Le domestique tonne par terre exténué.

— Ah ! maudit soit ton champ et ton pain, et l'argent que tu me donnes, s'écrie le domestique le cœur au désespoir.

— Hé, te fâcherais-tu ? demande le maître, comme si on parlait de dessous terre. Du moment que tu t'es fâché, notre contrat doit être exécuté. Ne dis pas plus tard que je n'ai pas été loyal envers toi.

Et en vertu du contrat, il oblige le domestique à lui verser 1000 roubles ou sinon à travailler dix ans sans gages.

Le domestique est bel et bien pris au piège. N'ayant que les mille roubles qui l'auraient libéré corps et âme, il ne pouvait se faire pourtant à l'idée de travailler dix ans chez un homme pareil. Il pense, réfléchit, puis il s'engage par écrit à verser mille roubles au riche et retourne chez lui les poches vides et le cœur plein d'amertume.

— Hé, qu'as-tu fait, demande le frère cadet. L'autre s'assoit et lui raconte tous les malheurs qui lui étaient arrivés.

— Ce n'est rien, dit le cadet, n'y pense pas. Reste à la maison, c'est moi qui vais y aller à présent.

Et c'est le frère cadet qui s'en va et entre en service chez le même riche.

Le riche fixe encore un délai jusqu'au premier chant du coucou et pose sa condition, que si le domestique se fâche, il paie mille roubles, si c'est lui, il les perdra et le domestique sera affranchi le même jour.

— Non, c'est bien peu, réplique le garçon. Si tu te fâches, tu paies deux mille roubles, si je me fâche je te paie dix mille roubles ou je travaille vingt ans sans gages.

— Bien, fait le maître, enchanté. Le contrat dressé, le frère cadet commence à travailler.

Le lendemain matin, le domestique ne se lève point. Le maître sort, revient, le domestique est toujours là à dormir.

— Hé, garçon, lève-toi donc, il est bientôt midi.

— Hé, tu te fâcheras donc, dit le domestique dressant la tête.

— Non, je ne me fâche pas, répond pensivement le maître. Je veux dire seulement que nous allons faucher le champ.

— Ah ! si c'est tout ce que tu dis, nous irons, mais qu'as-tu à te presser ?

Enfin le domestique se lève et commence à mettre ses souliers de peau.

— Hé, garçon, finis donc de te chauser.

— Hé, te fâcheras-tu ?

— Non, qui donc se fâche, je voulais simplement dire qu'on est en retard.

— Ah ! c'est différent, sans quoi le contrat est le contrat.

Le temps que le domestique mette ses souliers de peau, le temps d'arriver au champ, il est déjà midi.

— Ce n'est plus l'heure de faucher, dit le domestique. Ne vois-tu pas que tout le monde est en train de déjeuner, déjeunons-nous aussi et nous travaillerons après.

Ils s'asseoient et mangent. Puis après avoir mangé : « Nous sommes des paysans, dit le gars, ne faut-il pas dormir un peu, faire la sieste ? Il s'enfonça la tête dans l'herbe et dort jusqu'au soir.

— Hé, lève-toi donc, il fait déjà nuit, les autres ont déjà fauché leur champ, le nôtre est resté. Ah ! que celui qui t'a envoyé à nous se casse le cou, maudit soit le pain que tu manges, maudit soit ton travail. Quel est ce malheur qui me tue ? commença à se fâcher le maître désespéré.

— Hé, se ferait-il que tu te fâches ? dit le domestique levant la tête.

— Non, qui se fâche donc ? Je disais simplement qu'il fait nuit et qu'il est temps de rentrer.

— Ah ! c'est différent, allons, sans quoi tu connais notre contrat. Malheur à celui qui se fâche.

S'en retournant à la maison. Un hôte est là.

On envoie le domestique égorger un mouton.

— Lequel ?

— Celui qui se présentera.

Le domestique s'en va. Un peu plus tard, on vient noncer au riche que son domestique a massacré tout le troupeau. Le riche y court et que voit-il, ses moutons par terre que son domestique a égorgés. La tête dans les mains il crie :

— Qu'as-tu fait là, mécréant, que s'écroule ta maison puisque tu as ruiné la mienne.

— Tu m'as dit d'égorger « celui qui se présentera ». Quand je suis arrivé ils se présentèrent tous et je les ai tous égorgés. Qu'ai-je fais de mal ? répond calmement le domestique. Mais il me semble que tu te fâches.

— Non, je ne me fâche pas, je ne fais que regretter la perte de tant de richesses.

— Bien, si tu ne te fâches pas, je continuerai donc à servir.

Le riche se demande que faire, quoi inventer pour se débarrasser de ce domestique. Le contrat est pour jusqu'au printemps, quand chantera le coucou et l'hiver ne fait que commencer. Le printemps est loin et le coucou avec.

Il réfléchit, réfléchit longtemps et trouve un moyen. Il emmène sa femme au bois, la fait grimper sur un arbre et lui recommande d'imiter le chant du coucou. Il vient chercher le domestique pour aller soi-disant chasser dans le bois.

A peine sont-ils arrivés que la femme, perchée sur l'arbre, chante « coucou, coucou ».

— Hé, que la lumière soit dans tes yeux, dit le maître au domestique, le coucou a chanté, le délai est échu.

Le garçon devine la ruse du maître.

— Non, dit-il, qui croira donc qu'en cette saison de l'été, en plein hiver, le coucou puisse chanter.

Ce coucou je vais le tuer, car ce n'est pas un coucou.

Il dit et pointe sa carabine vers l'arbre. Le maître jette au-devant de lui en criant :

— Ah ! pour l'amour de dieu, ne tire pas, mais soit le jour où je t'ai rencontré, cruel est ce malheur que me tue !

— Hé, te fâcherais-tu donc ?

— Oui certes, je me fâche. C'en est assez ! Viens que je te donne cet argent et que je me débarrasse de toi. C'était mon contrat et c'est moi qui vais payer. Je comprends maintenant le sens du vieux proverbe : « Qui veut enseigner autrui, souvent s'enseigne soi-même ».

Ainsi le riche fut mis à la raison. Quand au frère cadet, il déchira le contrat de son aîné, prit les mille roubles et s'en revint chez lui.

1908

*(Traduit par Léon Mardirossian)*

## LE BALLOT

Il y avait une fois un homme très pauvre. Pourtant, Dieu savait qu'il n'était pas paresseux ; il travaillait, trimait, suait, mais rien n'y faisait. Il restait toujours pauvre.

Un jour, complètement découragé, il décida d'aller trouver Dieu pour protester auprès de Lui de cette injustice que Dieu le harcelait et pour Lui demander quand cette malchance cesserait enfin à le poursuivre.

Sitôt dit sitôt fait, il se mit en route.

Chemin faisant, il rencontra un loup.

— Bonjour, maître voyageur ; où vas-tu ainsi ? demanda le loup.

— Je vais auprès de Dieu ; je Lui ouvrirai mon cœur. Lui raconterai mes malheurs et Lui demanderai conseil.

— Puisque tu te rends auprès de Dieu, j'ai un service à te demander, pria le Loup. Quand tu y arriveras, parle Lui de moi aussi ; dis-Lui qu'il y a un loup affamé qui court par monts et par vaux du matin jusqu'au soir, sans trouver quoi manger. Demande-Lui jusqu'à quand fait-il que je reste ainsi affamé. Pourquoi m'a-t-il créé s'Il devait me laisser mourir de faim ?

— Très bien, je Lui parlerai de toi, promit l'homme et poursuivit son chemin.

Au bout d'un certain temps, il rencontra une belle fille.

— Où vas-tu ainsi, maître voyageur ? demande la fille.

— Je vais auprès de Dieu ; j'ai une requête à lui présenter.

— Quand tu y seras, peux-tu Lui parler de moi aussi ? pria-t-elle. Dis-Lui qu'il existe sur terre une fille comme



moi, jeune, bien portante, riche, pas plus laide qu'une autre, mais qui n'arrive pas à jouir de la vie, à se sentir heureuse ; que doit-elle faire pour trouver le bonheur ?

— Compte sur moi ; je Lui parlerai de toi, promit le voyageur et poursuivit son chemin.

Il marcha encore quelque temps, puis vit un arbre, qui quoique au bord de l'eau, était tout desséché.

— Où vas-tu ainsi ? demanda l'arbre.

— Je vais auprès de Dieu.

— Puisque c'est ainsi, arrête-toi une seconde, j'ai une prière à te faire. Veux-tu parler de moi à Dieu et Lui dire que je ne comprends rien du sort qui m'est réservé ; j'ai grandi au bord de cette eau limpide, mais été comme hiver mes branches restent nues. Quand est-ce que, moi aussi, j'aurai des feuilles vertes comme tous les autres arbres ?

— C'est promis, je Lui parlerai de toi aussi.

Et il poursuivit son chemin.

Il marcha des jours, il marcha des nuits ; et enfin il arriva auprès de Dieu. C'était un grand vieillard, à la barbe et aux cheveux blancs, qui était assis sur un énorme rocher.

— Bonjour, dit le pauvre et il se tint debout respectueusement devant Dieu.

— Bonjour, répondit Dieu, que désires-tu ?

— Voilà, on dit que Tu es impartial, que Tu ne favorises pas les uns en délaissant les autres. Mais prends mon exemple : je travaille, je me fatigue, je fais tout, et pourtant je suis toujours pauvre et n'arrive pas à manger à ma faim. Tandis que d'autres, qui ne travaillent même pas moitié autant que moi, sont riches et mènent une vie tranquille. Où est l'égalité et l'impartialité dans tout ceci ?

— Va ! Je te donne de la chance. Désormais tu seras riche et heureux. Va, et sache profiter de ta chance, répondit Dieu.

— J'ai encore quelque chose à Vous demander, Seigneur, reprit notre bonhomme et transmit les requêtes du loup affamé, de la belle fille malheureuse et de l'arbre desséché.

Dieu donna les réponses à chacun des cas ; le bonhomme le remercia bien bas et prit le chemin du retour.

En premier lieu, il rencontra l'arbre.



— Qu'a dit Dieu pour moi ? demanda l'arbre aussitôt qu'il aperçut le voyageur.

— Il dit qu'il y a de l'or enterré sous tes racines. Tant que cet or ne sera pas enlevé de là, tes racines ne pourront pas te nourrir suffisamment et tes branches resteront sans feuillages.

— Mais, c'est parfait ! se réjouit l'arbre. Fais une creuse, prends l'or. Nous en profiterons tous les deux ; tu seras devenu riche, et moi, j'aurai enfin des feuillages verts.

— Non, je n'ai pas le temps, je suis pressé, répondit le pauvre. Dieu m'a donné de la chance. Il faut que j'aille travailler et en profiter.

Et il s'éloigna à grand pas.

Puis il rencontra la belle jeune fille malheureuse, et se précipita vers lui.

— Alors, quelles nouvelles m'apportes-tu ?

— Dieu m'a dit pour toi, que pour trouver le bonheur et la joie il faut que tu trouves un compagnon de vie qui partagera toutes tes joies et toutes tes peines avec lui.

— Puisque c'est ainsi, deviens pour moi ce compagnon de vie, pria la jeune fille.

— Non ! je n'ai pas le temps. Dieu m'a donné de la chance ; il faut que j'aille la découvrir et en profiter, répondit notre bonhomme et s'éloigna presque en courant.

Le loup affamé l'attendait impatiemment au bord de la route. Dès qu'il aperçut le voyageur, il courut vers lui :

— Alors, qu'a-t-il dit ?

— Il me faut d'abord te raconter qu'après toi je rencontrai une belle jeune fille et un arbre desséché, la fille voulut savoir pourquoi elle était malheureuse et l'arbre me pria de demander à Dieu pourquoi ses branches restaient nues et desséchées en toutes saisons. J'en parlai à Dieu. Pour la fille, il me dit qu'elle devait trouver un compagnon de vie, et pour l'arbre de découvrir le bonheur. Quant à l'arbre, il paraît qu'il y a de l'or caché entre ses racines et le sol ; tant qu'on n'en aura pas l'or de là, l'arbre n'aura pas de feuillage. Au retour, je leur racontai tout cela. L'arbre me proposa de creuser sous ses racines, de prendre l'or enterré et de le délivrer. La fille, elle, me proposa de devenir son compagnon de vie. Je refusai ces deux propositions ; tu penses, Dieu :

donné de la chance ; il faut que j'aïlle la trouver pour en profiter.

— Et pour moi, qu'a dit Dieu ? demanda le loup affamé.

— Voilà, pour toi, Il a dit que tu devrais errer affamé jusqu'à ce que tu rencontres un imbécile que tu mangeras et tu n'auras plus faim.

— Où veux-tu que je trouve un plus grand imbécile que toi ? répondit le loup, et il le dévora.

1894

*(Traduit par C. Der Melkonian)*

## LE MARDI GRAS

Il y avait une fois un homme et une femme qui étaient arrivés au point où ils ne pouvaient plus vivre en paix. L'homme reprochait à sa femme de n'être qu'une idiote, la femme avait exactement la même opinion de son mari et ne se gênait pas pour le lui répéter. Bref, ils se disputaient du matin jusqu'au soir sans arriver à une conclusion, chacun d'eux étant persuadé qu'il avait raison et que, forcément, l'autre avait tort.

Un soir, le mari rentra de son travail avec une grosse dame-jeanne remplie d'huile et un énorme sac rempli de riz.

Quand elle vit tout cela, la femme donna libre cours à sa langue :

— Lorsque je te dis que tu es idiot, tu ne veux pas me croire et tu te fâches à tout casser ; que veux-tu que je fasse de tant d'huile et de riz ? Pourquoi les avoir achetés en grande quantité ? Enterres-tu ton père<sup>1</sup> ou maries-tu ton fils ?

— Quel enterrement, quel mariage ? Tu n'ouvres pas la bouche que pour sortir des bêtises. Va ranger tout cela ; c'est pour le Mardi Gras.

— Ah ! bon, répondit la femme soudain calmée.

Et alla ranger le tout dans la cave.

Les jours et les semaines passèrent ; la femme attendait toujours, attendait en vain ; le Mardi Gras n'arriva pas au point.

---

1. La coutume, en Arménie, veut qu'à la mort d'un être cher la famille invite tous ses amis à un repas « pour le repos de l'âme du défunt. »

Un jour, alors qu'elle était assise comme à l'accoutumée devant la porte de sa maison, elle vit passer un homme en coup de vent.

Elle se leva d'un bond, courut après lui tout en lui criant de s'arrêter un peu :

— Dis, vieux frère, viens un peu par ici.

L'homme pressé s'arrêta, surpris.

— Dis-moi, vieux frère, ne serais-tu pas par hasard le Mardi Gras ?

L'homme, saisissant très vite que cette femme était un peu sotte, décida de répondre par l'affirmative, pour voir ce qui s'en suivrait ; histoire de s'amuser un peu.

— Oui, chère dame, c'est moi Le Mardi Gras. Pourquoi ?

— Pour la simple raison que je t'attendais depuis longtemps pour te dire tes quatre vérités. Pour qui nous prends-tu ? Après tout, nous ne sommes pas tes serviteurs, ni notre maison un entrepôt. Depuis le temps que nous gardons ton huile et ton riz, pourquoi n'es-tu pas venu les chercher ? N'as-tu pas honte d'abuser ainsi de la gentillesse des gens ? Je ne veux plus les garder chez moi une seconde de plus. Non, mais... qu'est-ce que tu te crois ? Nous sommes pauvres, d'accord, mais nous avons notre dignité comme tout le monde.

— Mais... mais pourquoi te fâcher ainsi ? J'étais justement venu pour cela ; j'étais en train de chercher votre maison quand tu m'as appelé.

— Bon, ça va, n'en parlons plus. Viens prendre ton bien, et surtout, ne recommence plus.

Elle fit descendre l'inconnu dans la cave, lui remit l'huile et le riz. L'homme chargea le tout sur son dos et s'en fut, à grands pas, vers son village.

Le soir, quand le mari rentra de son travail, la femme ne perdit pas une seconde pour le mettre au courant des événements de la journée.

— Sais-tu qui est enfin venu aujourd'hui ? Le Mardi Gras. Je lui ai remis son bien, et, tu peux me croire, je ne me suis pas gênée pour lui dire toute ma pensée. Non, mais... pour qui se prend-il celui-là ?

— Qu'est-ce que tu me racontes, s'inquiéta le mari. De quel Mardi Gras parles-tu ? Qu'est-ce que tu lui as donné ?

— Mais... l'huile et le riz, quoi ; tu m'avais dis qu'il appartenait au Mardi Gras. Eh bien ! j'étais assise devant la porte, je le vis passer, il cherchait notre maison ; je l'appelai, lui remis le tout, après avoir dit ce que je pensais de lui. Enfin bref, il chargea son bien sur le dos et partit. Bon débarras !

— Idiote, idiote, triple idiote ! Quand je te dis que tu es idiote... Eh ! oui, il n'y a aucun doute ; tu es irrémédiablement idiote... Par où est-il parti ?

— Par là... Mais pourquoi te fâches-tu ? J'ai bien vérifié que c'était lui le Mardi Gras...

Sans même daigner donner une explication, le mari sauta sur son cheval et se mit à la poursuite du « Mardi Gras ».

Celui-ci marchait à grand pas, lorsqu'il entendit, derrière lui, le galop d'un cheval. Retournant la tête, il aperçut un cavalier qui fonçait en sa direction. Il pensa tout de suite que cela pourrait être le mari de la folle, et cacha vite son fardeau derrière des buissons.

Quelques secondes plus tard, le mari arrêta son cheval auprès du « Mardi Gras » :

— Bonjour, vieux frère, lui dit-il.

— Bonjour.

— N'as-tu pas vu un homme passer par ici ?

— Si.

— Était-il chargé ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il transportait ?

— De l'huile et du riz.

— C'est bien lui. Il y a combien de temps de cela ?

— Oh ! pas mal de temps.

— Tu crois que je pourrais le rattraper en faisant galoper mon cheval ?

— Toi à cheval, lui à pied, jamais. Le temps que ton cheval soulève ses quatre jambes — un, deux, trois, quatre

— l'autre, avec ses deux pieds fera un-deux, un-deux, un-deux, ira beaucoup plus vite et t'échappera.

— Malédiction ! Mais que faire ?

— Ah ! je ne sais pas... Attends, tu m'es sympathique, je veux t'aider. Ecoute, si tu veux, confie-moi ton cheval, cours à pied comme l'autre. Il se peut qu'avec un peu de chance tu arrives à le rattraper.



— Mais tu as raison. C'est ce que je vais faire. Merci, vieux frère, je ne sais comment te remercier pour ta gentillesse.

— Cela ne fait rien. Nous en reparlerons à ton retour. Maintenant, cours vite ; tu n'as déjà perdu que trop de temps.

Le mari descendit, confia son cheval au passant et se mit à courir.

Aussitôt que le mari fut éloigné, le « Mardi Gras » sortit l'huile et le riz de leur cachette, les chargea sur le dos du cheval, y sauta lui-même et disparut dans la direction opposée.

Le mari courut pendant assez longtemps. Mais n'apercevant personne devant lui, décida qu'il ne pourrait plus rattraper le « Mardi Gras » et fit demi-tour. Il fut très surpris de ne pas trouver le passant ni son cheval là où il les avait laissés. Il les chercha longtemps en vain. Puis, de guerre lasse, il rentra chez lui, où mari et femme recommencèrent à se disputer : lui, pour l'huile et le riz : elle, pour le cheval.

Jusqu'à maintenant ils se disputent encore. Le « Mardi Gras » les écoute se traiter d'idiots et rit aux éclats.

1910

(Traduit par C. Der Melkonian)



## LE MENTEUR

Il était une fois un roi. Ce roi déclara à son pays :  
— A celui qui saura dire un mensonge et à qui je pourrai dire qu'il ment, j'offrirai la moitié de mon royaume.

Vient un pâtre. Il dit :

— Vive le roi, mon père avait un bâton, et quand il le brandissait, il dérangeait les étoiles au ciel.

— Cela arrive, répond le roi. Mon grand-père avait un pipe, il la tenait à la bouche et l'allumait au soleil.

Le menteur sortit en se grattant la tête.

Vient un tailleur. Il dit :

— Pardon, mon roi, j'allais venir plus tôt, mais j'ai tardé. Il plut trop fort hier, la foudre tomba, le ciel était en lambeaux. Je suis allé le recoudre.

— Tu as bien fait, dit le roi, mais la couture n'était pas bonne, il plut encore un peu ce matin.

Celui-ci s'en fut aussi.

Entre un paysan pauvre, le bâton à l'épaule.

— Que veux-tu, bonhomme ? demande le roi.

— Tu me dois un boisseau d'or, je suis venu le recevoir.

— Un boisseau d'or ? s'étonne le roi. Tu mens, je ne t'en dois rien.

— Si je mens, donne-moi donc la moitié de ton royaume.

— Non, non, tu ne mens pas, se reprend le roi.

— Je dis vrai ? Donne-moi un boisseau d'or.

1913

(Traduit par Léon Mardirossian)

*TABLE  
DES  
MATIERES*

Introduction . . . . .	5
------------------------	---

*POÉSIES*

La vieille bénédiction . . . . .	17
Les litanies de la souffrance . . . . .	19
Appel . . . . .	21
Dans les montagnes d'Arménie . . . . .	23
Descente . . . . .	25
Avec ma patrie . . . . .	26
Requiem . . . . .	27
L'adieu de Sirius . . . . .	29

*LÉGENDES*

Akthamar . . . . .	33
La lampe de l'illuminateur . . . . .	36
La goutte de miel . . . . .	38
Le couvent de la colombe . . . . .	43

*POÈMES*

Anouche . . . . .	49
La geste de David le Sassouniote . . . . .	78

*RÉCITS*

Guikor . . . . .	107
La construction du chemin de fer . . . . .	123
Le pari . . . . .	127
Mon ami Nesso . . . . .	132

*CONTES*

Nazar le brave . . . . .	139
Le chasseur menteur . . . . .	149
La mort de Kikos . . . . .	151
Le maître et le domestique . . . . .	155
Le ballot . . . . .	160
Le Mardi Gras . . . . .	164
Le menteur . . . . .	168

### A NOS LECTEURS

*Les Editions du Progrès vous seraient très reconnaissantes de bien vouloir leur communiquer votre opinion sur le contenu de ce livre, sa traduction, ainsi que toute suggestion que vous voudriez formuler.*

*Ecrire à l'adresse : 21, Zoubovski boulevard, Moscou, U.R.S.S.*

Художественный редактор *С. Барабаш*  
Технический редактор *В. Шиц*

Подписано к печати 30. VII. 1969 г.  
Формат 84×108<sup>1/32</sup>  
Бум. л. 2<sup>11/16</sup>. Печ. л. 9,03. Уч.-изд. л. 7,25  
Изд. № 11235. Заказ 1403. Цена 93 к.

Издательство «Прогресс»  
Комитета по печати  
при Совете Министров СССР  
Москва Г-21,  
Зубовский бульвар, 21

Московская типография № 7  
Главполиграфпрома  
Комитета по печати  
при Совете Министров СССР  
пер. Аксакова, 13

# *Johannes Soumanian*

**ŒUVRES  
CHOISIES**



*Poésies*

*Légendes*

*Poèmes*

*Récits*

*Contes*